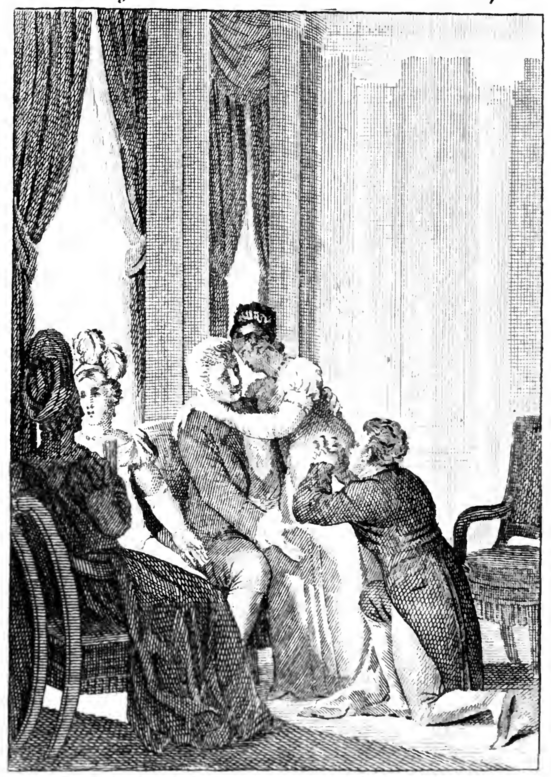




Mon cher Albert qu'il me tardait de voir ma Blanche heureuse, et de vous appeler mon fils!

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN,

Avec une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur, un Tableau historique des Croisades, une Analyse des ouvrages de JOINVILLE, de VILLEHARDOIN, et des Notes sur le roman d'Élisabeth;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE DE DOUZE GRAVURES.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez { CORBET, Libraire, quai des Augustins, n°. 63.
DABO, Libraire, quai des Augustins, n°. 49.

AMÉLIE MANSFIELD.

LETTRE XXXVIII.

ERNEST A ADOLPHE.

4 mai.

Je reçois à l'instant même votre lettre; elle me surprend, elle m'offense : quels sont vos projets, Adolphe, et que prétendez-vous faire ? Vous croyez-vous le droit d'agir pour moi dans une circonstance qui me regarde seul ? Je vous préviens que je ne le souffrirai pas impunément. S'il était possible que vous me trahissiez auprès de ma mère ou de

M. Grandson, et qu'Amélie apprît par l'un d'eux que c'est Ernest qui est auprès d'elle, comme elle croirait que je ne suis venu que pour la tromper, et que je ne suis resté que pour la séduire; plutôt que de lui laisser une semblable idée, je jure de ne plus la quitter, de m'attacher à son sort, et de m'unir à elle en dépit de ma mère, de vous, et du cri de ma conscience. Prenez-y garde, Adolphe; en dévoilant la vérité, vous brisez le dernier frein qui me retient encore. Tant que je suis libre, je peux vouloir être vertueux; mais tremblez que je ne le veuille plus, si, m'enlevant la gloire de triompher seul d'un pareil amour, vous m'arrachez l'unique prix digne à mes yeux d'un tel sacrifice. Souvenez-vous, Adolphe, qu'il est des caractères dont on peut tout attendre, en ne paraissant pas douter d'eux; qui n'ont de force qu'autant qu'ils luttent sans soutien; qui, fiers de ce qu'ils peuvent être, s'offensent d'un secours, et, du moment qu'ils le reçoivent, abandonnent le combat, et

se livrent à la séduction avec la même ardeur qui les y faisait résister. Vous me connaissez, Adolphe; vous savez si tel est mon caractère : maintenant, agissez comme il vous plaira; trahissez-moi, je vous le permets; trahissez-moi, je suis prêt à le désirer, puisque c'est le seul moyen de me donner à Amélie.

J'hésitais à aller aux îles Borromées; votre lettre m'a déterminé : je partirai, et, sans envelopper comme vous mes projets dans une mystérieuse obscurité, je vous déclare que, si vous exécutez votre téméraire menace, je suis aussi résolu à ne vivre que pour Amélie, que décidé à la quitter pour toujours si vous me laissez seul chargé du soin de répondre de moi. D'après cela, je crois pouvoir assez compter sur votre honneur et sur votre amitié pour ne pas craindre de continuer à vous instruire de tout ce qui se passera ici.

LETTRE XXXIX.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 23 avril, 4 heures du matin.

Je pars dans deux heures pour ma terre de Bohême; mais, avant de m'enfoncer dans ce lieu sauvage d'où il me sera si difficile de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes, je veux réjouir ton cœur en t'apprenant que tous les obstacles qui m'interdisaient l'hymen de Blanche s'aplanissent tous les jours. Hier au soir, j'étais chez le baron de Geysa, quand madame de Woldemar y est arrivée. « J'ai reçu enfin des nouvelles de nos voyageurs, a-t-elle dit en entrant; voici une lettre d'Adolphe, datée de Milan. — Vous n'en avez point d'Ernest? lui a demandé madame de Geysa. — Non, et Adolphe dans la sienne ne me dit pas un

seul mot de mon fils. — Ce silence est extraordinaire ; voilà plus de deux mois, je crois : qu'Ernest ne vous a écrit. — Il est vrai, a repris la baronne en s'efforçant de cacher son chagrin ; mais mon fils sait qu'il est libre, et que jamais je n'ai prétendu l'assujettir à une correspondance régulière. — Cependant, a continué madame de Geysa, depuis plus de dix ans qu'il voyage, vous vous êtes toujours louée de son exactitude.... — N'importe, a interrompu la baronne : mon fils a sans doute de bonnes raisons pour y manquer, et quand je ne le blâme pas, nul n'a droit de le faire. D'ailleurs, a-t-elle ajouté en s'adoucissant, il est possible et même très-vraisemblable qu'Ernest ait devancé son ami, qu'il veuille me surprendre, et que d'un moment à l'autre nous le voyions arriver ici. — D'un moment à l'autre, ai-je répété en regardant Blanche avec inquiétude. — Eh bien! Albert, m'a demandé la baronne, est-ce que mon bonheur vous affligerait ? — Non, Ma-

dame ; mais vous savez que tout le mien va se fixer ou se détruire par ce retour. — Il est certain, a-t-elle repris, que votre sort dépend de la décision d'Ernest; mais, croyez-moi, M. de Lunebourg, vous n'avez pas affaire à un homme peu généreux, et d'après ce que mon fils m'a dit sur tout ceci dans sa dernière lettre.... — Eh bien! Madame? — Eh bien! Albert, je dois croire que jamais il ne disputera un cœur qu'un autre que lui aura pu toucher. « Je ne sais, m'écrivait-il de « Rome, si je suis trop fier ou trop dif- « ficile, mais de quelque beauté, de « quelques vertus qu'elle soit pourvue, « jamais je ne pourrais aimer ni regret- « ter une femme dont je ne n'aurais pas « été le premier et l'unique amour. » — Ainsi, je puis espérer qu'il abandonnera ses droits à la main de mademoiselle de Geysa. — Je crois que vous pouvez en être sûr. — O ma Blanche! ai-je dit en me précipitant aux pieds de cette fille charmante, il ne manque à ma joie que de vous la voir partager. »

Blanche, tout émue, a caché sa rougeur dans le sein de son père. M. de Geysa nous a serrés tous deux dans ses bras, en disant : « Mon cher Albert, qu'il me tardait de voir ma Blanche heureuse et de vous appeler mon fils ! — Cependant, avant de lui donner ce titre, a repris madame de Geysa, il faut savoir comment cette affaire se terminera : je peux consentir à ce que ma fille renonce à l'hymen du comte de Woldemar, mais non à la fortune qu'elle a droit d'attendre. — A cet égard, vous pouvez être parfaitement tranquille, a répliqué la baronne ; les amis que j'ai à Vienne, et que j'ai consultés sur cette affaire, m'ont assurée que nous pouvions tout espérer de la bonté et de la protection de l'empereur : il annulera le testament de mon beau-père, et alors mon fils gardera son titre, et Blanche son héritage. — Si les choses en sont à ce point, a dit alors M. de Geysa, en s'adressant à moi, je ne vois pas ce qui nous empêchera de conclure votre mariage aussi-

tôt qu'Ernest sera arrivé. — Je pense comme vous, a ajouté madame de Geysa, et c'est pour cela que je serais d'avis qu'Albert profitât du temps qui lui reste pour aller faire un tour dans sa terre de Bohême, qu'il a furieusement négligée depuis plusieurs années. — Quoi ! a repris M. de Geysa, c'est quand on vient de lui promettre la main de votre fille, que vous voulez l'envoyer loin d'elle perdre son temps dans un désert ? — On ne le perd jamais quand on s'occupe de ses affaires, lui a répondu vivement sa femme ; il n'a pas mis les pieds dans cette terre depuis le mariage d'Amélie.... — Ma sœur, a interrompu madame de Woldemar, je vous avais priée de ne jamais prononcer ce nom-là devant moi. — J'ai tort assurément, ma sœur ; mais comment m'expliquer autrement ? Au reste, a continué la baronne, puisque vous avez ouvert la bouche sur ce sujet, et que nous voilà tous rassemblés, je saisis cette occasion pour déclarer que quand mon fils sera ici, j'exige

qu'aucun de vous ne lui rappelle l'existence d'Amélie, soit en la louant, a-t-elle dit en me regardant, soit même en la condamnant. Je puis bien promettre pour nous, mais non pas pour celui-ci, a répondu M. de Geysa en me frappant sur l'épaule avec amitié; c'est un article sur lequel il n'entend pas raison. — Se pourrait-il, Albert, m'a demandé la baronne, que vous vous refusassiez à ce que je désire? — Comme je présume que le comte Ernest aura la délicatesse de ne point parler de ma sœur devant moi, je m'engage sans peine à ne jamais entamer ce sujet avec lui; mais s'il lui échappe un mot contre elle, ou qu'il me questionne sur son compte, alors, Madame, je répondrai ce que je pense. — Je n'en demande pas davantage; car j'ose croire que si vous attendez qu'il vous interroge pour lui parler d'Amélie, il se respectera assez pour ne pas souiller ses lèvres d'un pareil nom. — Et croyez-vous, Madame, que vos bienfaits vous donnent le droit de m'insulter ainsi?»

lui ai-je demandé vivement. Blanche, sans attendre sa réponse, s'est levée, m'a pris par la main, et m'a entraîné vers la fenêtre. « Que faites-vous, Albert? m'a t-elle dit tout bas; une dispute pareille peut nous perdre, sans servir Amélie : ne sont-ils pas assez à plaindre de la méconnaître et de la haïr, et nous, qui l'aimons, ne sommes-nous pas trop heureux de savoir qu'avant la fin de l'année, vous serez le maître de lui amener une sœur? » Cette espérance d'aller te voir, quand elle serait à moi, a porté dans mon cœur une émotion si délicieuse, que je n'ai plus senti ma colère. « Et ce voyage de Bohême, lui ai-je demandé, faudra-t-il le faire? — Oui; vous voyez que ma mère l'exige; il ne faut pas la contrarier : partez le plus tôt possible. — Je partirai cette nuit. — Fort bien : allez le dire à ma mère; et pour nous consoler de ce voyage, pensons toujours à celui que nous ferons ensemble après. »

Je suis revenu auprès de madame de

Geysa lui faire part de mes projets : elle les a approuvés. M. de Geysa a fait quelques plaisanteries sur le pouvoir de Blanche, qui n'a besoin que d'un seul mot pour me calmer. Madame de Woldemar n'a rien dit, et s'est contentée de me saluer très-froidement quand je suis sorti ; mais que me font maintenant ses froideurs et ses dédains ? Je suis sûr de la main de Blanche, je suis sûr avant peu de t'avoir pour témoin de mon bonheur ; et ce qui complète ma félicité, c'est la certitude qu'elle te rendra, avec la paix de ta conscience, la faculté d'être heureuse encore. J'imagine qu'au moment où je t'écris, M. Semler a quitté ton oncle, et je t'avoue que je n'en suis pas fâché : je ne partirais pas tranquille, si je le croyais encore près de toi. Mais dis-moi, ma douce, mon indulgente amie, m'as-tu pardonné la lettre un peu sévère que je t'ai écrite le courier dernier ? Elle aura fait couler tes larmes ; et malgré mes bonnes intentions, quand je t'afflige je me trouve sans excuse.

LETTRE XL.

AMÉLIE A ALBERT.

5 mai.

Mon frère, sans doute tu as raison de ne pas t'inquiéter : ce que j'éprouve n'est assurément que de l'amitié ; jamais l'amour n'eut cette pure tranquillité, cette pénétrante douceur qui fait qu'on se parle sans trouble, qu'on se cherche sans rougir, et qu'on s'oublie ensemble sans danger. Auprès de M. Semler, je n'ai point cet embarras qui étouffe les idées et oppresse le cœur; au contraire, un invincible attrait me porte à lui confier toutes mes pensées : je me sens plus à mon aise quand il est là ; sa voix endort mes douleurs, et quand je lui parle, il me semble qu'étant avec lui plus libre qu'avec personne, je suis aussi plus aimable. Comment pourrait-ce être

autrement, Albert? Si tu savais quel doux accord unit nos opinions et nos sentiments : on dirait qu'une secrète sympathie a tellement empreint dans mon âme la ressemblance de la sienne, que je ne peux rien lui confier qu'il n'ait déjà senti, et que nous nous rencontrons jusque dans les expressions. Oh! que l'amitié serait douce avec lui! et que j'aimerais à m'y livrer, si sa jeunesse et l'extrême vivacité de ses sensations pouvaient laisser sans inquiétude sur l'avenir! Jusqu'à présent, je n'ai aucune raison de craindre, car il aime, m'a-t-il dit, il aime depuis l'enfance; et quoique l'objet de ce long amour soit perdu pour lui, il en parle avec trop d'émotion pour croire qu'on le puisse effacer aisément de son cœur. Heureuse femme, d'être aimée avec une telle constance! Faut-il qu'elle ignore ou qu'elle n'apprécie pas son bonheur! Ah! M. Semler, si l'amour a survécu à l'espoir dans votre âme, sans doute la jouissance ne l'aurait pas éteint; auprès de vous, une femme

aurait pu croire à la félicité, et réunir la vertu à l'amour.... Toujours des retours sur toi-même, me diras-tu? Albert, comment s'en empêcher? Comment ne pas comparer le sort qu'on a eu à celui qu'on aurait pu avoir? comment, en voyant dans un cœur d'homme la passion unie à la constance, et la vivacité à la délicatesse, la triste victime de l'infidélité ne dirait-elle : Si j'eusse été à celui-ci, j'aurais eu des jours plus heureux? Albert, sois-en sûr, je n'ai point d'amour pour M. Semler : une longue peine m'a ôté la possibilité d'être sensible encore; mais comment s'empêcher de rendre justice à un homme aimable, qui seul eût réalisé les chimères que je me figurais jadis, lorsque, dans la solitude de Lunebourg, ma jeune imagination peuplait le monde d'êtres formés selon mon cœur?

Son départ a été retardé de quelques instans : mon oncle a exigé qu'il nous accompagnât aux îles Borromées, où nous allons faire un petit voyage avec

mesdames de Nogent et d'Elmont. C'est là qu'il nous quittera ; il ne compte pas revenir ici, Albert : j'y reviendrai sans lui. O mon ami ! mon frère ! ce n'est pas à toi que je tairai ma peine ; l'image de cette absence m'épouvante ; je me suis trop accoutumée à lui. Hélas ! l'amitié a donc aussi ses dangers ! Ce départ afflige mon oncle autant que moi peut-être ; il a pris M. Semler en une affection extraordinaire ; il m'en parlait encore tout à l'heure, et d'un ton qui m'a surprise ; il semblait qu'il en pensait plus qu'il n'en voulait dire. « Ne le laissez pas partir, mon Amélie ; croyez-moi, engagez-le à attendre encore : cela dépend de vous ; il fera tout ce que vous voudrez, n'en doutez pas : il sent bien ce que vous valez ; et dites-moi, Amélie, ne vous plaît-il pas aussi ? Il n'y aurait pas grand mal : je vous assure que je le voudrais. » Et puis il a ajouté en riant : « Mon enfant, je vous le répète, croyez-moi, ne le laissez pas partir. — Pourquoi m'opposerais-je à son départ,

mon oncle ? Depuis long-temps il est avec nous ; sa famille l'attend avec impatience, sans doute, et il ne peut pas passer sa vie ici. — Pourquoi pas ? » J'ai été étonnée. Il a continué d'un air satisfait : « Oui, pourquoi pas ? Enfin, s'il se plaisait ici, et que vous l'y vissiez avec plaisir, je ne serais pas du tout fâché de le garder. Pauvre Amélie ! vous ne m'entendez pas ; nous causerons de cela une autre fois : ce n'est pas encore le moment. » Que signifie ce discours, mon frère ? Formerait-il des projets d'union ? Ah ! mon cœur les repousse ; je n'ai pas même besoin du souvenir de mes malheurs pour rejeter M. Semler ; il me suffit d'être mère : ce n'est pas à l'homme qui marque autant d'éloignement pour mon fils, que je voudrais donner aucun pouvoir sur moi. Le croirais-tu, Albert, il n'a pas pu s'accoutumer encore à la vue d'Eugène ; et moi, je l'avouerai, soit faiblesse, soit amitié, depuis qu'il est ici je suis moins souvent avec mon enfant. Tout à l'heure

encore, ne m'a-t-il pas conjurée de le laisser à sa bonne pendant notre voyage aux îles Borromées ? N'ai-je pas été près de céder à sa prière ? Ah ! il est bien temps qu'il parte.

Au moment de fermer ma lettre, je reçois la tienne du 23 avril ; j'apprends en même temps la nouvelle de ton bonheur, de ton voyage, et la secrète inquiétude que te cause le séjour de M. Semler chez mon oncle. Cher Albert, elle n'aura bientôt plus d'objet, puisqu'il part dans peu de jours. A présent que te voilà en Bohême, je vais être privée de tes nouvelles ; mais celles que tu me donnes sont si douces à mon cœur, qu'elles doivent le fortifier contre tous les chagrins ; et si je suis destinée à en éprouver encore, je trouverai un abri contre eux dans la certitude de ton bonheur et l'espérance de te revoir.

LETTRE XLI.

ERNEST A ADOLPHE.

7 mai.

Ce matin, je suis descendu de bonne heure dans le salon; Amélie y était déjà : assise près de la fenêtre, devant un métier de broderie dont elle ne s'occupait pas, la tête languissamment appuyée sur une de ses mains, et tournée du côté de la campagne, elle semblait plongée dans une profonde rêverie. Je me suis approché doucement : combien je désirais savoir quel objet l'absorbait aussi entièrement ! J'ai osé croire qu'elle me le dirait. « A quoi pense Amélie ? » lui ai-je demandé. Elle a été surprise de me voir si près d'elle : une subite rougeur a couvert son visage; elle n'a pas répondu. « Si je vous interromps, je m'en irai. » Elle a avancé la main en me faisant signe de rester : j'ai saisi cette main chérie.

« Amélie, pardonnez-moi, je vous ai vue pensive, et je n'ai pu me résoudre à vous laisser ; pardonnez-moi, je vous détourne de vos réflexions. — Non. » Elle a prononcé ce non d'un tel ton, que quand elle m'eût dit que c'était moi qui l'occupais, je n'en aurais pas été plus sûr. « Vous regardiez ces montagnes ? — Je le crois. — Pensiez-vous que dans huit jours je ne les verrai plus ? « A cette question, elle a promptement caché son visage dans ses mains : j'ai vu des pleurs s'échapper entre ses doigts ; mon cœur a battu avec violence. « Amélie ! me suis-je écrié en pressant sa tête contre mon sein ? Amélie !...... » Je ne sais ce que j'allais dire : ses larmes avaient confondu tous mes projets. J'ai entendu venir monsieur Grandson ; ce bruit m'a rendu à moi-même, et pour lui dérober mon trouble, j'ai feint de regarder par la fenêtre. Il s'est avancé vers nous, en nous souhaitant le bonjour avec amitié ; mais en apercevant des pleurs dans les yeux de sa nièce : « Qu'est-ce, Amélie ? s'est-

il écrié. Qu'avez-vous, mon enfant ? M. Semler, pourquoi pleure-t-elle ? Que lui avez-vous dit ? — Ce n'est pas lui, mon oncle, s'est-elle hâtée de répondre ; ce n'est pas lui qu'il faut accuser : il ne sait pas ce qui m'afflige. — Vous avez reçu hier des nouvelles de votre frère ; votre orgueilleux cousin serait-il arrivé ? Aurait-il voulu forcer mademoiselle Geysa à l'épouser ? — Ah ! mon oncle, ne prononçons plus maintenant le nom d'Ernest qu'avec reconnaissance : il n'est point à Dresde encore ; mais il écrit à sa mère qu'il se désiste de tous ses droits, qu'il cède la main de Blanche à mon frère, et *qu'il est trop fier pour vouloir d'un cœur qu'un autre que lui a pu toucher*. Il a raison, et j'applaudis à sa délicatesse. — Voilà de bonnes nouvelles, Amélie ! Pourquoi donc pleurez-vous ? Il n'y a plus rien qui s'oppose au mariage de votre frère. — On ne pourra le conclure qu'après le retour d'Ernest. — Hé bien ! qu'est-ce qui l'arrête ? N'y a-t-il pas assez long-temps qu'il court le monde ?

Pourquoi ne va-t-il pas joindre sa famille? Dit-on encore que c'est vous qui l'en empêchez ? — Quand j'étais à Dresde, quelque invraisemblable que cela fût, ma tante pouvait avoir un motif de le croire; mais à présent elle n'en a plus. » Ces réponses, si simples, si vraies dans la bouche d'Amélie, étaient en telle opposition avec ma présence et le sentiment de mon cœur, que je suis demeuré confondu de la bizarrerie de notre situation, et oppressé d'une foule de pensées qui m'ont fait perdre la suite de la conversation. Je souffrais de voir Amélie dans une si grande erreur, et cependant je sentais qu'il fallait la détromper moins que jamais; car si elle savait que M. Semler n'est autre qu'Ernest, j'en suis sûr, et ce n'est pas la vanité qui me fait parler ainsi, j'en suis sûr, elle pleurerait trop amèrement son premier choix.

A la fin, je me suis arraché à mes réflexions; j'ai regardé autour de moi: Amélie travaillait en silence à son métier; M. Grandson lisait des papiers en

se promenant dans la chambre. Je me suis appuyé le dos contre la croisée, les yeux attachés sur Amélie : je crois qu'elle s'en est aperçue, et que mes regards l'ont embarrassée, car elle s'est levée un moment après. « Sonnerai-je, mon oncle ? a-t-elle dit. Ne voulez-vous pas déjeûner ? —Pas encore : j'attends M. Watelin. — M. Watelin ! — Oui, cela vous fâche-t-il ? Cela m'est égal. — Et à moi aussi; j'ai abandonné mes projets sur lui; je crois qu'il ne vous convient pas. » Elle a souri tristement, et pressant la main de son oncle : « Personne ne me convient, lui a-t-elle dit. — Bah ! voilà encore de vos sottises. Hé bien ! moi je vous dis que je connais quelqu'un qui vous convient à merveille... » Elle s'est hâtée d'interrompre son oncle en rougissant beaucoup, et lui a demandé depuis quand M. Watelin était arrivé, quoiqu'elle le sût fort bien, puisqu'il le lui avait dit peu de jours auparavant. Cet air d'embarras m'a surpris : d'où peut-il venir ? Sait-elle de qui son oncle vou-

lait parler ? O Dieu ! se pourrait-il.... se pourrait-il que deux fois Amélie me fût destinée, et que, regardant sa possession comme la suprême félicité, deux fois je la visse s'éloigner de moi? Trop ému par cette idée, j'ai quitté brusquement le salon pour venir m'enfermer dans ma chambre. En vain depuis deux heures je cherche à calmer mon agitation : ce fantôme enchanteur d'Amélie erre autour de moi; je vois son sourire, je vois ses larmes, je tombe à ses pieds, je jure d'être à elle.... Bientôt effrayé de ce téméraire serment, je me rappelle tout ce qui doit nous séparer. Ernest de Woldemar offrir pour belle-fille a sa mère, la veuve de M. Mansfield! Il me semble la voir, l'œil enflammé de courroux, le cœur déchiré, maudire en gémissant, un fils dont elle faisait sa gloire et toute sa consolation. Oh! non; ma mère, ne le craignez pas : entre nous deux ce n'est pas vous que je sacrifierai; soyez heureuse, s'il se peut, et je ne me plaindrai pas d'avoir dévoué tous mes jours au malheur.

Le 7 au soir.

Il m'en coûtera moins que je ne croyais : l'idée d'Amélie sensible pouvait seule m'ôter mon courage; mais elle aime trop son fils pour regretter quelque chose; elle serait même capable de se laisser toucher uniquement par l'affection qu'on marquerait à cet enfant. Ah! plutôt sa haine que de chercher à l'attendrir par un semblable moyen! Ce matin, après vous avoir écrit, je me suis rendu dans le salon, où on m'attendait pour déjeûner: j'ai trouvé M. Watelin établi auprès d'Amélie, et ayant sur ses genoux le petit Eugène, auquel il faisait mille caresses; elle était si occupée du plaisir de son fils, qu'elle ne m'a seulement pas regardé entrer. Imaginez, Adolphe, si vous avez à craindre que je veuille jamais m'unir à une femme dont le cœur serait partagé entre le fils de M. Mansfield et moi, et qui pourrait même m'oublier pour lui. Ah! vous me connaissez trop

pour n'être pas tranquille. Je partirai, Adolphe; ma mère m'appelle, et il est temps de voler dans ses bras; mais en vérité je pourrais rester ici; je n'y cours aucun danger.

Le reste de la matinée s'est passé, de la part d'Amélie, dans la même occupation : elle s'est amusée à traîner son fils dans un grand carrosse que M. Grandson avait chargé M. Watelin de lui acheter à Paris. Pour plaire à l'enfant, elle a même souffert que monsieur Watelin les traînât tous deux dans l'avenue du château; et pourtant elle aurait dû penser que cette complaisante familiarité pouvait confirmer les espérances d'un homme à qui son oncle a permis d'en avoir; mais que lui importe ? Y a-t-il rien au monde qu'elle ne sacrifiât au plaisir de son Eugène ? Si M. Watelin était digne d'elle, et qu'il pût lui plaire un jour, elle serait plus excusable, et je n'aurais rien à dire; mais, pour le plaisir d'entendre louer son enfant, prodiguer les plus flatteuses attentions à un homme

dont elle ne se soucie pas, le placer si près d'elle, et avoir l'air de recevoir ses soins, c'est un oubli des bienséances qui la dépare entièrement à mes yeux. Ah! une femme ne sait pas tout ce qu'elle perd en altérant la noble dignité de son sexe. Je l'avoue, tandis qu'elle jouait ainsi avec M. Watelin, qu'assise à ses côtés elle faisait répéter des fables à son fils, je ne pouvais m'empêcher de regarder ce tableau avec une sorte de mépris; mais un instant après, lorsque, dans un transport d'admiration pour la mémoire de son enfant, elle s'est précipitée pour l'embrasser avec tant d'ardeur, qu'elle ne s'est point aperçue que M. Watelin se penchait aussi, et que, dans ce mouvement, ses lèvres ont effleuré la joue d'Amélie, je n'ai plus été maître de moi, et m'avançant derrière sa chaise, j'ai voulu lui dire quelque chose d'amer qui peignît l'opinion que j'avais d'elle; mais l'agitation a étouffé ma voix, et, honteux de montrer tant de trouble, j'ai quitté

brusquement le salon pour aller m'enfoncer dans les bois.

Je savais que M. Watelin devait passer la journée au château ; je ne suis rentré que le soir. J'ai trouvé M. Grandson dans la cour : il m'a demandé aussitôt ce que j'étais devenu ; je n'avais pas eu le temps de répondre encore, lorsqu'Amélie est accourue. « Vous voilà donc de retour? s'est-elle écriée. Nous étions bien inquiets de votre absence.» J'ai souri amèrement sans lui répondre, et m'adressant à M. Grandson : « Je savais que vous aviez du monde, que par conséquent vous vous apercevriez peu de mon absence, et j'ai profité de cette journée pour aller visiter un pays superbe que je dois quitter sitôt. — Demandez à Amélie comment on s'aperçoit peu de votre absence : depuis le dîner la pauvre enfant est hors d'elle.... — Comme Monsieur ne nous avait pas prévenus de ses projets, a interrompu Amélie, il était permis de s'alarmer. » Le ton froid dont elle a prononcé ces paroles, m'a montré

combien elle avait été blessée de mon accueil : je n'en ai pas été fâché. « J'ai laissé Madame si occupée, ai-je dit, que je ne puis attribuer qu'à un excès de politesse l'inquiétude qu'elle veut bien dire avoir éprouvée. » Elle m'a regardé d'un air surpris, et puis, sans daigner répondre, elle a fait quelques pas pour se retirer. « Où allez-vous donc? lui a demandé son oncle.—Ne gênez pas Madame, ai-je dit; il serait indiscret de la retenir si long-temps loin de son fils. — Quel caractère! » s'est écriée Amélie, en levant les yeux au ciel; puis elle a ajouté d'un ton grave, et en s'adressant à moi : « Oui, M. Semler, je vais le retrouver; en vain on tenterait de me le faire oublier : l'amitié n'y réussirait pas, et l'humeur encore moins. — Mais qu'avez-vous donc tous deux? s'est écrié M. Grandson surpris; on dirait qu'ils se querellent : de quoi est-il question? Expliquez-vous; en vérité, je ne vous comprends pas. — Eh! qui pourrait se flatter de comprendre Monsieur? a

repris Amélie. Conçoit-on comment on peut en vouloir à une mère, parce qu'elle chérit son enfant? Peut-on deviner par quelle bizarrerie un travers aussi révoltant s'unit à l'esprit le plus juste, à l'âme la plus excellente? Ah! M. Semler, il est des sentiments auxquels on tient beaucoup sans doute; mais croyez qu'on les sacrifierait sans peine s'ils devaient nuire à d'autres plus anciens et bien plus sacrés. » Elle s'est retirée. M. Grandson m'a parlé long-temps : je ne sais pas un mot de ce qu'il m'a dit; je ne l'écoutais pas; je ne pensais qu'à Amélie. En vous écrivant tout ceci, Adolphe, je m'aperçois pourtant que j'ai été injuste, et qu'elle était plus raisonnable que moi. Ai-je le droit de l'empêcher d'aimer son enfant? La meilleure des femmes peut-elle être mauvaise mère? Et s'il était possible que je lui devinsse assez cher pour lui faire oublier son fils, oserais-je l'estimer encore? Oserais-je compter sur celle qui aurait sacrifié son premier devoir à l'a-

mour ? O Adolphe ! combien ces réflexions me confirment le funeste arrêt qui me sépare à jamais d'Amélie ! Les obstacles que son mariage a élevés entre nous ne peuvent pas être renversés : il n'est point d'amour qui osât lutter contre eux. Voici le moment propice où je vais lui demander à lire son histoire : jusqu'à présent je n'en ai point eu le courage ; la certitude qu'elle avait adressé des expressions passionnées à M. Mansfield, eût excité ma jalouse rage : je ne voulais point céder à mon amour, mais je n'en voulais point guérir. Maintenant qu'il faut à tout prix surmonter ma faiblesse, il est temps de tout savoir, de tout apprendre, et de ne craindre aucun des moyens qui pourront me donner la force de partir. Je lirai les amours d'Amélie, je frémirai de l'abîme où j'ai été près de me perdre, et je la fuirai ; mais en la fuyant ce sera pour aller hâter l'union d'Albert et de Blanche, et en assurant le bonheur de son frère, contribuer au sien autant qu'il m'est

permis désormais de le faire. Peut-être la félicité de ses amis lui rendra-t-elle mon nom moins odieux; et si jamais l'avenir lui dévoile qui je fus, en apprenant que, pour l'avoir connue, je vis mes jours s'user dans la douleur et s'éteindre misérablement, peut-être pensera-t-elle alors que le cœur seul d'Ernest avait été créé pour l'aimer, et donnera-t-elle quelques larmes à ma mémoire. Hélas! en la quittant, cet espoir est le seul bien qui me reste.

LETTRE XLII.

AMÉLIE A ALBERT.

10 mai, six heures du matin.

O mon frère! sauve-moi; il est temps peut-être : je n'aime point encore, mais j'ai perdu ma tranquillité. Insensée que j'étais de me confier au plaisir que j'avais à le voir! Hélas! je croyais que l'amitié seule en pouvait donner un si

doux! J'ignorais que, pour s'emparer de nos cœurs, l'amour sait prendre toutes les formes, et que jamais il n'est si dangereux que lorsque, s'insinuant dans l'âme sous un autre nom que le sien, il ne se découvre que quand il n'est plus temps de lui résister. Mon frère, ne t'alarme pas cependant, je ne crois pas être entièrement perdue; mais c'est un état si nouveau pour moi d'avoir à craindre l'amour, que la seule pensée d'en être atteinte a jeté mes esprits dans le désordre et bouleversé tout mon sang. D'après ma lettre d'avant-hier, tu devais m'en croire plus éloignée que jamais: je te disais combien les accès d'humeur de M. Semler contre mon fils, me refroidissaient pour lui; et, après la soirée dont je t'ai fait le récit (1), il me semblait même ne plus retrouver d'amitié dans mon cœur. Depuis ce jour, nous nous parlions beaucoup moins, et nous paraissions également disposés à nous

(1) Cette lettre d'Amélie a été supprimée.

éviter; mais mon oncle, que cette disposition contrariait, nous a forcés hier à nous promener ensemble. En sortant de table, il a fait mettre ses chevaux à sa berline, pour aller chercher à Bellinzonna mesdames d'Elmont et de Nogent, qui devaient venir coucher le soir au château, afin de partir avec nous le surlendemain pour notre voyage des îles Borromées. J'ai voulu monter chez moi; il m'a retenue, et m'a priée d'aller inviter les filles de notre bon curé à un bal champêtre qu'il donne ce soir. « J'imagine, M. Semler, a-t-il ajouté, que vous ne laisserez pas Amélie se hasarder seule dans une si longue promenade. — Ah! mon Dieu, mon oncle, ai-je repris, que pouvez-vous craindre? Je l'ai faite si souvent. — N'importe, Amélie, vous savez que c'est toujours malgré moi que vous allez ainsi courir les montagnes; je ne suis sans inquiétude que quand je vous sais avec quelqu'un. — Me défendrez-vous de vous accompagner? m'a demandé M. Semler

d'une voix suppliante ? Hélas ! c'est peut-être la dernière promenade que nous ferons ensemble.—Laissez-la donc tranquille, s'est écrié M. Grandson en colère ; vous n'avez jamais que des choses tristes à lui dire : si c'est ainsi que vous comptez l'entretenir pendant la promenade, il vaut autant qu'elle aille seule. — Je ne peux pas vous promettre de la divertir, a repris M. Semler en soupirant, je n'ai pas l'âme gaie. — Je m'en aperçois assez depuis quelque temps : au lieu de continuer à être aimable, de chercher à plaire, vous devenez rêveur, contrariant ; ce n'est pas amusant pour moi, et fort peu flatteur pour elle. » Ah ! mon frère, que je pensais différemment ! M. Semler a souri tristement sans répondre. « Il me semble, a ajouté mon oncle avec humeur, qu'un autre aurait l'air plus satisfait de rester avec elle ; sa société n'est pas faite pour affliger, je crois. — Peut-être plus que vous ne croyez, a prononcé M. Semler à voix basse ; et le malheur de l'avoir

connue.... » Son émotion ne lui a pas permis d'achever ; sur son dernier mot, mon oncle a repris : « Si c'est là un compliment, je ne m'y connais point du tout. — Ah! je ne songe guère à lui en faire. — Et vous avez grand tort, mon cher Monsieur; Amélie vaut bien la peine qu'on se félicite de la connaître et qu'on s'occupe d'elle. — Et croyez-vous que je ne m'en occupe pas? » a repris M. Semler en le regardant fixement et d'un ton si extraordinaire, qu'il a porté le trouble dans mon âme. Les jambes m'ont manqué; je me suis assise; M. Semler, me voyant pâlir, est accouru vers moi. « Vous m'entendez, vous, m'a-t-il dit d'une voix émue, c'est tout ce que je veux..... — Ma foi, Monsieur, puisque vous vous passez si bien de mon approbation, a repris mon oncle, j'imagine que vous vous passerez aussi de ma présence : j'admire Amélie d'avoir assez d'esprit pour vous comprendre; pour moi, qui n'ai pas cet avantage, je vous salue très-humblement. » Il est

sorti. Embarrassée de la situation où il me laissait, j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu; j'étais encore tremblante: M. Semler me considérait, il a vu mon trouble. « A présent, s'est-il écrié, je ne pourrai jamais la quitter. Ecoutez, Amélie, a-t-il ajouté vivement, en se mettant à genoux devant ma chaise et m'entourant de ses deux bras, écoutez le serment que je fais de vous adorer toujours malgré les obstacles... » Il a été interrompu par Eugène, qui accourait me demander la permission d'aller en voiture avec son oncle. A sa vue, M. Semler s'est relevé précipitamment, et portant la main à son front: « Insensé! qu'allais-je lui dire? » J'ai pris mon fils par la main, et, me traînant hors du salon, je l'ai conduit à la voiture de mon oncle; je suis montée dans ma chambre chercher mon chapeau: tout cela m'a donné le temps de me remettre; et quand je suis partie pour le presbytère avec M. Semler, j'étais assez calme. Il marchait à côté de moi, enseveli dans une

méditation qui avait quelque chose de farouche. Nous avons fait toute la route en silence. Arrivés chez le curé, on m'a dit qu'il était allé dîner avec ses filles à la Grotte de l'Hermite, et que je l'y trouverais encore : j'ai hésité, car l'air de M. Semler me gênait singulièrement, et il me tardait de finir ce tête-à-tête. Cependant j'ai songé qu'en retournant à la maison je serais encore seule avec lui, au lieu qu'en allant joindre le curé, je me délivrerais plus tôt de la contrainte où j'étais. J'ai pris, pour me rendre à la Grotte de l'Hermite, la route la plus courte; mais elle est aussi la plus escarpée, et couverte de touffes d'herbes sèches et glissantes. J'ai fait un faux pas; je me suis retenue contre un arbre : M. Semler alors s'est précipité vers moi. « Est-il possible, a-t-il dit, qu'elle me fasse tout oublier, tout, jusqu'à elle-même.» Et me prenant par le bras, sans m'en demander la permission, il m'a aidée à monter. « Vous êtes-vous fait mal Amélie? — Non. — Cette route es

bien pénible pour une femme ; n'y a-t-il que celle-là ? — Il y en a une autre ; mais elle est si longue ! .. — O Amélie, a-t-il repris en me regardant tristement, je n'aurais pas choisi comme vous. » Nous avons continué à garder le silence jusqu'à un petit plateau d'un gazon doux et uni où on marchait plus commodément : cet endroit est extrêmement solitaire, et si sauvage qu'on n'y aperçoit aucune trace d'habitation ni de sentier frayé. M. Semler s'est arrêté tout à coup, et regardant autour de lui : « Aujourd'hui seul avec elle dans un désert, perdus tous deux pour le reste du monde, et dans quelques jours une séparation sans terme entre elle et moi. Ici, loin des regards des hommes, sous une roche sauvage..... n'exister que pour elle.... oublier l'univers !... O ciel ! si tu me commandes de renoncer à la félicité, pourquoi me la montres-tu ? » Il me tenait toujours par le bras : j'ai voulu me dégager ; il m'a retenue. « Non, Amélie, non, vous ne me quitterez pas : vous

voyez bien que cela n'est pas possible ; en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir : je ne le puis. Oh ! ne sois pas plus barbare que lui, femme adorée ! ne t'efforce pas ainsi de t'arracher de mes bras ! »

Mon frère, un nuage était sur mes yeux, je sentais l'effroi dans mon cœur. « Laissez-moi, M. Semler, lui ai-je dit; vous abusez de la confiance de mon oncle, de la mienne, en me retenant ainsi. — Non, Amélie, vous serez toujours libre; si vous voulez me fuir, éloignez-vous : je peux résister à tout, mais non à votre volonté. » J'ai marché très-vivement du côté de la grotte, dans un saisissement inexprimable. Il m'a suivie de loin. J'ai été bientôt rendue auprès de la respectable famille ; mais sa joie, mais ses caresses ne m'ont point calmée : je ne savais ni ce que je disais, ni ce que je faisais; et si le bruit du bal ne s'était déjà répandu dans le village, et qu'une des jeunes filles ne m'en eût parlé, j'aurais oublié que c'était là ce

qui m'amenait auprès d'elles. Pour dissimuler mon trouble, j'ai feint de vouloir aller visiter, au-dessus de la grotte, une cataracte où j'ai déjà été plusieurs fois : les jeunes filles m'ont suivie avec M. Semler. Je marchais très-vite ; je suis arrivée la première, et pour mieux voir l'effet du torrent qui bouillonne entre deux roches vives taillées à pic, je me suis appuyée le corps en avant sur le tronc d'un vieux pin posé sur deux pieux pour servir de balustrade. Il était pourri sans doute : M. Semler, l'ayant vu s'ébranler, s'est élancé vers moi, m'a saisie par le milieu du corps, et m'a arrachée à une mort certaine, car l'arbre est tombé au même instant avec fracas dans le gouffre. « Ah ! je vous dois la vie ! me suis-je écriée.—Amélie, m'a-t-il dit d'une voix basse et oppressée, j'eusse été plus heureux de m'être précipité avec vous. » O mon frère ! que ne l'a-t-il fait ? Une prompte mort m'eût épargné bien des douleurs, et le sort que je prévois me

la fera regretter souvent. Les paroles de M. Semler m'avaient fait frissonner. Les jeunes filles du curé, en me voyant pâle et immobile sur une pierre, ont cru que la frayeur seule me jetait dans cet état : l'une m'a prodigué ses soins, l'autre a été appeler son père. Le bon pasteur, alarmé du danger que j'avais couru, n'a plus voulu me quitter : il m'a ramenée chez lui, m'a forcée à monter dans sa petite carriole, et m'a conduite lui-même au château. Mon oncle venait d'arriver avec toute la compagnie qu'il ramenait : elle a bientôt été informée de notre aventure. A cette nouvelle, chacun a poussé de grands cris; mon oncle, tout en larmes, m'a serrée dans ses bras, et se jetant dans ceux de M. Semler : « Vous avez sauvé Amélie, » mon ami; je ne connais qu'un prix pour un tel bienfait. » J'ai tremblé de ce qu'il pouvait ajouter. « Mon oncle, épargnez-moi, lui ai-je dit tout bas; je vous en supplie. —Vous avez raison, Amélie, m'a-t-il répondu du même ton; ce n'est pas le

moment ; il y a trop de monde ici : attendons à notre retour. Mais comme vous êtes pâle et défaite, mon enfant ! Ces dames permettront que vous alliez vous coucher : vous devez avoir besoin de repos. » J'ai saisi promptement ce prétexte pour me retirer chez moi : la société m'étourdissait ; je ne distinguais personne ; je n'entendais plus que les paroles de M. Semler ; je le voyais sans cesse prêt à s'engloutir avec moi. Ah ! s'il n'eût été que l'homme le plus aimable, il n'aurait pas troublé ma tranquillité ; mais il m'aime, Albert, il m'aime avec excès. La mort lui eût été chère avec moi ! Quels droits ne lui a pas acquis un pareil sentiment?.... Albert, ne me demande pas ce que je veux et ce que je compte faire ; je n'en sais rien : au milieu de l'épouvante que m'inspire la passion qui s'empare de moi, je ne puis suivre aucune pensée, ni former aucun projet..... Oh ! qu'il parte, qu'il s'éloigne, qu'il me quitte pour jamais : voilà le vœu le plus ardent de mon cœur ; et

ne crois-tu pas, mon frère, que la sincérité de ce désir doit me rassurer sur moi-même? Si j'aimais autant que je le crains, attacherais-je ainsi mon bonheur à son départ? Au lieu de le souhaiter, ne frémirais-je pas de son absence? Sans doute, je m'exagère et mon danger et mon impression; mais l'image d'un nouvel amour me présente celle d'un si grand malheur, que l'excès de mon effroi ne peut que m'être salutaire. Cher Albert, si tu étais près de moi maintenant, avec quelle avidité j'écouterais tes conseils! avec quelle docilité je me confierais en ta sagesse! O mon ange gardien! pourquoi me suis-je éloignée de toi?

Je ne suis point encore sortie de ma chambre d'aujourd'hui; cependant le château est plein de monde; il y aura grand bal ce soir; mon oncle aime que je préside à tout, et n'approuve que ce que j'ordonne. Pour l'obliger et me distraire, je vais m'occuper de tous ces préparatifs, et rassembler autour de moi tous les objets

qui pourront écarter une unique pensée.

LETTRE XLIII.

AMÉLIE A ALBERT.

10 mai au soir.

Je quitte un moment le bal pour venir me reposer et te dire que je suis bien mieux que ce matin. Je ne sais ce que sont devenus mon agitation et mon effroi; mais en voyant M. Semler, en trouvant sur sa physionomie une expression plus tranquille, j'ai senti la paix rentrer dans mon âme; et quand il m'a parlé, quoique ce fût avec une profonde tendresse, je n'ai été que doucement émue. A dîner, mon oncle a exigé qu'il se plaçât à côté de moi. « Le sauveur de mon Amélie ne doit jamais la quitter, nous a-t-il dit tout bas, et en pressant nos

deux mains dans les siennes. — O M. Grandson ! qu'osez-vous dire ? s'est écrié M. Semler ; ne jamais la quitter ! Non, elle ne le voudrait pas. — Répondez-lui, mon enfant, m'a dit mon oncle. Vous voyez que je ne le puis ; madame d'Elmont m'attend, et madame de Nogent m'appelle. » Il nous a laissés alors ; ma main était encore dans celle de M. Semler : il l'a serrée. « Amélie, m'a-t-il dit, pardonnez-moi ma conduite d'hier : je vous ai bien effrayée, je vous ai fait mal ; j'ai passé les bornes que vous m'aviez prescrites ; mais comment vous voir, vous connaître et demeurer votre ami? N'importe, j'aurais au moins dû me taire. — Je vous pardonne, lui ai-je dit ; mais si mon repos vous est cher, jusqu'à votre départ, qu'il ne soit même plus question d'amitié ; vous avez su la rendre trop dangereuse. — Je vous le promets, Amélie ; il n'y a que ce sacrifice qui puisse réparer mes torts. » Je lui ai fait signe que j'acceptais son engagement, et nous

avons été nous mettre à table. Depuis ce moment, une aimable sécurité a remplacé la confusion des idées : je me suis occupée de tout le monde sans effort, j'ai pris plaisir à tout; il me semblait qu'en me réconciliant avec M. Semler, j'étais contente de moi-même et en paix avec toute la nature.... Mais j'entends la voix de mon oncle ; il s'inquiète de mon absence, il m'appelle. Adieu, mon frère.

P. S. Nous partons demain pour les îles Borromées : l'intention de mon oncle et de ces dames est, je crois, d'y passer une quinzaine de jours, afin de visiter à leur aise les bords charmants des lacs Majeur et Lugano : M. Semler ne compte pas y faire un si long séjour, et je te promets de ne pas lui dire un mot qui l'engage à le prolonger. Mon frère, cette volonté me déchire le cœur; mais n'importe, elle m'est chère : car c'est à toi que je la dois.

LETTRE XLIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano (1), 11 mai, à minuit.

Elle m'aime, Adolphe; ne me parlez plus de devoir, d'avenir: le devoir est de l'adorer, l'avenir de conserver mon amour; elle m'aime: cela me suffit, et je suis heureux. Après avoir passé la journée d'avant-hier dans un état assez violent pour croire que je lui inspirais de l'éloignement et de la terreur, l'excès de son émotion changea tout à coup mes idées, et ne put me laisser aucun doute sur la cause de son agitation: j'éprouvai alors une ivresse délicieuse qui dure encore, et dont je ne veux jamais sortir. Ne craignez point, Adolphe, que je cède à

(1) Sur le bord du lac de ce nom, à une très-petite distance du lac Majeur.

mon amour; non, j'ai juré à Amélie elle-même de ne lui en jamais parler. Mais je le nourrirai en silence; mais, assis auprès d'elle, sans lui demander l'aveu de sa tendresse, j'en recueillerai l'expression ; je la verrai dans ses yeux, dans son maintien, dans ses moindres gestes. Que faut-il de plus à mon bonheur ? Ah ! la possession des plus belles femmes de la terre ne pourrait égaler celui-là. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens ; je n'aurais jamais cru qu'on pût se livrer à sa perte avec tant de ravissement : je vois bien le précipice vers lequel ma passion m'entraîne; oui, je le vois, et je me plais à y tomber; je fais mes délices de le creuser de plus en plus, et je ne serai parfaitement heureux que quand je serai perdu sans retour; alors il n'y aura plus de combat, plus de devoirs, plus de conscience; je serai tout à elle. Que manquera-t-il à ma félicité ? Adolphe, ne venez point m'éclairer de votre funeste lumière ; au nom du ciel, laissez-moi mon aveuglement ; c'est mon

unique bien, ne me l'enlevez pas; ne me parlez plus de rang, de naissance, Amélie est avant tout; ne me parlez plus de ma mère, je ne veux aimer qu'Amélie...... O Adolphe! si vous saviez sous combien de formes elle sait se faire adorer; si vous saviez comme la noble pudeur, la tendre émotion, la touchante sérénité se peignent alternativement sur ses traits célestes; si vous connaissiez le charme de son sourire, la puissance de son regard; si vous contempliez cette union de la mélancolie et de la vivacité, ce maintien si décent et ces formes si voluptueuses; si vous la voyiez rougir et s'effrayer au nom d'amour, tandis qu'elle le porte dans ses yeux, dans son cœur, que tout en elle le décèle et l'inspire; si vous saviez l'objet de cet amour, qu'elle ne repousse que par le pressentiment douloureux des maux qui attendent une sensibilité exquise; si vous étiez de toutes parts pressé d'une séduction telle, que nul homme n'a reçu du ciel assez de force pour y résister, et

que vous fussiez prêt à céder, croyez-vous qu'il fallût vous accuser d'être faible et sans courage? et pourtant, Adolphe, votre ami lutte encore. Si j'ai osé serrer cet ange entre mes bras, ce délire n'a duré qu'un instant; je lui ai juré de garder le silence sur ce qu'elle craint d'entendre; et depuis, fidèle à mon serment, je la vois, je la contemple, je l'adore, et je me tais. Mais ce n'est pas l'effort d'une vaine et froide raison qui m'empêche de lui parler; non : ce qui me retient vient de quelque chose de plus tendre, de tendre comme tout ce qui émane d'elle. Ce soir, quand nous errions tous deux seuls au sein de ces montagnes majestueuses que rafraîchissent les plus belles eaux, qu'ombrage la plus épaisse verdure, que tapissent le thym et le serpolet, et qu'enivré des parfums de ces plantes aromatiques qui allument le feu de la volupté dans tous les êtres qui respirent la vie, je sentais, en touchant le vêtement d'Amélie, que mon cœur

brûlant ne pouvait plus maîtriser son trouble, et que ma raison allait s'égarer...... Elle m'a regardé, et ce regard touchant, cet œil humide, qui semblaient demander grâce, ont suspendu le cri qui allait m'échapper; je croyais l'entendre me dire : « Ar-
« rête ! sauve-moi des douleurs qu'une
« passion me prépare; il ne me faut
« peut-être qu'un mot pour m'empor-
« ter loin de moi : ah ! je t'en conjure,
« par pitié, ne le prononce pas. »

Va, ne crains rien, femme angélique : de quelques désirs que je sois dévoré, en voyant ce besoin d'amour qui circule dans tout ton être et embellit ta beauté même, je me tairai : je ne suis qu'un mortel; et quel mortel oserait espérer te rendre tout le bonheur qu'il tiendrait de toi ? Ah ! vis en paix, beauté céleste; les feux que tu allumes sont purs comme toi-même, et ton amant saura sacrifier l'inexprimable félicité de te faire avouer ton amour, à la crainte de voir couler une de tes larmes.

Lugano, 12 mai, quatre heures du matin.

C'est en vain que je cherche le repos : je n'en puis plus connaître ; mon sang est embrasé, et la tranquillité de la nuit empire mon mal : je me figure qu'elle pourrait être là ; je crois la presser sur mon cœur ; les cieux s'ouvrent.... mais je me retrouve seul, et le désespoir s'empare de moi. J'ai voulu aller chercher de la fraîcheur dans les ondes du lac qui coule devant nos fenêtres ; mais tout dormait dans la maison : j'ai craint, en appelant, de troubler le repos d'Amélie, et le ciel sait si son repos m'est cher. N'est-ce pas à lui que je sacrifie le plus ardent de mes vœux, ce besoin d'être aimé d'elle, cette soif de la posséder ?... Mais, que dis-je ? si ce n'est pas le devoir, si ce n'est pas ma mère qui m'arrêtent, qui peut me retenir ? En me donnant sans réserve à Amélie, pourquoi craindrais-je pour son bonheur ?.... O Adolphe ! je n'aime point Amélie comme elle mérite d'être aimée, puisqu'il est

dans mon âme une autre puissance que la sienne : elle seule devrait y régner en souveraine. Oui, je hais, je déteste tout ce qui s'efforce de l'en chasser : la raison, l'honneur, ma mère... Ah ! malheureux ! qu'oses-tu dire ? Ta mère qui, depuis ton enfance, n'a respiré que pour toi, dont la santé a été détruite en partie par la conduite de cette Amélie que tu ne crains pas de lui préférer ; ta mère qui t'attend, qui te donnerait sa vie avec joie, et que tu récompenses de sa tendresse en la trompant et la maudissant !... Adolphe, je me sens si combattu, si repentant, si déchiré, si faible, que le plus grand bienfait du ciel serait de m'ôter ce peu de raison qui me reste, et qui ne sert qu'à me montrer l'étendue de mes torts, sans me donner la force de les surmonter.

Sept heures du matin.

TOUT dort encore dans la maison : ce repos semble être éternel : moi seul je n'en puis trouver. En rejetant les

yeux sur la lettre que je viens de vous écrire, je crains que ce que je vous dis sur ma promenade d'hier avec Amélie ne vous fasse supposer qu'elle se soit prêtée sans peine à ce tête-à-tête. Non, Adolphe, connaissez-la mieux : modeste autant que tendre, elle a mis tous ses soins à écarter ce que je recherchais toujours; et si un concours d'événemens n'eût contrarié ses projets, je n'aurais pas été assez heureux pour être seul avec elle. C'est hier matin que nous sommes partis de chez M. Grandson pour nous rendre au bord du lac Majeur. La chaleur était accablante. Vers le milieu du jour, nous avons traversé une si charmante vallée, que chacun a désiré s'y reposer quelques heures : son aspect fertile et pastoral, ses torrens qui n'étaient plus que des ruisseaux, ses maisons blanches répandues sans ordre sur une belle verdure, et de place en place de petits rochers élevés en forme de tertres et couverts de mélèzes extrêmement touffus, faisaient de ce lieu

la retraite que mon cœur voudrait choisir, s'il m'était permis de ne vivre que pour Amélie.

On a préparé le dîner sous l'ombre de superbes noyers, auprès desquels coulait une source limpide. Quand le repas a été fini, chacun a parlé et joui à sa manière du site également pittoresque et champêtre qui frappait nos regards. Amélie rêvait, à quelques pas, assise près du ruisseau. Je lui ai demandé tout bas ce qui l'occupait. « Je regardais couler cette eau, m'a-t-elle dit; à mon retour elle sera bien loin, et vous aussi : elle, pour ne revenir jamais, et vous.... » Sa voix s'est altérée et ne lui a pas permis d'achever. Il ne m'aurait pas été possible de lui répondre devant tant de monde; je me suis éloigné : à mon exemple, tout le monde a quitté la table. Madame de Nogent a pris le bras de M. Watelin pour aller faire une promenade; madame Delmont a demandé qu'on la laissât errer seule. Dès qu'elles ont été hors de la vue, je suis revenu

sur mes pas; M. Grandson m'a dit qu'il allait dormir; Amélie a voulu rentrer avec lui; il s'y est opposé, et, comme elle insistait sérieusement, sans doute pour ne pas demeurer tête à tête avec moi, il lui a dit de l'attendre un moment, qu'il allait revenir, et que nous nous promenerions ensemble; alors elle a demandé son fils : son fils dormait auprès de sa bonne; elle a donc été forcée de rester seule. Tant de précautions m'ont montré à quel point elle se redoutait elle-même, et le sentiment de sa faiblesse a fait naître des espérances que je n'avais pas conçues encore. Je me suis assis près d'elle, sur une roche couverte de mousse; d'épais massifs de châtaigniers, chargés de touffes de liseron et de vigne sauvage, nous cachaient au reste du monde; j'ai entouré sa taille d'un de mes bras, elle s'en est faiblement défendue : il semblait qu'elle craignît de m'enhardir en me résistant ouvertement. Elle était oppressée; je distinguais les battemens de son cœur à

travers la mousseline qui couvrait son sein; le même ruisseau qui nous avait désaltérés à dîner, murmurait à nos pieds. « Amélie, lui ai-je dit, l'eau que vous voyiez tout à l'heure a fui loin de nous, mais, pour moi, le bonheur est encore là. » Elle m'a regardé d'un air significatif, comme pour me rappeler ma promesse : je n'ai plus osé parler, mais j'ai continué à la presser doucement. Je sentais son souffle, je le respirais; peu à peu mon agitation s'est accrue; les désirs frémissaient dans tout mon être; j'ai levé les yeux sur elle : non jamais rien de si beau, de si touchant ne s'offrit aux regards d'aucun homme! Je croyais connaître Amélie; ah, Dieu! je croyais la connaître, et je n'avais pas vu encore sur son charmant visage ce mélange d'une pudeur souffrante et de la voluptueuse langueur. Entraîné par un mouvement irrésistible, je l'ai pressée contre mon cœur avec tant de violence, que je croyais impossible qu'elle s'en détachât jamais; mais, faisant un

effort pour me repousser, elle m'a jeté un regard suppliant... Je n'ai pas eu le courage d'y résister; je lui ai rendu sa liberté; elle s'est éloignée; et alors, me précipitant à genoux devant le siége qu'elle venait de quitter, je l'ai couvert de baisers, de larmes; j'ai exhalé mes douleurs par des phrases sans ordre; et, croyant toujours parler à Amélie, je lui jurais que je ne pouvais vivre sans elle, et la suppliais de ne pas s'éloigner, lorsque depuis long-temps elle n'était plus auprès de moi : je n'ai pu me résoudre à abandonner ce lieu que quand il a fallu partir. En me revoyant, Amélie a rougi; mais elle a permis que je prisse sa main pour l'aider à remonter en voiture. « Etes-vous contente de moi? lui ai-je dit tout bas. — Ah! m'a-t-elle répondu du même ton, je n'ai pas un cœur ingrat. »

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, Adolphe? Parce que vous avez toujours traité l'amour de folie, regardez-vous ceux qui lui cèdent comme in-

dignes de communiquer avec vous ? ou bien votre austère probité vous a-t-elle commandé d'abandonner votre ami, lorsqu'il est dans la peine, plutôt que de lui écrire sous un nom supposé ?

LETTRE XLV.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, 12 mai.

Ce matin, agitée et mécontente de moi, je suis descendue de bonne heure sur le bord du lac; j'ai côtoyé longtemps les rives de cette magnifique pièce d'eau : peu à peu le charme d'une belle matinée, le frémissement harmonieux des feuilles et du mouvement des flots, la fraîcheur de l'air, le concert des oiseaux, ont réussi, mieux que mes réflexions, à apaiser le tumulte de mes esprits; tant il

semble qu'il y ait, dans l'air du matin, une sorte d'alégresse qui pénètre jusqu'au fond du cœur pour l'égayer s'il est tranquille, et le calmer s'il est souffrant ! Vers l'heure du déjeûner, mon oncle est venu me joindre avec M. Semler, pour me ramener à la maison. Bientôt je suis tombée dans un accablement qui a frappé tout le monde, et j'ai fui dans ma chambre des regards curieux qui me fatiguaient, et surtout des regards trop tendres qui portaient le trouble dans tout mon être. O mon frère ! ceci finira mal pour moi ; ce n'est plus cette faible préférence que m'inspira jadis M. Mansfield : c'est un sentiment dévorant qui m'égare, m'embrase, qui, dans tout l'univers ne me laissant voir qu'un seul objet, et désirer qu'un seul bien, me fera mourir s'il s'éloigne, et lui appartenir s'il demeure....... Lui appartenir ! qu'ai-je dit ? Sais-je s'il voudrait s'enchaîner ? Sais-je seulement s'il est libre de le faire ? Et quand cela serait, y voudrais-je consentir ? Puis-je ou-

blier la haine qu'il a pour mon fils ? Quoi ! je donnerais pour père à Eugène un homme qui le déteste ? Non, Albert, non, M. Semler ne sera jamais rien pour moi...... Rien, ai-je dit ? insensée ! quand il occupe et domine toutes tes pensées, que tu es entièrement sous sa puissance, oses-tu assurer qu'il ne sera jamais rien pour toi ? Faible créature, qui n'as pas eu la force de te défendre contre l'amour, pourras-tu seulement en renfermer le secret dans ton sein ? Et si tu laisses voir ta tendresse, que te restera-t-il pour résister à ses désirs ? Est-ce à ta force que tu te confieras ? Malheureuse! vois ce qu'elle est devenue! Est-ce sa générosité que tu imploreras ? Iras-tu à ses pieds, les mains jointes, la honte sur le front, le conjurer de t'épargner ? Mais comment espères-tu qu'il respectera celle qui ne se respecte plus ? Peut-être aura-t-il pitié de toi, et souscrira-t-il à ta prière, parce que tu ne lui sembleras plus digne de son amour ? O déchirante et cruelle pen-

sée! O mon Dieu! ô mon frère! prêtez-moi des forces pour lui résister, afin qu'il m'aime encore. Que la vertu me deviendra facile et me sera chère, si elle peut me servir à être toujours aimée!...... O Albert! ne me regarde pas ainsi; mon frère, aie compassion de ta sœur; elle ne se dissimule pas ses fautes; elle prévoit tous tes reproches; elle voudrait être digne de toi, elle ne le peut plus: une force inconnue l'entraîne, un esprit de vertige et d'erreur semble répandu autour d'elle. N'est-elle pas près de donner sa main et à livrer son sort, sa volonté et sa vie à l'ennemi de son enfant?

LETTRE XLVI.

AMÉLIE A ALBERT.

Lucarno (1), minuit, 15 mai.

Nous nous sommes rendus ce matin,

(1) Lucarno, à un demi-mille du lac Majeur.

de bonne heure, à l'Isola-Bella ; nous l'avons parcourue, admirée, et vers la fin du jour, nous nous sommes rembarqués pour venir coucher ici : je me suis assise à un bout du bateau, d'où je considérais le pays le plus enchanteur et le plus fertile de la terre. D'un côté, les flancs escarpés du mont Cenero, d'où sortent çà et là des touffes de figuiers et des bouquets de pins maritimes ; sur l'autre rive, de vertes prairies parsemées de beaux chênes et de hauts peupliers, partout une variété de perspectives adoucies par les derniers rayons du soleil couchant. Mais que me faisait la magnificence de ce tableau ? Je le regardais sans en jouir ; j'étais insensible à tout, excepté aux moindres paroles, aux moindres mouvemens d'un seul être : s'il faisait un pas de mon côté, mon cœur battait avec violence ; s'il s'éloignait, je me sentais mourir ; s'il fixait ses regards sur moi, je ne pouvais les soutenir ; s'il les détournait sur d'autres objets, j'étais au désespoir : une place est de-

meurée libre un instant auprès de la mienne, il me semblait que j'aurais voulu éviter qu'il vînt s'y asseoir; mais quand M. Watelin s'est hâté de s'en emparer, j'ai éprouvé un tel chagrin, qu'il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apprendre que je la réservais en secret à un autre. Alors, M. Semler, qui avait paru désirer se rapprocher de moi, mais avec moins d'empressement que M. Watelin, puisque celui-ci l'avait devancé, satisfait sans doute, et fatigué peut-être du faible effort qu'il avait fait, n'a plus tenté de le renouveler, et est allé s'asseoir sur le banc des rameurs jusqu'au moment où nous avons débarqué. En sortant du bateau, il m'a donné la main, mais ne m'a point parlé; depuis le matin cependant, il ne m'avait pas adressé un seul mot : il n'a donc plus rien à me dire ? Se peut-il, mon frère, que quand on va se quitter, quand on a si peu de moments, on les laisse ainsi échapper ? J'étais oppressée, j'étouffais : cette journée si longue, cette

soirée si belle, comme il les a gâtées ! Elles ne reviendront plus ; il partira... Ah ! il ne m'aime point ; j'en suis sûre, il ne m'aime point..... Eh bien ! pourquoi m'en affliger ? Qu'importe la cause qui me sauve ? O mon frère ! quel horrible combat dans mon cœur ! En vain je voudrais me cacher ce qui se passe, en vain je me détourne de moi-même : je sens, je sens en frémissant que je crains moins de me perdre, que d'être sauvée par son indifférence.

A ce mot, je tombe à genoux devant ce ciel que j'offense, devant toi, mon vertueux frère, qui dois rougir de me nommer ta sœur : je voudrais que la terre m'engloutît. Ah ! que ne s'est-il précipité avec moi dans l'affreux torrent de la grotte. J'aurais expiré digne encore de toi : maintenant qui pourra me sauver ? Tu es absent, mes cris ne peuvent t'atteindre ; cette lettre même que je trace dans l'angoisse de la douleur, qui peut dire si j'existerai encore lorsque tu la re-

cevras? Hélas ! faut-il que tu aies entrepris ce funeste voyage, au moment où j'avais le plus besoin de toi ! Tes lettres m'auraient secourue; mais ton silence me laisse sans ressource : tu m'aurais conseillée, tu m'aurais donné des ordres, et je les eusse suivis : Amélie n'a-t-elle pas juré mille fois de n'y jamais désobéir ?

LETTRE XLVII.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, huit heures du matin, 16 mai.

J'ESPÈRE enfin que vous serez content de votre ami : je suis déterminé à ne pas rester ici un jour de plus; je partirai cette nuit même, je partirai sans parler à personne, et sans dire adieu à Amélie; j'ai fait arrêter une voiture et transporter tous mes effets; j'irai vous joindre à Constance, où

vous devez être maintenant, et où je vous adresse cette lettre : attendez-moi quelques jours, afin que nous nous rendions ensemble chez madame de Simmeren, et de là à Dresde.

O Adolphe ! que n'ai-je lu plus tôt l'histoire d'Amélie ! Il y a long-temps que je ne serais plus ici : je ne la demandais pas; pourquoi son oncle me l'a-t-il donnée ? Hier matin, après m'avoir parlé de son amitié pour moi, avec une grande affection, il a tiré ce funeste cahier de sa poche. « Vous savez qu'elle l'a permis, m'a-t-il dit, mon ami ; lisez cet écrit : je veux que vous connaissiez parfaitement mon Amélie. » Au moment où j'ai pris ce papier dans ma main, j'ai senti un froid mortel se glisser dans mes veines; il me semblait que je venais de recevoir l'arrêt de ma mort, et que le moment de la séparation était là. De tout le jour je n'ai pu me résoudre à ouvrir ce sinistre papier : chaque fois que je le touchais, en mettant la main dans ma poche, je sentais le même fris-

son parcourir tout mon corps, et l'imagination frappée de tout ce qu'il contenait, à côté même d'Amélie, je croyais déjà avoir cessé de la voir; enfin, cette nuit, ne pouvant trouver un moment de sommeil, je l'ai lu..... Ne me demandez point ce que j'ai éprouvé; il me serait impossible de le dire : ce n'est point de l'amour qu'elle a eu pour M. Mansfield, et je ne lui pardonne point de s'être livrée à un homme avec un sentiment si faible; mais, hélas! si elle avait été entraînée par une passion violente, telle qu'elle l'éprouve peut-être à présent, je sens bien que je lui pardonnerais moins encore. N'importe, je n'épouserai jamais une femme qui a désiré l'amour d'un autre homme, qui a été émue par ses discours, qui s'est vue dans ses bras sans chagrin, et qui a pleuré son inconstance. Qu'elle garde ses souvenirs, qu'elle pleure sur eux, qu'elle embrasse l'image de son époux dans le fils qu'il lui a laissé; elle est libre, je ne lui reproche point ces plaisirs;

mais je n'en serai point le témoin. Adolphe, je suis décidé à quitter Amélie, et je ne verse pas une seule larme : il y a tant d'oppression sur mon cœur, et une telle ardeur dans mon sang, que si cet état devait se prolonger au delà de quelques jours, je ne crois pas que ma vie pût y résister.

LETTRE XLVIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, 17 mai.

Quel nouveau jour m'éclaire? et comment ai-je été transportée dans ce séjour de félicité? Pourquoi toute mon existence ne peut-elle pas s'écouler ainsi? et pourquoi le temps ne demeure-t-il pas immobile? Je me sens si heureuse! Cet autre cœur qui m'entend remplit le mien d'une si douce ivresse! Qu'est-ce donc qui m'effrayait,

et comment avais-je peur du bonheur? Pourquoi craignais-je d'être avec lui? Ses paroles me font tant de bien! Tout à l'heure il était près de moi ; il disait qu'il m'aimait : ah! comme il disait vrai! Comme j'en étais sûre! Avec quel ravissement je l'écoutais! Je me sentais renaître, je retrouvais la vie. Oh! ces instants où on s'apprend par un regard, par un soupir, tout ce qu'on est l'un pour l'autre, où on sent passer jusqu'au fond de son âme la certitude d'être aimé, où on inonde d'une si pure joie le cœur d'un objet chéri ; oh! ces instants d'ineffables délices, quelle place ils tiennent dans la vie! Eux seuls la remplissent, eux seuls font vivre : tout le reste n'est rien. Où sont les plaisirs, les événements, les siècles qui pourraient les effacer de la mémoire? Albert, c'était la nuit dernière que M. Semler avait résolu de nous quitter (M. Semler, que je ne nommerai plus à présent que mon Henry). Hier au soir, pendant que j'étais seule sur le bord du lac, il s'est

approché de moi pour me dire un dernier adieu : j'ai cru avoir la force de le prononcer aussi; et quand il a voulu parler, quand j'ai voulu répondre, le cri seul de l'amour a pu se faire entendre. O mon Henry! pourras-tu l'oublier ce moment où tu as lu pour la première fois dans le cœur d'Amélie? Pourras-tu l'oublier ce bonheur dont nous avons joui en apprenant combien nous nous aimions? bonheur si pur, si grand, si inespéré, qu'il ne laisse pas la possibilité d'en concevoir ni d'en désirer un autre. Pourras-tu l'oublier jamais cet enivrement d'innocence et d'amour, cette félicité des anges qui est descendue un moment sur la terre? Non, mon Henry, les biens uniques sont ineffaçables; et maintenant, partout où tu porteras tes pas, en tout temps, en tous lieux, je te défie d'échapper à la puissance et au charme d'un pareil souvenir. Albert, cher Albert, ne t'alarme pas de mon bonheur : il ne coûtera rien à la vertu. Si tu savais comme

il m'a juré d'être soumis à mes lois et de respecter toujours son amie ! Albert, il m'a promis aussi d'aimer mon fils : de tels serments ont dû rassurer mon cœur et lui rendre la paix. O mon Henry ! puisque tu consens à servir de père à mon enfant, le devoir ne me prescrit plus de te fuir, et je puis enfin me livrer, avec confiance au bonheur d'aimer et d'être aimée, et sans cesser de mériter l'estime d'Albert.

LETTRE XLIX.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, 18 mai.

Ecoutez, mon ami; maintenant les représentations et les reproches seraient inutiles, mon parti est pris : je serai à Amélie, ou je ne serai jamais à personne; non, je ne tromperai pas

sa confiance, je ne tromperai pas son amour : je l'ai juré. En vain toutes les puissances de la terre, orgueil, devoir, mère, amitié se ligueraient pour me faire enfreindre mon serment; mon cœur sera plus fort qu'elles et demeurera fidèle à Amélie. Je vous écrivais, avant-hier, que j'étais décidé à partir la nuit même; de tout le jour je ne chancelai point dans ma résolution; mais il y avait apparemment sur ma physionomie une telle empreinte de douleur, qu'elle ne put échapper à Amélie. Après le dîner, M. Grandson fut dormir comme à son ordinaire; et ces dames, couchées sur des lits de repos, écoutaient une lecture que leur faisait M. Watelin. Vous croyez bien qu'avec les projets qui m'occupaient, je n'étais pas en état de prendre part à ce plaisir. Je fus m'asseoir contre une fenêtre à l'autre bout de l'appartement; et là, ma tête appuyée sur mes deux mains, je me perdis dans une foule de réflexions qui m'ôtèrent jusqu'au sentiment de ce qui se passait

autour de moi : je n'entendais plus aucun bruit, je ne savais où j'étais, et j'ignore combien de temps je serais resté dans cet état, si la voix d'Amélie n'était venue m'en arracher. « Qu'avez-vous donc ? » m'a-t-elle dit avec douceur. J'ai levé la tête brusquement, je l'ai regardée sans lui répondre. « Mon dieu! qu'avez-vous ? a-t-elle répété d'un air inquiet ; vous êtes agité par quelque chose d'extraordinaire ? Quels funestes projets méditez-vous? » Ma tête est retombée entre mes mains : pour l'empire du monde je n'aurais pu articuler un seul mot. Amélie a gardé le silence ; elle est demeurée debout auprès de moi ; j'ai entendu qu'elle pleurait ; j'ai senti ses larmes tomber sur mes mains ; j'ai envié son sort : une seule larme m'eût fait tant de bien ! M. Grandson est entré. « Qui est-ce qui part ? a-t-il dit en s'adressant aux dames et à M. Watelin, qui étaient à l'autre extrémité du salon. Je viens de voir une malle qu'on emporte : il y a parmi nous un coupa-

ble. — J'en étais sûre, » a dit Amélie d'une voix étouffée. Et puis un instant après, elle a ajouté, en se penchant vers moi : « Je ne sais quel jour vous avez fixé, mais il est impossible que vous songiez à partir sans nous dire adieu. » En finissant ces mots, il lui est échappé un sanglot, et craignant sans doute de se trahir en parlant davantage, elle est sortie précipitamment de la chambre.

Je suis resté dans l'incertitude. « Quel parti prendre ? me demandais-je à moi-même. Partirai-je en effet sans lui dire adieu ? Elle dit que c'est impossible : il est donc impossible que ce soit bien ; j'avais cru cette résolution-là meilleure ; mais elle ne l'est pas, puisque Amélie la blâme. Cependant, si elle savait qui je suis, quel devoir m'appelle, quelle séduction m'arrête et quel danger elle court, ne serait-elle pas la première à fuir, à fuir avec horreur, sans daigner me jeter un seul, un dernier regard ?... Il faut la prévenir ; il faut faire ce qu'elle ferait à ma

place...... M. Grandson m'a appelé, et m'a dit quelques mots : je n'ai rien entendu ; j'ai quitté la chambre sans lui répondre ; je suis descendu au bord du lac ; j'y ai promené mes rêveries jusqu'à la nuit sans avoir pu résoudre à à quoi je m'arrêterais, lorsqu'enfin, poussé par une fatalité, ou plutôt par un dieu bienfaisant, je me suis avancé vers un enfoncement où quelques roches sauvages forment une retraite propre à la méditation. Amélie était là : j'ai voulu me retirer ; elle a tourné la tête ; je suis resté. « Eh bien, me suis-je dit, n'ai-je pas décidé tout à l'heure qu'il y aurait de l'ingratitude à partir sans lui dire adieu ? Voyons, sachons résister à la séduction, soyons le digne ami d'Adolphe, songeons que ma mère me regarde. J'ai fait quelques pas en avant ; elle est restée assise et n'a rien dit : je me suis appuyé sur la roche, debout et en silence. La nature était dans un calme parfait ; on n'entendait que le doux frémisssement des vagues, et dans le lointain, le bruit mo-

notone des rames et le chant des bateliers : tout cela formait un concert mélancolique, qui affaiblissait malgré moi les forces dont je cherchais à m'armer pour prononcer ce mot terrible d'adieu. A la fin, craignant que ma résolution ne m'abandonnât, j'ai fait un effort, et baissant la tête vers elle, je lui ai dit d'une voix étouffée : « Amélie, le moment est venu; il faut vous quitter : c'est demain.... » Je n'ai pas pu achever. Elle est demeurée immobile. La lune jetait assez de clarté pour que je ne perdisse aucun de ses mouvements; j'ai vu qu'elle pâlissait; des larmes abondantes sont tombées sur son sein; sa poitrine s'est oppressée; mais elle n'a pas essayé de me répondre. « Amélie, lui ai-je dit, si vous ne voulez pas me parler, donnez-moi du moins votre main; que ce dernier signe d'amitié.... » Elle me l'a donnée; elle était froide et mouillée de ses pleurs. « Oh! s'il était vrai qu'elle m'aimât, me suis-je écrié hors de moi, quelle puissance pourrait m'arracher

d'ici ? — S'il était vrai ! a-t-elle interrompu douloureusement en élevant son autre main vers le ciel ; il le demande. » A ces mots, je suis tombé à ses pieds, et j'ai juré de ne pas partir.

Adolphe, aimé d'Amélie! je ne pourrai jamais recevoir la main d'une autre femme ; cependant je n'unirai pas mon sort au sien, malgré la volonté de ma mère : ne suis-je pas sûr qu'elle-même n'y consentirait pas? Oh ! quelle serait sa douleur, si, en me nommant à elle, je lui avais montré les obstacles qui nous séparent ! Douce et adorée créature ! tu ne le sauras ce nom fatal que quand, à force de prières, de combats et de persévérance, je pourrai, sans craindre de donner la mort à ma mère, venir ressaisir le trésor qui me fut destiné jadis. Croyez-vous, Adolphe, que ma mère ne se laissera pas fléchir par mon désespoir ? Une illustre alliance la touchera-t-elle plus que la conservation de son fils ? et peut-il y avoir pour sa tendresse quelque chose de plus affreux que de craindre ma mort ?

Quand elle me verra à ses pieds, suppliant, désolé, lui demander Amélie, mon Amélie, mon épouse, le seul bien dont mon cœur soit jaloux, la seule femme qui existe pour moi sur la terre; quand elle sera sûre que de son consentement dépend non-seulement mon bonheur, mais ma vie, elle de qui je la tiens, aura-t-elle la barbarie de me l'arracher? Non : je puis le croire, elle s'attendrira; cette Amélie qui lui fut si chère reprendra tous ses droits sur son cœur; elle oubliera son mariage : je l'ai bien oublié, moi. Quels prodiges ne ferait point cette femme angélique! Que peut-il y avoir d'impossible pour elle? et quel cœur pourrait se défendre de l'aimer? Ma mère, j'en suis sûr, ne la hait pas plus que je ne la haïssais moi-même; et cependant vous voyez comme elle s'est jouée de ma vengeance, comme elle a dompté ma colère, vaincu mon orgueil, et comme je suis prêt enfin à adopter pour mon fils, le fils de M. Mansfield.

LETTRE L.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, 19 mai, à huit heures du matin.

Toute la société était réunie : nous soupions au bord du lac; la lune brillante, sur un ciel d'azur, nous éclairait suffisamment. Amélie !.... oh ! comment peindre la céleste expression de sa physionomie ? Quel doux contentement se peignait dans ses regards et dans tout son maintien ! Combien l'amour heureux l'embellissait ! Dans quelle extase me jetait la vue de cette beauté ravissante, qui m'offrait à la fois et mon bien et mon ouvrage ! M. Grandson, charmé de l'air satisfait d'Amélie, lui a demandé si elle avait reçu des nouvelles d'Albert; car, lorsqu'elle paraît heureuse, c'est toujours dans le bonheur de son frère qu'on en va chercher la cause. « Non, a-t-elle

dit, je n'en ai point depuis long-temps, et j'en serais même inquiète, si je ne le savais dans sa terre de Bohême, dont la position sauvage et presque inaccessible rend les communications au-dehors aussi longues que difficiles. — Ma chère enfant, a repris M. Grandson, avant peu ce bon frère sera marié, et s'il vient nous voir avec sa femme, comme il vous l'a promis, il faudra revenir ici avec lui. — O mon oncle! s'est-elle écriée en posant sa tête charmante sur l'épaule de M. Grandson, de quel doux espoir vous pénétrez mon cœur! Ah! si mon Albert était ici, que manquerait-il à votre Amélie? » Ces derniers mots ont été prononcés si bas, que moi seul je les ai entendus, parce que seul je pouvais les comprendre. M. Grandson, tout ému, a embrassé sa nièce, et puis, se tournant vers la société, il a rempli tous les verres d'un vin doux d'Italie, en invitant chacun de nous à boire avec lui à l'heureux et prompt mariage du comte de Lunebourg. « Ah! de tout

mon cœur, s'est écriée Amélie; mais puisse celui de mon cousin Ernest ne pas tarder long-temps! car, tant qu'il conservera sa liberté, je ne sais s'il sera permis à mon frère de recevoir la main de Blanche.—Fort bien, a repris l'oncle. Alors commençons par boire en son honneur; mais si nous unissons dans nos vœux mademoiselle Geysa à votre frère, qui associerons-nous à votre noble cousin? quelque vieille électrice, quelque reine douairière.» Elle a ri. «Non, mon oncle, mais celle que sa mère lui destine, afin que tout le monde soit heureux et satisfait.» Tandis qu'elle parlait, je la regardais tristement, et avec une sorte d'inquiétude: son erreur me faisait mal, et ses vœux me remplissaient d'effroi; je tremblais que le ciel ne les entendît: si elle avait su de quel sort elle disposait si légèrement.... Innocente créature! avec quelle tranquillité, quelle ferveur, quelle joie tu demandais à Dieu ton malheur et le mien! Un jour peut-être, trop éclairée, tu le sup-

plieras, en gémissant, de rejeter la téméraire prière. Ah! puisse-t-il, mon Amélie, ne t'exaucer qu'alors! Après souper tout le monde s'est promené sur le sable qui borde le rivage; Amélie donnait le bras à son oncle; j'étais auprès d'elle. J'ai voulu entrevoir s'il serait possible de la détromper sans lui porter un coup mortel, et je lui ai dit: « Amélie, quand vous étiez chez madame de Simmeren, si votre cousin Ernest y fût arrivé tout à coup, que vous l'eussiez trouvé aimable, et qu'il vous eût adorée, qu'auriez-vous fait?—Quelle question bizarre, M. Semler! et comment pouvez-vous être en doute sur la conduite que j'aurais tenue? Dans la position où je me trouve avec le comte de Woldemar, qu'aurait-il pu y avoir de plus funeste pour tous deux qu'un attachement mutuel? —Pourquoi, puisque vous lui fûtes destinée, que cette alliance fut regardée jadis comme un bonheur pour les deux familles, et que vous êtes redevenue libre, votre premier mariage

serait-il donc un obstacle insurmontable ? — Je vois bien, m'a-t-elle répondu en souriant, que vous ne connaissez ni les préjugés de la noblesse saxonne, ni le caractère de la baronne de Woldemar. Assurément ma tante est bonne et généreuse, susceptible de pitié pour le malheur, et aimant son fils avec idolâtrie; mais plutôt que de laisser rentrer dans sa famille la veuve de M. Mansfield, elle verrait, sans s'attendrir, mon désespoir, ma mort, et peut-être celle de son fils. » J'ai fait un mouvement d'effroi. « Vous êtes étonné, je le vois, M. Semler, d'un orgueil aussi forcené; mais il est la première passion de madame de Woldemar : son amour pour son fils ne vient qu'après. Ah! j'ai si bien appris, à mes dépens, à connaître toute l'inflexibilité de cette âme hautaine, que s'il était possible que, sans connaître Ernest, je l'eusse vu, je l'eusse aimé, dès que j'aurais appris son nom, j'aurais appris mon arrêt, et je n'aurais eu qu'une ressource. » Le ton

sinistre dont elle a prononcé ces paroles m'a fait frémir : j'ai cru qu'elle m'avait deviné ; j'ai baissé les yeux comme un criminel ; mais bientôt les relevant vers elle, la douce sérénité de ses regards m'a dit assez combien la vérité était loin de sa pensée. Croyez-vous maintenant que je sois tenté de lui dire qui elle aime ? Moi, porter le désespoir dans le sein d'Amélie ! lui faire envisager son amour comme la plus grande des adversités ! Non, non ; épaississons au contraire le bandeau qui couvre ses yeux ; qu'il ne tombe que quand toutes les oppositions seront détruites ; qu'elle n'apprenne mon nom que quand je serai libre de le lui faire porter.... et ce moment viendra, n'en doutez pas, Adolphe : je sens là, dans mon sein, une force que rien ne saura vaincre, une volonté capable de tout surmonter : ce qu'on veut bien, ce qu'on veut sans cesse, ce qu'on veut plus que tout au monde, on finit toujours par l'obtenir : il n'est point d'obstacle pour celui que les obstacles ne

découragent pas, et l'impossibilité même s'évanouit devant quiconque ose lutter contre elle.

LETTRE LI.

ADOLPHE A ERNEST.

Constance, 13 mai.

VOICI une lettre de votre mère, que j'ai trouvée en arrivant ici; sans doute elle vous croit déjà sur la route de Dresde : elle m'en écrit une où elle me paraît inquiète de votre silence et de celui que je garde quand elle me parle de vous. Que puis-je lui répondre? sinon : « Votre fils est en dé-« mence, et sur le point de devenir « criminel, si j'osais tenter de l'arra-« cher à sa folie. »

Vous regarderiez, dites-vous, comme un bienfait du ciel qu'il vous ôtât le peu de raison qui vous reste :

malheureux ! que peux-tu lui demander encore ? Crois-tu n'avoir rien à perdre ?

Je ne vous écris point, parce que je n'entends pas plus votre langue que je ne comprends votre état : si ce délire perpétuel, si ces menaces que vous m'osez faire, si ces mouvements désordonnés, effroyables, qui vous portent à noyer votre maîtresse et à maudire votre mère, sont les effets de l'amour, combien vous augmentez le mépris que m'a toujours inspiré cette odieuse frénésie !

Je vais partir sans vous : pourquoi vous attendrais-je ? Que puis-je espérer encore ? Ernest n'est-il pas perdu pour moi ? Non, je n'ai plus d'ami ; le vil esclave des passions ne saurait être le mien.

Demain je quitte Constance pour me rendre en droiture chez madame de Simmeren, et voir ma mère pour la première fois de ma vie : c'est là qu'il me faudra demander la bénédiction de celle dont la faiblesse m'a dévoué à l'opprobre. Oh ! quelle rude

épreuve de se trouver ainsi placé entre la nature et l'honneur, et d'être forcé de sacrifier l'un des deux! Honneur! toi qui depuis mon enfance m'as tenu lieu de naissance, de parens, de richesse, me laisseras-tu fléchir le genou devant celle qui t'outragea? Mais en m'y refusant, je ferais rougir le front de ma mère, et la nature en frémirait. Voilà donc le moment du combat arrivé, et Ernest me laisse seul! Vaine et stérile amitié! où sont maintenant tes devoirs, ta foi, ton dévouement? Une ivresse d'un instant a tout effacé, tout détruit. Fantôme imposteur! insensé l'homme qui place son bonheur sur toi, qui le place dans le cœur d'aucun autre homme! Eh bien! puisque tout m'abandonne, je saurai me suffire à moi-même, et remplir courageusement ma destinée en luttant seul contre l'adversité. N'ai-je pas été jeté seul dans le monde?

LETTRE LII.

La baronne de Woldemar *à* Ernest.

Dresde, 29 avril.

Depuis trois mois je vous attends, et depuis trois mois vous avez cessé de m'écrire. Les lettres d'Adolphe sont rares, courtes, sombres, et gardent sur votre compte un silence qui me glace : si je vous avais perdu, je suis sûre qu'il me l'aurait dit. O mon fils ! mon cher fils! ai-je donc un malheur plus grand à redouter que celui de votre mort ? Vous le savez, Ernest, depuis votre enfance je n'ai vécu que pour vous ; j'ai sacrifié le bonheur de vous garder auprès de moi aux avantages que vous promettaient la connaissance des cours étrangères ; je voulais que vous revinssiez digne de l'estime, de la confiance de votre souverain et de la haute faveur qu'il conseut

à vous accorder. Aurez-vous trompé mes espérances ? et me ferez-vous regretter d'être mère ?

Ernest, vous n'eûtes jamais un cœur ingrat; vous frémiriez, j'en suis sûre, à l'idée d'abréger mes jours. Je ne vous cache point que ma santé est dans un état déplorable : depuis le crime d'Amélie, elle ne s'est jamais bien remise; les inquiétudes que vous me causez peuvent empirer mon état. Je vous en conjure, mon fils, pour votre intérêt plus encore que pour le mien, craignez de prolonger votre absence, craignez surtout de revenir indigne de moi : il est telle action qui pourrait vous arracher de mon cœur; mais je mourrais s'il fallait vous en arracher, et vous ne supporteriez pas, j'en suis sûre, le fardeau d'un pareil remords.

Je ne vous donne aucuns détails sur ce qui se passe ici; je les crois inutiles. Si je vous connais bien, votre prompte arrivée, mon fils, sera votre seule réponse. Adieu, mon Ernest, mon cher enfant; depuis dix ans je compte les

jours de votre absence, et vous ne savez pas comme ils sont longs, quand c'est un cœur de mère qui les compte!

LETTRE LIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, 21 mai.

J'ETAIS contente ce matin : il avait embrassé mon fils; il semblait l'aimer. Oh! quel bonheur de le voir prodiguer ses caresses à mon enfant! et quel torrent de joie inondait mon cœur en remontant à la cause d'un si doux changement! Je contemplais ce spectacle avec ravissement, lorsqu'on lui a apporté des lettres. En les ouvrant, il a pâli, il a tremblé, et, après en avoir lu quelques lignes, il m'a quittée brusquement : depuis, je ne l'ai revu qu'à dîner; il était sombre, taciturne; il ne m'a pas regardée, il ne m'a rien

dit. Ah! je ne doute pas de son amour! mais qu'est-ce donc qu'il a appris? S'il a de la peine, pourquoi n'est-il pas venu me la confier? En est-il dont je ne puisse le consoler? Aurait-il des secrets pour moi? Que pourrait-il vouloir me cacher? S'il a eu des torts dans sa vie, où trouvera-t-il plus d'indulgence que dans mon cœur? Mais cette femme qu'il a aimée dans l'enfance est peut-être l'objet qui le trouble... Si elle était revenue à lui... Que sais-je si ses parens désiraient cette union? Jamais il ne m'a parlé de sa famille avec détail; j'ai cru même remarquer souvent qu'il évitait d'appuyer sur ce sujet; je n'insistais pas: pourquoi risquer de l'affliger? Mais maintenant, le souvenir de certaines phrases qui lui sont échappées se retrace à mon esprit, et vient me frapper de terreur. Le jour de notre promenade au presbytère, mon oncle nous avait laissés ensemble; j'étais émue; il tomba à mes genoux, en s'écriant: *Recevez le serment que je fais de vous adorer toujours, malgré*

les obstacles.... Et le même soir, en allant à la Grotte de l'Hermite : *Vous ne me quitterez pas, Amélie*, me disait-il; *vous voyez bien que cela n'est pas possible; en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir : je ne le puis.* Quels sont donc l'obstacle, le devoir qui nous séparent, Henry? Hélas! j'ai cru qu'ainsi que moi, le souvenir d'un amour malheureux était l'unique cause qui te faisait craindre un autre attachement; j'ai cru que l'intérêt de ton bonheur, ou du moins de ta tranquillité, était le seul obstacle que tu voyais entre nous deux, et l'unique devoir qui t'obligeait à me fuir : s'il en est d'autres, Henry, pourquoi ne m'en avoir pas instruite? M'aurais-tu trompée? Parle : que signifient ces phrases interrompues? que me cachent-elles de sinistre? A ce mot, un noir pressentiment s'élève dans mon sein, et me dit que c'est un malheur terrible... Albert, je crois pouvoir supporter le malheur quand il se présente devant moi; je ramasse

alors toutes mes forces pour lutter contre lui. N'ai-je pas su le vaincre une fois. Mais quand il faut le craindre, quand il semble errer vaguement autour de moi, et que je ne vois pas de quel côté je serai frappée, alors je n'ai plus de courage : il faut que je voie Henry, qu'il vienne, qu'il me parle, qu'il me révèle la vérité.... Mais je crois l'entendre sur la terrasse ; oui, le voilà qui s'approche de ma fenêtre ; il m'appelle : je tremble....

Mon frère, il m'a demandé un moment d'entretien ; il me prie de rappeler toutes mes forces : une sombre douleur enveloppe ses traits. Que va-t-il Qme dire ? ue vais-je apprendre ? Je me sens mourir : le voilà....

A minuit.

Albert, tout est fini : il a refusé ma main que mon oncle a voulu lui donner; mon oncle, furieux, l'a chassé de la maison : il est parti, parti pour toujours! Mon destin est rempli; je sens mes forces défaillir. O mon Dieu! ô

mon père ! tu trouves sans doute que j'ai assez souffert. Adieu, Albert, mon Albert ; sois heureux, et ne hais pas ma mémoire.

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

21 mai, au soir.

Amelie, il faut que je vous voie un instant ; il faut que j'explique, que j'éclaircisse ce que je ne veux dire qu'à vous. Je vous en conjure, venez ce soir sous la roche du lac : dût le ciel m'écraser, je ne partirai pas sans vous avoir vue !

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

22 mai, au matin.

Vous ne me répondez rien, vous ne daignez même pas me refuser : vous êtes offensée, Amélie. Ah ! si vous pou-

viez lire dans mon cœur, vous verriez si vous devez l'être. J'ai erré toute la nuit autour de votre demeure : j'espérais, ce matin, voir sortir un de vos gens pour m'apporter une réponse.... Un silence mortel! Amélie, hâtez-vous de venir; la situation où je suis est affreuse : chaque moment d'attente est un crime, car il peut tout finir.

BILLET.

ERNEST A AMELIE.

22 mai, à deux heures.

Ecoute, femme cruelle et inexorable; ce n'est plus une réponse que je demande, c'est toi que je veux voir : si ce soir, à huit heures, tu n'es pas à la roche du lac, je n'écoute plus que mon désespoir, je vais chez toi. En dépit de la défense, de l'emportement de ton oncle, en dépit de toi-même, je te verrai : si tu refuses de m'entendre, crois-moi, tu pleureras ton refus plus d'un jour.

LETTRE LIV.

ERNEST A ADOLPHE.

22 mai, à trois heures.

Jusqu'a ce soir il me faut subir toutes les angoisses de l'incertitude; peut-être les calmerai-je en vous écrivant. Depuis deux jours je n'ai pas été en état de le faire : j'ai perdu le repos, je suis en délire, j'erre le jour et la nuit comme un insensé. La santé de ma mère m'appelle, l'affliction d'Amélie me retient; le devoir et l'amour me déchirent également : l'amour l'emporte; oui, je le sens et j'en frémis, dans ces instans où mon imagination frappée se représente ma mère expirante, et demandant son fils pour lui donner sa dernière bénédiction; alors même je ne puis partir, un invincible pouvoir m'arrête; non, je ne puis partir sans avoir apaisé Amélie. Ce soir,

Adolphe, je saurai mon sort; ce soir, je serai délivré de ma peine ou de la vie.

Le même jour, à quatre heures et demie.

A quel inexprimable bonheur est venu m'arracher la lettre de ma mère! et depuis, par quelles souffrances, quelles tortures n'ai-je pas payé ces heures de félicité? Oh! ces passions, ces cruelles passions, comme elles savent verser par torrens la joie et la douleur, vous ouvrir le ciel, vous précipiter dans l'abîme! Où étais-je il y a deux jours? Où suis-je maintenant? Ce bouleversement terrible a anéanti ma raison. Quand j'étais heureux, quand elle m'aimait, j'aurais pu la quitter : sûr de son amour, la confiance m'aurait soutenu; mais à présent que j'ai vu les bornes de sa tendresse, puisque je ne puis croire qu'elle pourrait vivre sans moi, si je me sépare d'elle, ce ne sera qu'avec la certitude qu'elle ne pourra jamais appartenir à

personne. Amélie, nous fûmes, dès le berceau, destinés l'un à l'autre, et notre sort voulait que nous fussions unis. Je peux mourir ce soir; mais, je le jure, je ne mourrai point sans avoir accompli notre sort.

Ah! pourquoi, Adolphe, m'envoyâtes-vous ce funeste papier? Ne saviez-vous pas que c'était la mort qu'il contenait? Ma mère m'appelle, ma mère languit; mais sa haine pour Amélie n'en est que plus ardente : elle l'accuse de son dépérissement. Je ne sais si elle aurait entrevu la vérité; elle n'exprime que des craintes vagues : cependant sa lettre m'en dit assez pour ne me laisser aucun doute que l'instant où j'engagerais ma foi à Amélie, serait celui où je prononcerais l'arrêt de mort de ma mère : avec cette persuasion, comment aurais-je pu accepter cette main chérie? Mais, en la refusant, j'ai brisé le cœur d'Amélie : elle a cru que je l'aimais faiblement.... O terrible fantôme de ma mère! en vain tu m'ob-



sèdes, tu cries autour de moi; je ne partirai pas sans l'avoir détrompée.... Les heures m'accablent de leur éternité; le soleil est encore au haut de l'horizon : ce n'est que ce soir, à huit heures, que je peux espérer de la voir: cet espace à parcourir me semble une vie entière. Je quitte la plume, je la reprends; je gravis les roches brûlantes qui bordent le lac; je reviens chercher l'ombre dans ma grotte; je sollicite du repos, je n'en puis trouver; je ferme mes yeux, je les rouvre aussitôt; je fixe avec inquiétude l'aiguille de ma montre: à peine s'est-il écoulé une demi-heure.... Quoi! tant de courses, tant d'agitations, de douleurs en une demi-heure! quoi! si peu de durée pour tant de souffrances! si les heures se traînent ainsi, comment vivre jusqu'à ce soir? O Adolphe! vous avez raison; je ne suis plus digne d'être votre ami : un furieux en proie à une passion forcenée, qui lui sacrifie tous les devoirs de l'honneur, de l'amitié, de la nature, ne mérite pas même le

nom d'homme. Il n'y a plus pour moi ni raison, ni vertu : mon âme n'a de place que pour l'amour ; encore n'en a-t-elle pas assez. Elle ne peut le contenir ; il m'oppresse, il me tue. O Amélie ! hâte-toi de venir ; prends pitié de l'état où tu m'as réduit ; mes torts sont ton ouvrage ; ouvre-moi tes bras ; laisse-moi y recouvrer la raison, y reprendre la vie, ou laisse-moi mourir à tes pieds.

Le même jour, six heures du soir.

Je viens de me baigner dans le lac ; il me semble que je suis un peu plus calme ; je vais essayer de vous faire le récit de l'affreuse scène qui m'a séparé d'Amélie pour toujours peut-être...... Pour toujours ! ai-je dit. O mon ami ! le croyez-vous possible ? Puisque je n'ai plus d'existence, de pensées, de facultés que pour elle, vous voyez bien que, si je la quitte, il faut mourir... Mais je reviens à vous, et, pour pouvoir vous instruire de faits aussi importants, je vais tâcher

de mettre quelque ordre à mes idées.

Avant-hier j'étais heureux, j'étais auprès d'Amélie; nous avions passé ensemble la matinée entière; nous étions seuls encore quand Eugène est entré. Sa vue ne m'a point déplu : je l'ai pris sur mes genoux; les caresses que j'ai faites au fils ont attendri la mère, et pour exprimer sa reconnaissance, elle a pressé ma main sur son cœur avec une expression céleste. Ce mouvement si pur de sa part m'a causé une émotion bien différente; en m'approchant ainsi de son cœur, elle semblait me dire : « C'est là que je te paie de tout le « bonheur que je te dois. » Mais moi, en sentant ce sein voluptueux palpiter sous mon heureuse main, en sentant que j'y étais placé et retenu par Amélie même, le feu s'est allumé dans mes veines; loin d'être satisfait par ses regards et par ses paroles d'amour, je n'ai plus mis de bornes à mes désirs, et, en m'enflammant de plus en plus, ils ne m'apprenaient que trop que la tendresse d'Amélie n'était que la moi-

tié de mon bonheur. Je ne sais si elle a lu dans mes yeux, mais elle s'est détournée en rougissant. « Pardonne, lui ai-je dit en l'entourant de mes deux bras, pardonne, femme adorée; mais tu sais bien que le don de ton amour me laisse encore d'autres vœux à former. » Elle a cru comprendre que je parlais du don de sa main, et l'abandonnant doucement entre les miennes, ses yeux se sont remplis de larmes, et son front s'est couvert d'une modeste rougeur. Je ne sais ce que j'allais lui dire, lorsqu'un domestique est entré pour me donner votre lettre. Je ne voulais pas l'ouvrir ; Amélie m'y a forcé : je me suis approché de la fenêtre pour décacheter le paquet. En apercevant l'écriture de ma mère, j'ai été frappé de terreur, comme si j'avais prévu mon sort : un nuage s'est répandu sur ma vue, je ne pouvais lire; j'entendais une voix qui me criait. « Viens, malheureux, viens expier ton bonheur : si tu as obtenu l'amour d'Amélie, voici le moment d'en acquitter

le prix. » Je suis sorti de la chambre sans avoir la force de dire un mot ni de jeter un regard à celle que j'y laissais; je me suis retiré chez moi, et lorsqu'il m'a été possible de lire cette fatale lettre, lorsque j'ai vu l'état de ma mère et ce qu'il exigeait de moi, ma douleur n'a point augmenté; elle avait été portée au dernier terme en ouvrant votre paquet: la seule vue de l'écriture m'avait tout appris. Mais quel parti devais-je prendre? Le croiriez-vous, Adolphe? J'aurais bravé la colère de ma mère, si l'intérêt de mon amour ne s'y fût opposé, et c'est lui seul qui a pu donner la force d'obéir à des ordres détestés. Si j'ai un moyen de fléchir ma mère, me disais-je en me promenant dans ma chambre, ce ne peut être qu'en lui peignant la situation où je suis maintenant: mon amour pour Amélie, celui que je lui inspire, le bonheur que je goûte ici, et la résolution que je prends de m'arracher à tant de biens pour être fidèle à mes devoirs. Non,

il est impossible que son cœur maternel ne soit pas touché de ma soumission, et que la grandeur de mon sacrifice ne désarme pas sa colère; mais si je refuse de retourner près d'elle, qu'elle en apprenne la cause, et elle l'apprendra, car je ne puis espérer de la cacher toujours, son ressentiment alors ne sera-t-il pas implacable ? et si le mariage d'Amélie a détruit sa santé, assurément la rébellion de son fils lui donnera la mort. Que devenir alors ? Où traîner des jours chargés du poids d'un parricide ? La vue même d'Amélie, en me rappelant mon forfait, me deviendrait odieuse, et quand un jour elle découvrirait qui je suis et ce qu'elle m'a coûté, supporterait-elle le malheur qu'elle aurait attiré sur moi ? O Ernest ! garde-toi d'une faiblesse impardonnable qui, en causant la perte de ta mère, entraînerait peut-être celle d'Amélie. Mais je ne puis partir sans la prévenir; et quel motif plausible donner à ce départ ? Oserai-je dire la

*

vérité? Saura-t-elle qu'Ernest .... ô Dieu! me nommer quand je la quitte, avec la connaissance qu'elle a du caractère de ma mère, et quand je n'ai pour la rassurer que la terrible lettre que j'ai reçue devant elle! Elle me la demandera, elle la voudra voir: que deviendra-t-elle en la lisant? Elle perdra toute espérance, et ne pouvant croire que j'en aie jamais conçu de réelles, elle ne verra dans mon long séjour chez son oncle que le projet de la séduire, et la vengeance de l'orgueil dans l'amour que je lui ai inspiré. Sans vouloir m'entendre, elle s'arrachera à moi, m'accablera de reproches; et peut-être avant peu, succombant à sa douleur, expirera-t-elle avec l'horreur d'Ernest dans le cœur? Ai-je donc oublié ce qu'elle m'a répondu quand, sous l'air de la plaisanterie, j'ai essayé de la pressentir sur notre situation? *En apprenant ce nom, j'aurais entendu mon arrêt, et il ne me serait resté qu'une ressource.* Et c'est moi qui la réduirais à cette ex-

trémité ! Quand il serait possible que ma vue, mes prières calmassent son désespoir, ne dois-je pas tout craindre de lui quand je serai absent ? Il ne faudrait peut-être que le retard d'une lettre, une injure de ma mère, un reproche d'Albert pour la porter à cet excès de douleur où la mort seule.... Quoi ! je hasarderais les jours d'Amélie !.... Ah ! puisqu'il faut la quitter, ne la détrompons pas ; prolongeons une erreur qui nous sauve tous deux ; qu'elle ne le sache, ce nom fatal, qu'en apprenant que ma mère consent à notre union ; car alors seulement elle sera convaincue que l'amour qui a pu obtenir un tel effort a seul été capable de me donner la force de dissimuler si long-temps ; et comme je ne puis être excusable à ses yeux qu'en réussissant dans mes projets, elle ne saura que c'est Ernest qu'elle aime que quand il aura réussi.

Invariablement fixé sur ce point, il me restait toujours à trouver un prétexte pour m'éloigner : je me suis décidé

à m'approcher le plus possible de la vérité, en disant que les nouvelles que j'avais reçues de la santé de madame Semler, ma mère, ne me permettaient pas un jour de retard, mais qu'aussitôt que j'aurais obtenu son aveu et celui de ma famille, je viendrais réclamer la main de mon Amélie. Dans cette disposition, je me suis rendu le soir chez elle ; mais en la voyant toute en larmes, accablé moi-même d'une bien autre douleur que la sienne, n'ayant aucune consolation à lui offrir, et n'osant lui en demander, j'ai oublié ce que je voulais lui dire ; je me suis précipité à ses pieds dans un inexprimable désordre, et pressant ses deux mains contre ma poitrine, j'ai voulu parler ; les sanglots ont étouffé ma voix. « Henry, m'a-t-elle dit, votre air me fait trembler. Que contiennent donc ces lettres ?..... Quel malheur allez-vous m'annoncer ? — Jure-moi, mon Amélie, jure-moi de m'aimer toujours. — Ah ! je le jure, a-t-elle interrompu avec véhémence ; quoique

tu puisses dire, quoique tu m'apprennes, je te jure un éternel amour. » A ce cri si tendre, mon désespoir s'est adouci : j'ai cessé de me croire aussi malheureux en me voyant autant aimé; et penchant ma tête sur les genoux de mon amie, j'y ai versé un torrent de larmes; les siennes ruisselaient le long de ses joues, et je les sentais tomber sur mon cou. « Tu pleures, mon Amélie, et je ne t'ai rien dit encore. — Hélas! je pleure de ta peine, a répondu la douce créature en pressant ma tête contre son sein. « O Adolphe! que cet état mêlait de charmes à mon affliction! plût au ciel qu'il eût pu se prolonger ainsi toute ma vie! Je n'aurais pas demandé d'autre bonheur. Homme sans passions, qui te vantes d'en être exempt, imagine la félicité qu'elles donnent, puisque leurs peines sont encore un si grand bien..... Mais que dis-je? Quand je meurs, quand la mesure de mes maux ne peut ni se rendre, ni se concevoir, quand je ne puis ni respirer ni gémir, que chaque

partie de moi-même semble se multiplier pour souffrir, et que j'endure dans une minute toutes les tortures de l'enfer, je parle de la passion qui les cause comme d'un bien! Adolphe, vous le voyez, mon esprit est troublé; j'ai perdu ma raison; ma tête est en feu; je ne puis continuer d'écrire. . . . .

. . . .

Je reviens; il faut que j'achève cette lettre : voici le temps qui s'avance; encore deux heures, et mon sort sera décidé sans retour. Que sais-je si j'existerai demain?

J'étais aux pieds d'Amélie, je la pressais contre ma poitrine; je lui apprenais mon départ et la raison qui m'y forçait; je ne lui disais rien de mes regrets : Ah! qu'ils eussent été faibles si j'avais eu besoin de les dire! Amélie, loin de blâmer ma résolution, m'encourageait à l'exécuter sans retard, et cherchait à modérer mon affliction.... La modérer! ah! l'infortunée! si elle avait su que c'était Ernest qui la te-

nait dans ses bras.... Mais du moins cette peine lui a été épargnée. « Chère Amélie, lui disais-je, quand j'aurai peint à ma mère et tes vertus et mon idolâtrie, ma mère, qui jusqu'ici n'a vécu que pour mon bonheur, ne s'y opposera pas. — Henry, m'a-t-elle répondu, je ne vous ai jamais fait de question sur votre famille; vous paraissiez les éviter: j'ignore quelles ont été vos raisons; je ne vous les ai pas demandées; ma confiance a répondu à tout, et à ce moment même où vous m'allez quitter, je m'abandonne à votre honneur, je vous remets ma destinée, et je vous verrai partir, non sans douleur, mais sans défiance. O adorable amie! ai-je interrompu vivement, ne crains point que je trahisse ta noble confiance : c'est à mon retour seulement que tu pourras juger si je l'ai méritée et si j'ai su t'aimer. » Je finissais à peine ces mots que la porte s'est ouverte, et M. Grandson est entré : nous ne l'avions point entendu venir. Amélie s'est levée en

rougissant : je suis demeuré interdit à ses pieds ; mais M. Grandson s'est hâté de nous rassurer, et unissant ma main à celle de sa nièce : « Ne vous troublez pas, mes enfants, a-t-il dit ; que craignez-vous d'un oncle, d'un père dont tous les vœux sont de vous voir unis et heureux ? Depuis long-temps, Amélie, je vous désire un époux digne de vous : vous avez choisi M. Semler ; j'approuve votre choix : il vous aime ; son caractère est estimable ; je sais que sa famille est honnête, mon correspondant de Munich m'ayant confirmé plusieurs fois que le nom de Semler est connu et respecté en Bavière ; et quant à sa fortune, que vous importe ? Vous aurez toute la mienne. — O mon excellent oncle ! s'est écriée Amélie en se jetant dans ses bras. — Généreux homme ! ai-je ajouté en lui baisant la main. — Oui, mes enfants, votre bonheur fera la joie de ma vieillesse. Mon cher Semler, c'est un ange que je vous donne : payez-moi ce don par son bonheur ; il peut seul

vous acquitter envers moi. » J'étais éperdu, je pleurais, je ne pouvais parler; l'émotion a gagné M. Grandson; sa voix s'est altérée un moment; mais bientôt, essuyant ses yeux : « Quelle folie, a-t-il dit, de pleurer quand on est content! Allons, mes amis, pour sécher nos larmes, parlons de la noce. Quand se fera-t-elle? Vous êtes sûrs du consentement de vos parents, M. Semler? » Je n'ai pas répondu; il a paru surpris. « M'entendez-vous? a-t-il repris vivement; je ne suppose pas que vous puissiez avoir de doute sur ce point. » Mon silence a continué. Alors il m'a pris par le bras, et me regardant fixement, il a dit : « S'il était possible que vous eussiez cherché à gagner le cœur d'Amélie, sans être libre de recevoir sa main, je vous regarderais comme le plus vil des hommes. Répondez, répondez sur-le-champ. » J'ai tressailli. « Croyez-vous, M. Grandson, que je laisse, même à l'ami, à l'oncle, au second père d'Amélie, le droit de m'interroger sur ce ton? — O M. Semler!

qu'osez-vous dire ? a vivement interrompu la plus douce des femmes ; et vous, mon oncle, cessez de soupçonner une âme noble et pure comme la sienne : s'il s'afflige, si la douleur l'accable et l'empêche de répondre, c'est qu'il va nous quitter..... — Nous quitter ! Amélie, quand vous consentez à être à lui ? — Sa mère est malade, et le presse de venir auprès d'elle.—Comment le savez-vous ? — Il me l'a dit. — Votre mère vous écrit, M. Semler ? — Oui. — Montrez-moi sa lettre. — Je ne le puis, ai-je dit en penchant mon visage sur mes deux mains. — Vous ne pouvez, » a-t-il repris, transporté de colère. Il s'est arrêté un moment comme pour la contenir, et peu après a ajouté d'un ton plus calme : « Et Amélie, du moins ne la verra-t-elle point ? — Ah ! je ne le puis ! je ne le puis ! » me suis-je écrié avec désespoir, et en frappant ma tête contre le mur. Amélie s'est approchée de moi, et me serrant la main, elle m'a dit d'un ton tendre et douloureux : « Quoi ! Henry,

vous avez des secrets pour moi? Je vous ai donné mon cœur, ma vie, et vous me refusez votre confiance? — Amélie, a repris M. Grandson en fureur, cet homme-là est un fourbe : il nous a trompés tous deux. — O femme adorée! ne le crois pas, ai-je interrompu en tombant à ses genoux ; je le jure au nom du ciel qui m'entend : quand je t'ai dit que je n'aimais que toi, que je te donnais ma vie, et que ma seule ambition était d'unir mon sort au tien, non, je ne t'ai point trompée. — Je vous crois, Henry, et, pour ajouter foi à vos serments, je n'ai pas besoin d'explications : loin de vous accuser, je vous plains; oui, puisque vous m'aimez, je vous plains beaucoup d'être forcé de fermer votre cœur à celle qui vous a livré tout le sien. — Vous êtes trop faible, ma nièce, et, dans ces sortes d'affaires, il ne faut pas s'en fier aux discours : je parierais que cette lettre de sa mère est un mensonge, et qu'il n'en a point reçu; qu'il vous montre une page, seulement les premières lignes. — O

mon Dieu! à quelle épreuve m'appelles-tu ? me suis-je écrié dans ma douleur. — Eh bien ! vous voyez ce qu'on doit attendre de lui, a ajouté M. Grandson. » Amélie a marqué de la surprise. « Amélie, lui ai-je dit, vous avez le droit de me soupçonner, vous avez même celui de m'accabler de trop justes reproches ; car il est un point sur lequel je vous ai trompée, j'en conviens : non sur la lettre de ma mère, elle n'est que trop vraie ; mais je vous ai trompée... et je ne suis pas justifié encore ! et votre intérêt comme le mien m'ordonnent également de me taire !.... Ah ! si vous pouviez savoir ce que je souffre en vous faisant cet aveu, et la force des motifs qui m'empêchent de m'expliquer dans ce moment, soyez-en sûre, vous ne blâmeriez pas mon silence. » J'ai vu qu'elle n'était pas persuadée ; alors j'ai pris sa main, je l'ai serrée contre ma poitrine : « Amélie, ai-je continué avec une sorte d'enthousiasme, si vous hésitez à me croire, nous

sommes perdus tous deux; il n'y a plus de milieu maintenant, il faut me regarder comme le dernier des hommes et me rejeter avec mépris, ou m'estimer assez pour vous abandonner aveuglément à ma foi : je vous demande votre confiance, je vous la demande entière et sans réserve.... Vous apprendrez un jour si c'était pour en abuser. » Elle m'a regardé longtemps; à la fin, elle m'a dit : « Henry, il ne peut point y avoir de malheur comparable à celui de douter de vous quand vous parlez ainsi.... En vain toutes les apparences vous accusent; votre ton m'a persuadée, et je m'engage à ne croire que vous.... O mon oncle! a-t-elle ajouté, en voyant la désapprobation qui se peignait sur le visage de M. Grandson, ne me blâmez pas trop sévèrement; Henry ne peut être coupable : j'ai là, dans mon cœur, quelque chose qui m'assure que le sien est généreux et sincère, et qu'il est impossible qu'il puisse trahir celle qui, dans une pareille situation, a osé se fier

à lui. — Ma chère enfant, l'amour vous tourne étrangement la tête : ne voyez-vous pas qu'il avoue lui-même vous avoir trompée ? Je suis sûr qu'il est marié. — Non, il ne l'est pas ! s'est-elle écriée avec force ; mais en même temps elle a pâli, tremblé. » Je l'ai soutenue dans mes bras. « Vous avez raison, Amélie : non, je ne suis pas marié ; je n'ai promis ma foi qu'à vous. — Eh bien ! mon oncle, j'en étais sûre, lui a dit Amélie d'un air triomphant. — Cela ne suffit pas, mon enfant, et je vais m'assurer s'il est véritablement un homme d'honneur. Vous n'êtes pas marié, M. Semler ? — Non. — Votre famille est estimable ? — Elle est digne d'Amélie. — Vous aimez ma nièce ? — Vous en jugerez tous deux quand il me sera permis de lui ouvrir mon cœur. — Et vous êtes sûr d'être libre, avant peu, de recevoir sa main ? — Oui, je le suis : un amour tel que le mien ne connaît pas d'obstacle. — Et vous, Amélie, croyez-vous à tout ce qu'il affirme ? — O mon oncle ! sa

voix est pour moi celle du ciel même. — Vous sentez-vous la force de renoncer à lui ? — Hélas! je ne désire pas même l'avoir. — Et vous faites votre bonheur de lui appartenir ? — Je n'en peux plus connaître d'autre. — Eh bien ! si les choses sont ainsi, rendez-vous tous deux avec moi, ce soir à minuit, dans l'église des pères Récollets ; un moine y bénira votre union : en sortant de la cérémonie, M. Semler, vous partirez sur-le-champ pour vous rendre chez vos parens. » A cette proposition, je l'ai pressée contre mon sein ; mais tout-à-coup, et en bien moins de temps que je n'en mettrai à les écrire, j'ai été assailli de réflexions qui ont étouffé ma voix, suspendu tout mouvement et glacé mes sens ; ces terribles réflexions, les voici :

« Ou je l'épouserai sous mon nom, ou sous celui que j'ai pris : si je déclare qui je suis, je perds Amélie sans retour ; jamais elle ne consentira à rentrer, par un mariage clandestin, dans une famille qui la hait et la méprise ;

M. Grandson me verra avec horreur ; la certitude que j'ai de fléchir ma mère, il me sera impossible de la leur faire partager, et moi-même alors je ne l'aurai plus : avoir irrévocablement conclu sans avoir seulement tenté d'obtenir l'aveu de madame de Woldemar, sans l'avoir frappée des conséquences de son refus, serait un crime qu'elle ne me pardonnerait pas même à l'heure de sa mort.

Si je conserve mon faux nom, j'irai donc tromper, jusqu'aux pieds des autels, la femme que je respecte, que j'idolâtre ; elle me croira son époux, et je ne serai qu'un vil séducteur ; elle se reposera avec confiance sur un titre sacré, et ce titre sera un parjure..... D'ailleurs, ma mère ne ferait-elle pas casser sur-le-champ ce mariage, dont la nullité ne pourrait se contester? Je la connais : l'éclat d'une pareille démarche ne l'arrêterait pas plus que mes prières ; elle en mourrait peut-être, mais elle serait inflexible ; et Amélie me pardonnerait-elle de l'avoir

déshonorée ? et moi-même, me pardonnerais-je jamais ma trahison et la mort de ma mère ?...... » Vous balancez, monsieur, m'a dit M. Grandson d'une voix altérée et me secouant le bras ; lorsque c'est un père qui lui-même vous offre sa fille, le premier trésor de la terre ? — Non, monsieur, ai-je répondu d'un ton ferme, je ne balance pas ; et vous, Amélie, vous que j'aime au delà de ce que je croyais pouvoir jamais aimer, vous, près de qui j'oublie depuis long-temps les devoirs sacrés qui m'appellent, ah ! si vous saviez de quel prix vous êtes pour moi, vous applaudiriez, j'en suis sûr, au courage qui me force à déchirer mon propre cœur en refusant le seul bien qu'il désire.....—Je m'y attendais, a interrompu M. Grandson avec une fureur qu'il ne pouvait plus maîtriser; il vous refuse. J'ai voulu voir jusqu'à quel excès il poussait l'outrage.... Moi, livrer mon Amélie, mon précieux enfant à de pareilles mains ! que Dieu me punisse d'en avoir eu seulement la

pensée! .... Et vous êtes encore là? et vous croyez que je vous garderai un jour de plus dans ma maison? Sortez-en, malheureux; sortez-en à l'instant même. — Amélie, ai-je dit, je n'ai recours qu'à vous; votre cœur me défendra quand tout conspire à m'accuser : il aime la vertu, il y croit, il vous dira qu'elle seule a pu l'emporter sur vous. — S'il en est ainsi, Henry, je vous pardonne, a-t-elle répondu tout en larmes, et je ne m'offense point de votre refus; mais si la vertu vous ordonnait depuis long-temps de vous arracher à mon amour, pourquoi vous êtes-vous fait aimer?» A ce reproche si doux, si tendre, et qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme, j'ai voulu presser l'ange entre mes bras; mais M. Grandson s'est mis au-devant de moi, et, me poussant rudement vers la porte : « Faut-il vous dire une seconde fois de sortir d'ici, monsieur, et me forcerez-vous à appeler mes gens, et à vous faire traiter par eux comme le mérite le plus vil des fourbes? —

Monsieur, ai-je repris vivement, prenez garde à ce que vous dites, et surtout à ce que vous ferez : je n'endurerai pas impunément un affront. — O Henry! s'est écriée Amélie en s'élançant vers moi, retirez-vous sur-le-champ, et respectez mon oncle : c'est le seul prix que je vous demande du mal que vous m'avez fait. » En finissant ces mots, ses forces l'ont abandonnée, et elle est tombée presque évanouie sur un fauteuil; son oncle, effrayé, a tiré toutes les sonnettes de l'appartement.... « Elle va mourir, disait-il; vous allez faire mourir Amélie, et je vous vois encore devant mes yeux : sortez d'ici, ou je vous en fais arracher avec violence, et je donnerai de tels ordres, que jamais on ne vous laissera remettre le pied dans ma maison. » Amélie m'a fait signe d'obéir : je me suis approché d'elle; alors elle a soulevé sa tête. « Eloignez-vous, je vous en conjure, m'a-t-elle dit d'une voix faible; cette dispute me fera mourir : je promets de vous écrire avant votre départ. — Je

cède à cette promesse et à votre volonté, Amélie; je n'obéis qu'à vous. Adieu, ai-je ajouté en pressant sa main sur mon front, sur mes lèvres, sur mon cœur, adieu, Amélie; je remets au temps le soin de ma justification : elle sera prompte, elle sera complète. » Alors j'ai quitté la chambre, l'âme brisée d'une douleur qu'aucune expression ne peut rendre; je me suis retiré dans cette grotte, témoin du premier aveu d'Amélie, et alors d'une félicité sans exemple. Je lui ai écrit, elle ne m'a point répondu; je lui demande un rendez-vous, elle ne paraît pas : si elle demeure inflexible, si dans quelques minutes elle n'est pas ici, je le lui ai dit, je vais chez elle; si elle partage la colère de son oncle, et qu'elle refuse de me voir, je forcerai sa porte, je pénétrerai jusqu'à son appartement; et si elle dit qu'elle a cessé de m'aimer... n'attendez plus aucune nouvelle de moi, Adolphe, et allez consoler ma mère.

LETTRE LV.

AMÉLIE A ALBERT.

Toujours le 22, à dix heures du soir.

Mon frère, il veut, il exige que je le voie; il ne demande qu'un instant... Si tu savais de quel malheur il me menace si je le refuse, tu me dirais toi-même de le laisser venir..... Cependant, le recevoir seule, au milieu de la nuit, quand tout ce qui s'est dit dans cette affreuse scène d'hier devrait me rendre sa sincérité suspecte, quand la fièvre me dévore, que ma raison est aliénée, que je ne vois plus rien de criminel au monde que d'affliger ce que j'aime..... Dieu seul pourrait me secourir, et je ne puis prier.....; je t'appelle, et tu ne m'entends pas; je t'appelle..... O mon frère! serait-ce là le dernier effort de la vertu de ta malheureuse sœur?

LETTRE LVI.

ERNEST A ADOLPHE.

23 mai, six heures du matin.

Une force toute-puissante m'entraîne ; la passion a tout brisé... Je ne connais plus que les liens qui m'attachent à Amélie.... Pauvre Adolphe! je vous plains beaucoup de m'avoir autant aimé : je ne méritais pas un tel ami.... Je voudrais que vous pussiez m'oublier ; hors le cœur d'Amélie, je voudrais être mort dans tous les autres.... Adolphe, avec les résolutions qui fermentent dans mon sein, voici sans doute la dernière heure de ma vie que je donnerai à l'amitié ; je veux l'employer à vous apprendre comment j'ai été conduit au parti extrême que je me vois contraint d'embrasser : peut-être adoucirai-je l'amertume de vos regrets en vous laissant pour dernier

souvenir la certitude que, jusqu'à ce jour du moins, si votre ami fut faible, il ne fut point criminel.

Hier, en vain j'ai attendu Amélie pendant une heure entière, prêtant l'oreille au moindre bruit; le mouvement de l'air, des eaux, celui d'une marche éloignée me causaient de si horribles palpitations, que mon sang, se portant avec impétuosité à ma tête et à ma poitrine, m'empêchait de distinguer jusqu'au bruit qui m'avait frappé. Couché sur la terre, je semblais immobile, tandis que tout ce que la douleur a de poignant s'était retiré vers mon cœur pour le déchirer. Plus l'heure avançait, plus mes tortures devenaient intolérables; enfin est arrivé l'instant où je n'ai plus eu la force de les endurer : je me suis levé, j'ai couru à la maison d'Amélie, j'ai demandé à la voir. On m'a dit qu'elle était malade : j'ai persisté à vouloir entrer; le domestique hésitait. « M. Grandson nous a défendu de vous recevoir, monsieur, et s'il allait vous rencontrer.... — Peu

m'importe, je ne crains point sa colère. — Mais le bruit peut faire tant de mal à madame ! » Je me suis arrêté. « Ecoutez, ai-je dit, demandez-lui du moins une réponse aux trois billets que je vous ai chargé de lui remettre hier et aujourd'hui : je l'attendrai ici. — Monsieur, je ne les lui ai pas remis : madame était si souffrante, qu'elle n'a laissé entrer personne dans sa chambre; mais, comme elle est mieux ce soir, je tâcherai de les lui donner. » A cette nouvelle, j'ai respiré plus à mon aise : elle m'expliquait le silence d'Amélie, et me rassurait sur son amour. Cependant, déterminé à partir le lendemain, il fallait la voir la nuit même ; j'avais un crayon dans ma poche, j'ai écrit : « Amélie, à minuit je serai sur « la terrasse de votre appartement; « ouvrez la porte, soyez seule ; je n'ai « qu'un mot à vous dire : ce mot ex- « pliquera tout; mais, si vous êtes in- « flexible, songez-y bien, le lac est à « deux pas. » En écrivant ceci, Adolphe, je n'avais d'autre idée que d'ob-

tenir une entrevue, car j'étais bien loin de pouvoir donner l'explication que je promettais ; mais, entraîné par le besoin de voir Amélie un instant encore, je ne réfléchissais pas même que, lorsqu'elle m'interrogerait, je n'aurais rien à lui répondre, et que ce silence après mon billet, ce mystère quand nous serions seuls, me donneraient un air si coupable, que je ne pourrais me justifier qu'en me nommant....; et, dans le délire où j'étais, le croiriez-vous, Adolphe, ce parti, qui pouvait tuer Amélie, me semblait moins terrible que de m'éloigner sans l'avoir revue.

« Mon ami, ai-je dit au domestique, joignez ce billet aux autres, et portez-le sur-le-champ à madame Mansfield : il faut qu'elle le lise ce soir même, il le faut absolument; il ne lui fera point de mal, soyez-en sûr. » Il m'a promis d'exécuter mes ordres ; je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi, et je me suis retiré pour aller chercher un bateau qui pût me conduire à la terrasse de la chambre d'Amélie, qui

donne sur le lac. J'y suis arrivé à onze heures. Quel calme ! quel silence ! et moi, quel volcan enflammé je portais dans mon sein ! Je croyais avoir souffert dans la grotte en attendant Amélie, et maintenant que j'étais à deux pas d'elle, que, d'un mouvement, d'une volonté, allait dépendre mon bonheur ou mon infortune, qu'il n'y avait plus qu'une minute entre ma vie et ma mort, l'état d'où je sortais, en comparaison de celui-ci, ne me semblait plus qu'un engourdissement tranquille. Je m'en souviens, je sens encore cette étouffante oppression dont nulle autre douleur ne peut donner l'idée : si cette situation eût duré une heure de plus, Amélie m'eût trouvé sans vie à sa porte. Je commençais à ne plus penser, et déjà l'égarement de mon cerveau confondait tous les objets qui étaient autour de moi, tandis que la douleur restait comme un plomb sur mon cœur. Un léger bruit s'est fait entendre à la porte : tout mon être a tressailli ; mais, par un mouvement inconcevable, loin

d'écouter attentivement, la crainte de perdre l'espérance que je venais de concevoir, m'a fait envelopper ma tête dans mon manteau : c'est dans cet état que m'a trouvé Amélie. Effrayée de mon immobilité, elle s'est penchée vers moi, et retirant mon manteau d'une main tremblante : « Henry, que me voulez-vous? Me voilà. » Le son de cette voix a tout changé ; le monde où j'étais a disparu ; la peine est sortie de mon cœur; une vision céleste m'enlevait aux supplices de l'enfer pour me transporter dans les régions de la félicité; mais cet intervalle immense, que je venais de franchir en une seconde, a pensé me devenir funeste : j'ai cru que j'allais mourir, je ne pouvais plus respirer; j'ai mis la main d'Amélie sur mon cœur. « Ranime-le, lui ai-je dit d'une voix inarticulée, ou reçois son dernier soupir. » Et ma tête est retombée sans force sur la pierre. Oh! que l'amour inspire de courage! Cette femme, qui, peu d'instants avant, languissait abattue, ne sent plus son mal, ne sent plus

sa faiblesse ; elle me soulève, me soutient jusqu'à sa chambre, me place sur un fauteuil, me prodigue ses soins, me couvre de ses larmes. Quel bien elles m'ont fait ces larmes ! Elles ont appelé les miennes, et la vie m'a été rendue. Amélie alors est tombée à genoux pour remercier le ciel. Qu'elle était belle ! Quel feu brillant à travers ses paupières humides ! « Je jure, mon Amélie, me suis-je écrié, de n'avoir jamais d'autre épouse que toi, et de te consacrer ma vie : t'engages-tu par les mêmes serments, et acceptes-tu ma foi ? » Elle l'a reçue.

O Adolphe ! le ciel sait proportionner la félicité à la peine : l'amour a plus de joies qu'il n'a de douleurs, et je n'avais pas acheté cet instant trop cher.

Cependant quand le jour, en commençant à paraître, nous a rappelé qu'il était temps de nous séparer, Amélie m'a dit, en retenant ses larmes : « Maintenant que le ciel a entendu nos vœux, que je suis ton épouse, que nous ne de-

vons plus avoir qu'un cœur et qu'une existence, quand tu vas me quitter, dis-moi en quel lieu habite ta mère, et où j'adresserai les lettres qui vont devenir, hélas! la seule consolation de ton absence. » Ensuite elle a ajouté avec un accent plus tendre, et en pressant ma main entre les siennes : « Avant de t'éloigner, ne me confieras-tu pas la cause qui t'a fait rejeter l'offre de mon oncle, et pourquoi tu as craint de consacrer aux pieds des autels ces nœuds dont tu viens à l'instant même de prendre l'Éternel pour témoin et pour dépositaire? » A mesure qu'elle parlait, mon trouble croissait : je ne pouvais répondre ; j'aurais voulu m'anéantir. Tromper Amélie, quand je venais de recevoir sa foi, me semblait le plus impie des sacriléges; mais, en lui apprenant que son époux était le fils de madame de Woldemar, j'allais la voir tomber sans vie à mes pieds. Étonnée de mon silence, elle m'a dit : « N'avez-vous rien à me répondre ? N'obtiendrai-je pas un seul mot de l'homme à

qui je viens, dans l'abandon d'une confiance sans bornes, de livrer toute ma destinée? — Par pitié, Amélie, ne m'interroge pas; je sens que je ne puis te résister; mais si tu savais tout.....
— Je veux tout savoir, a-t-elle interrompu d'une voix ferme. — Tu le veux, lui ai-je dit en la regardant fixement: quel aveu me demandes-tu!.... N'importe, ose me répéter que tu le veux, et alors... » J'allais tout avouer. Je ne sais si ces mots, mon accent, mon regard lui ont fait prévoir un malheur au-dessus de ses forces; mais ses genoux ont fléchi; j'ai senti sa main se glacer dans la mienne; une terreur si forte s'est peinte dans ses yeux, que je n'ai pu douter que, dans un pareil moment, le nom d'Ernest ne lui donnât la mort. Elle a voulu poursuivre, elle n'a pas pu; alors, portant la main à son front, elle a dit: « Il y a une telle confusion dans mes idées.... je ne sais plus où je suis, ni ce que je veux. » Effrayé de l'état où je la voyais, j'ai voulu la presser dans mes bras. « Laisse-

moi, m'a-t-elle dit d'un air égaré; laisse-moi, ou parle-moi. — Amélie, je te dirai tout; mais à présent tu n'es pas en état de m'entendre. — Que t'importe si je préfère la mort à l'incertitude? — Je t'en conjure, mon Amélie, attendons à demain; demain tu seras plus calme : je ne partirai point sans t'avoir instruite. — A présent ou jamais, a-t-elle repris en pressant ses deux mains sur son cœur comme pour rassembler toutes ses forces : explique-toi, je t'écoute. — O Amélie! qu'exiges-tu, et que vais-je t'apprendre? » Je me suis précipité à ses pieds, la face contre terre. « Amélie, pardonne; fais grâce à un malheureux.... tu n'es point l'épouse de Henry Semler. — Qui es-tu donc? a-t-elle demandé sans changer d'attitude, et dans une immobilité effrayante. — Si je parle, Amélie, tu vas me haïr. — Ce n'est pas là ce que tu dois craindre, a-t-elle ajouté avec un sourire qui m'a fait frémir. — Eh bien! apprends donc qu'entraîné, égaré par la passion que tu m'inspires.....

—Ton nom? ton nom? a-t-elle interrompu : c'est ton nom que je veux ; si tu tardes un moment à le prononcer, peut-être ne l'entendrai-je plus. » Tout son corps tremblait ; elle fixait sur moi ses yeux égarés ; elle respirait à peine : le nom qu'elle demandait allait la tuer, j'en étais sûr..... Je n'ai point eu de forces pour un pareil crime ; cependant elle me pressait, il fallait répondre. Éperdu, hors de moi... je ne sais comment votre nom s'est présenté tout à coup ; mais, par un mouvement plus prompt que la pensée, il m'est échappé.... Elle a jeté un cri. « Adolphe de Reinsberg, l'ami d'Ernest, le second fils de madame de Woldemar ! Ah ! malheureuse ! malheureuse ! » Et elle est tombée évanouie sur le plancher. J'ai couru à elle pour la secourir ; mais son cri avait éveillé ses femmes. J'ai entendu venir du monde : risquer d'être surpris la nuit près d'elle, c'était la perdre ; il a donc fallu la quitter. O Adolphe ! était-ce là un sacrifice ? Je la laissai expirante. Ah ! si

mon honneur seul l'eût exigé, il l'eût exigé en vain; mais compromettre celui d'Amélie, de mon épouse, il valait mieux mourir tous deux. Je suis sorti précipitamment sur la terrasse, et refermant la porte sur moi, j'ai écouté ce qui se passait dans la chambre. On a mis Amélie dans son lit, et elle commençait à reprendre ses sens, lorsque M. Grandson est accouru. « Que lui est-il arrivé ? Qu'a-t-elle donc ? s'est-il écrié en entrant : est-ce une faiblesse ? Donnez-lui de l'air; il faut tout ouvrir. » Il s'est avancé vers la porte où j'étais : j'ai tremblé qu'il ne me découvrît; et, comme il n'y avait sur la terrasse aucun lieu qui pût me dérober à sa vue, je me suis élancé dans le lac, et j'ai gagné à la nage mon bateau qui m'attendait à un petit quart de lieue.

A présent, Adolphe, vous allez me demander le parti que je compte prendre; je n'en sais rien encore. Je vais écrire à Amélie, et sa réponse décidera mon sort : si elle accepte ce que j'ose lui proposer, si elle consent à fuir avec

moi, je m'affranchirai du poids insupportable d'une dissimulation odieuse, et elle saura enfin qui je suis. Mais vous, mon ami, vous n'entendrez plus parler de moi; ma mère ne verra plus son fils; elle en mourra, sans doute... Ah! misérable Ernest! où fuiras-tu assez loin. Où trouveras-tu des antres assez sauvages pour que la funeste nouvelle de cette mort ne vienne jamais jusqu'à toi?

LETTRE LVII.

ERNEST A AMÉLIE.

Le 23, à huit heures du matin.

Amélie, personne ne m'a vu sortir de chez toi; j'ai eu le courage de te quitter, tandis que tu étais encore sans connaissance: l'intérêt de ta réputation m'a fait fuir dans un moment où, si j'avais eu mille vies, je les aurais toutes données pour rester une minute

de plus. . . . Depuis une heure j'erre autour de ta maison; le médecin qui sort d'auprès de toi m'assure que tu es tranquille : puisque tu es en état de m'entendre, écoute donc ce que j'ai à te dire.

L'effroi que t'a causé le nom d'Adolphe vient, sans doute, des liens qui l'attachent à la famille de Woldemar : tu as vu ta tante entre nous deux, et tu as craint que son influence ne rompît notre union? Eh bien! Amélie, ne nous exposons pas à un si grand malheur, et, sans tenter de ramener à toi un cœur aigri, que peut-être on aurait pu fléchir, pour ne plus nous quitter, pour ne pas t'abandonner à des souffrances qui seraient au-dessus de tes forces, de ce moment, ne nous séparons plus; ôtons à nos tyrans tout moyen de troubler notre bonheur. Ici nous sommes encore trop près d'eux, ils pourraient nous atteindre : fuyons au bout de l'univers; allons consacrer nos nœuds sous un autre hémisphère; nous serons tout l'un pour l'autre, et

nous oublierons ce monde où il faut dissimuler, souffrir, être oppresseur ou victime.

Ma chaise et mes chevaux seront prêts dans une heure; ils nous conduiront à Gênes, où nous trouverons promptement le moyen de nous embarquer. Je t'attends, viens me joindre; nous partirons aujourd'hui même. Qui peut te retenir ? N'es-tu pas mon épouse ? Cette nuit de délices et de désespoir n'a-t-elle pas uni à jamais nos destinées? Ne t'es-tu pas livrée à moi, et ne puis-je pas dire avec orgueil, avec ravissement, que je suis le maître d'Amélie, et que, quand je lui ordonne de me suivre, elle n'a plus le droit de me refuser ?

LETTRE LVIII.

AMÉLIE A ERNEST.

Le même jour, à onze heures.

Il est vrai, je t'appartiens; la cou-

pable Amélie est à toi. Mais, quels que soient tes droits sur moi, faut-il t'obéir quand tu m'ordonnes de délaisser mon oncle dans sa vieillesse; d'empoisonner la vie d'Albert, pour prix de tous ses bienfaits; d'abandonner mon enfant ou de l'envelopper dans mon exil; enfin, de mériter de ta mère l'éternel reproche de l'avoir privée de son fils ? Est-ce là ce que tu demandes ? Est-ce là ce que tu veux ? Oh ! jamais je n'y pourrai consentir ; et, quelles qu'en soient les suites, dussé-je en mourir, non, Adolphe, non, je ne fuirai point avec toi.

Et pourquoi désespérerions-nous d'être heureux ? Si j'ai pensé expirer quand tu as prononcé ton nom, c'est qu'il m'a semblé entendre retentir celui de Woldemar ; ton amitié pour Ernest, les obligations qui t'attachent à sa mère, m'ont seules frappée dans le premier moment; et, en voyant mon sort dépendre de cette famille, j'ai cru voir la mort devant moi. Cependant, autant qu'il m'est possible de réfléchir dans le trouble où je suis, le consente-

ment de madame de Simmeren ne me paraît pas impossible à obtenir : je me souviens de l'amitié qu'elle m'a montrée à mon passage en Souabe, il y a près d'un an, et de la proposition qu'elle me fit de me garder toujours chez elle. Si le seul intérêt que je pus lui inspirer dans une si courte visite, l'avait disposée à braver pour moi le courroux de madame de Woldemar, comment n'aura-t-elle pas le même courage, lorsqu'il s'agira du bonheur de son fils? Et ta naissance, Adolphe, dont je ne te parlerais pas si elle ne me présentait de nouveaux motifs d'espoir; ta naissance, qui te condamne à l'obscurité, ne rendra-t-elle pas madame de Woldemar moins implacable, et ta mère plus indulgente? Mais c'est ta mère seule qui m'occupe : madame de Woldemar, qu'aucune puissance humaine ne pourrait fléchir en ma faveur, n'a heureusement d'autre pouvoir sur toi que celui que ta reconnaissance consent à lui donner, et tu ne lui accorderas certainement pas celui de dis-

poser de notre sort. Eh quoi ! mon Adolphe , lorsque, pour être heureux , nous n'avons sans doute que des instances à faire, des délais à souffrir , plutôt que de t'y résigner , tu voudrais fuir ta patrie, abandonner ta mère, et violer ainsi tous tes devoirs ?... O mon Adolphe ! dans l'abîme où l'amour m'a plongée, tu t'étonneras peut-être de m'entendre encore parler de devoirs ; mais écoute : si j'ai pu les trahir pour toi , je ne me résoudrai jamais à te les voir méconnaître ; et du moins, en manquant à la vertu, je n'aurai fait de tort qu'à moi. S'il se pouvait que ta mère s'opposât à notre union, si je croyais déchirer son cœur en te prenant pour époux , jamais, Adolphe, jamais je ne te permettrais de braver son autorité..... Je ne sais alors quel serait mon sort; sans doute je n'aurais pas long-temps à souffrir ; mais la mort est un bien moindre malheur que les reproches et les larmes d'une mère... Cependant, mon Adolphe, ne nous laissons point égarer par de fausses alar-

mes : je connais trop madame de Simmeren pour n'être pas assurée qu'elle donnera son aveu, et nous le donnera même avec joie. Pars donc, vole auprès d'elle, va lui demander la vie de ton Amélie : hâte-toi, hâte-toi ; chaque instant de retard me sépare de celui où tu reviendras.

Peut-être as-tu mal fait de me tromper si long-temps ; mais je ne te reproche rien. Assurément, si j'avais su qu'un lien quelconque t'unît à l'odieuse famille de Woldemar, je t'aurais fui, et je serais encore innocente ; tu ne t'es nommé que lorsqu'il n'était plus temps de rompre nos nœuds ; tu as bien fait ; tu m'as épargné l'horrible douleur de m'efforcer de renoncer à toi. Maintenant, ce n'est pas seulement mon bonheur, c'est mon devoir de te livrer toute mon existence : hâte-toi donc, je te le répète ; va chercher l'aveu qui doit assurer notre félicité, et modère tes inquiétudes sur ma douleur. Tu m'aimes, je t'ai rendu heureux, sois tranquille ; avec cette idée, mon cœur n'a ni remords ni larmes.

LETTRE LIX.

ERNEST A ADOLPHE.

Le même jour, à quatre heures du soir.

Amélie ne veut point partir : dans cette âme si tendre, l'amour, tout impérieux qu'il est, ne peut étouffer la voix de la nature et du devoir ; son fils, son frère la retiennent. O Amélie ! je ne me plains point de ton cœur ; mais cependant ma mère ne m'arrêterait pas.

Si j'avais pu croire que ce refus vînt de la confiance que lui inspire le caractère de madame de Simmeren, et de l'espoir d'obtenir facilement son aveu, je lui aurais appris, pour la décider, l'obstacle que nous avions à redouter, et l'ennemi que je voulais fuir ; mais elle déclare positivement qu'elle ne m'épousera pas malgré madame de Simmeren ; que, s'il était possible que

cet aveu nous fût refusé, elle s'y soumettrait, et que la mort lui paraît moins affreuse que le remords d'avoir fait le malheur de ma mère..... L'insensée, dans sa vertueuse exaltation, ne pense donc pas au mien!... Mais, n'importe: je suis sûr, dans les dispositions où elle est, que, si j'avais nommé Ernest, j'aurais vu Amélie pour la dernière fois. Mon ami, pour la conserver, je n'ai d'autre moyen que de prolonger son erreur jusqu'à ce que j'aie déterminé ma mère: vous voyez donc que mon sort est entre vos mains, car je n'ai pas le droit de me servir de votre nom sans votre consentement, et vous avez celui de détromper Amélie; mais rappelez-vous tout ce qui s'est passé, l'état où l'a réduite le seul nom de l'ami d'Ernest, et que le premier mot qui lui est échappé, que la première idée qui l'a saisie a été *le second fils de madame de Woldemar*. Je vous le répète, s'il lui avait fallu dire *son propre fils*, à présent je n'aurais plus d'épouse. Ce n'est qu'autorisé de l'aveu

de ma mère, que je puis me découvrir sans risquer sa vie : jusque-là, Adolphe, j'ai besoin non-seulement de votre silence, mais de votre secours; il est indispensable que vous me renvoyiez à Dresde les lettres qu'elle vous adressera en Souabe, et que vous fassiez mettre à la poste de Kempten celles que je lui écrirai de la Saxe. Adolphe, s'il était possible que vous vous refusassiez à ce que je vous demande, et que, par votre impitoyable franchise, vous portassiez la mort dans le sein de la femme que j'adore, il n'y aurait plus de reconnaissance, d'amitié qui me retînt : je ne verrais plus en vous le compagnon de ma jeunesse, mais un bourreau, un assassin; je vous poursuivrais comme tel jusqu'au bout du monde, et je verserais votre sang.... Oui, votre sang, Adolphe; j'y pense et je ne me dédis pas. O mon ami! prends pitié d'un malheureux qui ne se connaît plus; cède un moment; que l'austérité de tes principes fléchisse devant l'amitié suppliante; prends pitié de

mon épouse, dont tu dois admirer la conduite. Veux-tu ôter la vie à celle qui t'a conservé ton ami ? Si elle eût partagé mon délire, tu me perdais pour toujours : je me déshonorais, je brisais ton cœur, j'enfonçais un poignard dans celui de ma mère, je devenais ravisseur, parricide ; c'est elle seule qui m'a retenu sur le bord du précipice ; et pour prix de ce bienfait, pour prix de sa vertu, Adolphe, tu lui donnerais la mort !... Non, tu n'es pas capable de cette barbarie : je puis être sûr de toi ; et la reconnaissance, l'humanité, l'honneur doivent me répondre de ton silence autant que l'amitié même.

LETTRE LX.

ERNEST A AMÉLIE.

Le même jour, cinq heures du soir.

Tu le veux, tu l'exiges, je vais par-

tir, je vais chercher le consentement de ma mère; mais partir tranquille, ô mon amie, mon épouse! Comment peux-tu le supposer? comment peux-tu le vouloir? Que je sois tranquille quand je te quitte! que je sois tranquille quand tu viens d'être à moi!.... si entièrement unis il y a quelques heures, et maintenant un espace effroyable entre nous! verser des larmes de douleur quand je t'ai tenue dans mes bras! enfin, te fuir quand tu m'appartiens!.... Tu veux que je parte tranquille quand je te sais livrée au plus affreux désespoir. Penses-tu que la feinte tranquillité de tes paroles puisse me rassurer, et que je te croie sans remords, quand je les ai vus te déchirer au moment où mon bonheur aurait dû te faire tout oublier? Mais, ô ma bien-aimée! dis-moi pourquoi ces remords? Viennent-ils du regret d'avoir rendu ton amant le plus fortuné de tous les êtres? Serait-ce celui de n'avoir encore d'autre garantie que ma tendresse et mon honneur? Aurais-

tu craint que ma passion diminuât et que ma vénération pour toi s'affaiblît ? Mais ce que je n'aurais pas cru possible, je t'idolâtre et te respecte plus qu'avant ton abandon ; mais les sermens les plus solennels, la cérémonie la plus auguste, la publicité la plus grande ne rendront pas nos nœuds plus étroits, plus indissolubles, plus saints qu'ils ne le sont; mais, enfin, quand je n'ai de vie que par ton amour, et que je ne respire que pour te rejoindre, si tu conservais un repentir ou une frayeur, c'est alors seulement que tu serais coupable. O toi à qui je ne sais quel nom donner ! car ceux d'amie, de maîtresse, d'épouse ne satisfont pas assez mon amour; toi, âme de ma vie, que jamais l'ombre d'un repentir n'arrive jusqu'à ton cœur, et garde-toi de croire que Dieu puisse nous faire un crime sur la terre, de cet amour qui doit être notre récompense dans le ciel.

Ecoute, Amélie; j'exige que, durant mon absence, tu ne laisses soup-

çonner à personne le secret de notre union, et qu'Albert lui-même n'en soit point instruit : quelques questions qu'il te fasse, quelque prière qu'il t'adresse dans ses lettres, aie la force de te taire. Je te l'avoue, l'influence qu'il exerce sur toi est si puissante, elle me cause un tel effroi, que je ne partirai point d'ici avant d'avoir reçu ta promesse que tu ne parleras d'Adolphe à ton frère, que quand je serailibre d'aller lui demander ta main.

LETTRE LXI.

AMÉLIE A ERNEST.

Le même jour à sept heures du soir.

QUELLES vaines recommandations m'adresses-tu, Adolphe! Crains-tu que je veuille dévoiler ma honte? et, de tous les êtres qui existent, à qui ai-je plus d'intérêt à la cacher, qu'à ce

frère respecté et chéri qu'elle accablerait de douleur, et qui ne pourrait se consoler de ne pouvoir plus estimer sa sœur.

Adolphe, je t'en conjure, ne cherche plus par de faux raisonnements à me prouver que je n'ai pas manqué à la vertu, et ne l'outrage point en feignant de la méconnaître. Ce passage de ta lettre m'a fait de la peine ; il manque de vérité, et il est inutile : ce n'est pas là les consolations que mon cœur te demande. Ah ! ne crains point de me montrer la vertu dans toute sa beauté, et l'innocence avec tous ses charmes ; plus tu les éleveras, plus mon cœur pourra te dire : « Juge combien je t'aime, puisque c'est à elles que je t'ai préféré... » Mais laisse-moi du moins verser des larmes sur ma faute. Hélas ! de tous les sentiments vertueux que Dieu a mis dans notre cœur, il ne me reste que le repentir. Veux-tu donc me l'arracher aussi, Adolphe ? Ne t'ai-je pas assez sacrifié ? Puisse du moins le ciel ne pas me punir

de mon égarement, par la perte de ton amour! J'en mourrais sans doute, mais je l'aurais bien mérité.

Écris-moi, écris-moi sans cesse; dans la situation où je suis, ne tenant à l'existence que par toi, une négligence de ta part, un événement imprévu peuvent m'être bien funestes. Tu ne sais pas combien la défiance est naturelle à l'infortunée qui a à rougir de soi : il lui semble que tout le monde la voit comme elle se juge, et le léger oubli qu'elle eût aisément pardonné avec une conscience pure, lui paraît une preuve de mépris, quand elle se sent coupable.... Ah! puisses-tu toujours être heureux! Ton bonheur est ma seule excuse.

LETTRE XLII.

ERNEST A AMÉLIE.

Coire, 24 mai, huit heures du soir.

Je fais arrêter un moment; je ne puis passer tout un jour sans t'écrire.

Il a donc fallu partir sans te révoir, sans te presser sur ce cœur que tu embrases ; il a fallu partir..... Je suis resté accablé dans cette voiture qui m'entraînait loin de toi ; un nuage épais était sur ma vue, un froid mortel avait glacé mon sang ; toi-même, tu ne peux concevoir mon désespoir. Et si je n'étais pas sûr, sûr comme je t'aime, de revenir près de toi avant peu, ni la foudre du ciel, ni les malédictions d'une bienfaitrice, ni l'autorité la plus sacrée, n'auraient pu m'arracher de tes bras.

Ecoute, Amélie : peut-être as-tu bien fait de t'opposer à notre fuite : avant de prendre un pareil parti, il faut avoir tenté tous les moyens de l'éviter ; avant de se soustraire au pouvoir d'une mère, il faut s'être efforcé de la fléchir.... Mais si elle demeurait inflexible, si mes prières ne la touchaient pas, oserais-tu dire alors que mon devoir serait d'obéir ? Quoi ! pour me soumettre à une volonté tyrannique, j'abandonnerais mon épouse !

je la livrerais au déshonneur ! je paierais ainsi les biens que j'ai reçus d'elle ! je dévouerais le reste de nos jours à l'ignominie et au desespoir ! Amélie, quelles sont donc ces horribles vertus? Apprends-moi, si tu le peux, comment je pourrais violer les plus saints droits de l'amour et de l'honneur, sans devenir le plus criminel des hommes. Tu crains moins la mort, dis-tu, que les larmes de ma mère? Mais es-tu libre de mourir? Ne m'appartiens-tu pas? D'ailleurs, ta mort n'entraînerait-elle pas la mienne? Veux-tu aussi disposer de ma vie?... Ah! ma vie! elle est à toi, sans doute; mais crois-tu que ces larmes de ma mère, dont tu es si effrayée, couleraient moins pour la mort que pour la fuite de son fils? Prends garde, Amélie, de vouloir pousser la générosité, l'oubli de toi-même jusqu'à un excès condamnable. J'emploîrai sans doute tout ce que le cœur d'un fils a de puissance sur celui d'une mère : si je ne réussis pas, tu seras convaincue qu'il n'y a

aucun moyen de succès. Alors, Amélie, soumets-toi à ta destinée ; je dis plus, soumets-toi à ton devoir qui t'ordonne de me suivre partout où je voudrai te conduire. Je te déclare donc que, si mes sollicitations sont sans effet, je reviens te chercher, t'entraîner aux pieds des autels, fuir avec toi ou m'immoler à tes yeux.

LETTRE XLIII.

ERNEST A AMÉLIE.

Feldkirch, 25 mai au matin.

Je m'arrête encore pour t'écrire : ma lettre d'hier t'aura alarmée, j'y montre peu d'espoir..... Peut-être ai-je trop de défiance; mais, Amélie, la décision dépend beaucoup de madame de Woldemar. Je te vois frémir à ce funeste nom; je frémis comme toi; je lui dois tant! ses préventions sont si

fortes ! son caractère si indomptable ! ses volontés si absolues ! mais ce n'est pas sur elle que tu dois arrêter ta pensée : repose-là sur le serment que j'ai fait que la mort seule pourrait m'arracher à toi.

Amélie, femme idolâtrée ! dis quelle est la puissance qui oserait s'égaler à la tienne, et que ne doit-on pas sacrifier à l'amour, puisqu'il est le seul bien du monde qui ne trompe point ? Tous les autres ont un terme, lui seul n'en a pas. Tandis que la reconnaissance, l'amitié, tous les autres attachements de la terre viennent se briser contre la mort, l'amour seul la brave, lui survit et nous accompagne dans l'éternité. Mon Amélie, ce n'est pas un lien de peu de jours que nous avons formé ; nous sommes l'un à l'autre maintenant jusque dans ces temps infinis qui se perdent dans l'avenir. Oh ! quel inexprimable ravissement de sentir que tu m'appartiens pour toujours, et que le bien que je possède en toi n'aura point de fin ! Ecartons les dé-

fiances, les regrets, les terreurs qui ne doivent point trouver place dans une union impérissable comme la nôtre, et jouis avec moi de cette pure et céleste joie qui inonde mon cœur, depuis qu'en te donnant à moi, j'ai acquis la certitude que nous ne pouvons plus être séparés..... Adieu, Amélie, adieu; il faut encore m'éloigner de toi, et pourtant je n'existe que là où tu es; et, en ton absence, il ne me reste de force que pour t'écrire, et de vie que pour t'aimer.

LETTRE LXIV.

ERNEST A AMÉLIE.

Bregentz, 26 mai.

PENDANT qu'on change de chevaux, je puis disposer d'un moment, et, comme tous ceux de ma vie entière, il doit appartenir à Amélie.

O toi qui m'es chère bien au delà de ce que tu peux imaginer ! en te montrant les obstacles qui rendront le consentement de ma mère difficile, je me représente toute ta douleur, je sens les reproches que tu me fais d'être resté si long-temps chez ton oncle, et de t'avoir caché mon nom pour surprendre ta tendresse. O Amélie ! je dois te paraître impardonnable; car, du premier jour où je t'ai vue, je connaissais les difficultés de notre union; mais si tu savais avec quelle violence le désir de ton amour s'est emparé de mon cœur; si tu savais comme j'ai été enivré par tes charmes, enchanté de tes vertus, tu excuserais le sentiment qui m'a contraint à la dissimulation. Mais, Amélie, si une passion ardente, irrésistible, est le principe de mes torts, compte sur elle, du moins pour les réparer : tu verras de quoi est capable celui qui t'aime; et quand il sera parvenu à désarmer le ressentiment de madame de Woldemar, à l'attendrir en ta faveur, à la forcer

de reprendre pour toi sa première affection, alors tu pourras comprendre si j'ai pu être maître d'un sentiment assez puissant pour opérer un tel prodige.

LETTRE LXV.

AMÉLIE A ERNEST.

29 mai.

Je reçois tes trois lettres à la fois; l'amour qu'elles contiennent ne peut dissiper l'effroi qu'elles m'inspirent. L'aveu de ta mère dépendrait de madame de Woldemar! Ah! malheureux! qu'oses-tu dire? S'il était vrai, quel serait mon espoir? La connais-tu, cette madame de Woldemar? Sais-tu combien elle me hait? Sais-tu à quel point elle est implacable? Sais-tu que si le baron de Geysa, ému par les

prières de Blanche, n'eût refusé de l'aider dans ses projets, elle m'eût traduite comme une criminelle devant les tribunaux, elle eût tenté de me faire chasser avec ignominie de mon pays, que peut-être même elle eût attaqué ma vie? Et c'est cette femme que tu prétends attendrir! C'est elle qui serait l'arbitre de ma destinée! Ah! si je pouvais avoir un tel malheur à craindre, je n'attendrais pas sa décision pour disposer de moi, et avant qu'elle pût apprendre qu'elle est maîtresse de mon sort, il ne serait déjà plus en son pouvoir..... Mais, Adolphe, pourquoi nous tourmenter d'une si terrible et vaine frayeur? Non, nous ne dépendons point de madame de Woldemar; sois sûr que ta mère la connaît trop bien pour vouloir se soumettre à elle dans une circonstance qui intéresse et ton bonheur et ta vie. Écoute: tu n'as jamais vécu près de madame de Simmeren; tu la crois faible, peut-être, et entièrement subjuguée par les obligations qui l'atta-

chent à madame de Woldemar : tu la juges mal; elle saura accorder ce qu'elle doit à la bienfaitrice de son fils, avec ce qu'elle doit à son fils lui-même. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre? Quand tu sais que, pour me garder près d'elle, madame de Simmeren consentait à braver le courroux de son altière parente, et à sacrifier tout ce que son crédit pouvait lui faire obtenir pour toi, comment peut-il te rester quelques craintes sur ses dispositions, comment cet article de ma lettre ne t'a-t-il fait aucune impression? Pourquoi n'y réponds-tu pas? Mais si c'était toi-même que tu redoutasses; si l'amitié d'Ernest, les bienfaits de sa mère étaient les seuls obstacles..... Si tu n'osais les offenser ; quoi! tu n'aurais point de courage contre eux, quand tu avais celui d'abandonner ta mère! Ta reconnaissance aurait plus d'empire que la piété filiale!..... Mais, que dis-je? et où vais-je m'égarer? O mon Adolphe! pardonne : je puis craindre tous

les malheurs, sans doute, hors celui d'avoir un reproche à faire à ton cœur... Cependant parle-moi avec sincérité: ne me caches-tu rien? Cette frayeur si vive, que t'inspire madame de Woldemar, n'a-t-elle pas un motif que j'ignore? Peut-être ta mère a pris avec elle quelque engagement secret pour toi? Peut-être ta main est-elle promise? Peut-être as-tu fait toi-même un serment dont madame de Woldemar a seule le droit de te dégager? Ah! par pitié, tire-moi d'un doute qui me tue..... tu ne peux concevoir ma dévorante anxiété...... Quoi! ma vie, mon honneur, notre hymen dépendraient de madame de Woldemar! O Adolphe! je t'en conjure, hâte-toi de me délivrer de cette pensée; elle me poursuit, me déchire; et ce qui me porte le dernier coup, c'est que je me sens assez coupable pour avoir mérité ce malheur...... Te le dirai-je, Adolphe? depuis tes dernières lettres, il me semble dans mes songes voir madame de Woldemar te parler de

moi avec mépris, me peindre comme une criminelle..... Hélas! oui, je le suis, tu ne peux le nier; j'ai perdu l'heureux droit de pouvoir compter sur toi; j'ai perdu l'estime de moi-même, et madame de Woldemar, en prononçant mon nom avec dédain, ne pourra être démentie par ton cœur......

J'ai été interrompue par mon oncle : à mes larmes, surtout à mon agitation, il soupçonne notre correspondance, et il en est désolé. Je m'étonne qu'autant d'aversion puisse entrer dans un si bon cœur; mais avoir trompé sa confiance! avoir refusé ma main!... « Non, jamais, me disait-il tout à l'heure, jamais je ne pourrai lui pardonner. » Il me questionne : je dissimule, et il me croit. Que je suis humiliée quand je le vois ajouter foi à mes feintes excuses! Qu'il est affreux d'en imposer à un cœur qui se fie à nous! et, si j'en juge par ce que j'éprouve, que tu as dû souffrir, Adolphe, en me trompant aussi long-temps!

Adresse tes lettres chez mon oncle : nous partons demain.

LETTRE LXVI.

ALBERT A AMÉLIE.

Prague, 29 mai.

Je suivrai de près ma lettre, et il y a long-temps que je serais chez ton oncle, si mon funeste séjour dans ma terre n'eût interrompu nos communications. Dès l'instant que tu m'as parlé de ton amour, j'aurais couru pour te sauver; et, ainsi que M. Grandson, je n'aurais pas applaudi à ton choix, et cherché à accroître ton sentiment avant de m'être assuré que l'objet en était digne; mais ce n'est qu'en arrivant ici que j'ai eu tes lettres. Celle où tu m'avoues le sentiment que t'inspire M. Semler m'a été remise en

même temps que celle du 21 de ce mois, où tu m'apprends son départ et le refus qu'il a fait de ta main. Tu crois bien que, dans l'état où tu es, je n'attendrai pas d'autres nouvelles pour t'aller joindre; je serais parti aujourd'hui, si je n'avais préféré que ma lettre me devançât de quelques jours pour te préparer à mon arrivée, qui, autrement, aurait pu trop te surprendre. Je laisserai croire au baron de Geysa et à sa femme que je suis toujours en Bohême; Blanche seule saura mon secret. Chère Amélie! je ne connais que mon amitié qui puisse égaler le respect que tu m'inspires; oui, je suis fier de toi : car en aimant beaucoup, tu as su te conserver pure et sans tache; tu es l'orgueil, le bonheur de ton frère, et il est impossible que cette pensée et le sentiment de ton innocence te laissent sans consolations, lors même que M. Semler se montrerait, par sa conduite, indigne de ton amour. A cet égard, Amélie, je suis loin de penser comme ton on-

cle ; ce refus si extraordinaire peut avoir eu de nobles motifs ; et l'homme qui réunit au cœur qui sait apprécier le tien, le courage de renoncer à toi, ne doit point être un homme méprisable. Mon Amélie, nous causerons; je verrai M. Semler; oui, quelque part qu'il soit, je le verrai : si je ne me trompe, il est digne de ton estime; et comme il n'y a sur la terre que la vertu qui soit plus aimable que toi, elle seule, sans doute, a pu être pour lui d'un prix au-dessus de ta main. Si j'ai bien jugé, et qu'il existe au monde un homme capable d'un si héroïque sacrifice, qu'il me sera doux de dévouer mon temps, ma fortune, ma vie, à briser les obstacles qui te séparent de lui, et à ramener aux pieds de la femme qui n'a point sacrifié sa vertu à l'amour, l'homme qui a mis le devoir au-dessus du bonheur ! Seuls, vous serez dignes l'un de l'autre; et si ton heureux frère peut unir ton sort à celui d'un pareil époux, alors, ô ma jeune amie ! cesse tes vœux pour

mon bonheur, et ne demande plus rien à ce ciel qui aura tant fait pour moi ; mais si je m'égarais dans de vaines espérances, et qu'il te fallût renoncer à ton amour, Amélie, je ne t'abandonnerai pas, je te presserai sur mon cœur, je remplirai le vide du tien par ma tendresse, et en te consacrant ma vie, je te persuaderai peut-être que, quand on est si tendrement aimée, on n'a pas encore tout perdu.

Surtout, Amélie, quoi qu'il arrive, ne pense jamais qu'ayant été moins sage, tu eusses été plus heureuse : par une faiblesse, une femme accroît tous ses maux et n'en évite aucun. Quand les hommes disent autrement, sois sûre qu'ils ne disent pas ce qu'ils pensent ; ils établissent, je le sais, que, lorsqu'une femme tendre succombe, ce ne sont point ses sens qui l'entraînent, mais son cœur qui la fait céder à ceux de son amant, et qu'on doit aimer davantage celle de qui on reçoit un pareil bienfait. Il n'en est aucun pourtant qui, en conduisant une femme

à l'autel, ne préférât beaucoup lui devoir moins de reconnaissance, et ne sente son amour refroidi par cet abandon même qui devait l'augmenter. Sur ce point, ne crois que moi, Amélie; ne doute pas que l'homme qui exalte le plus ce dévouement de l'amour, ne soit près d'être inconstant; s'il demeure fidèle, l'honneur seul l'y détermine, et ce n'est jamais qu'à regret qu'il devient l'époux de celle qui lui a tout accordé. O mon Amélie! juge combien il est doux au cœur de ton frère de pouvoir trouver des consolations pour toi dans de pareilles vérités!

Blanche me mande que madame de Woldemar se tient enfermée dans sa terre, qu'elle n'y reçoit que ses plus intimes amis, et que sa santé est fort altérée. Ernest devrait être à Dresde; on l'y attend tous les jours: s'il arrive pendant mon absence, puisse la conduite de Blanche ne pas ajouter à la tristesse que j'éprouve en m'éloignant d'elle, et en te sachant dans la peine!

Adieu, mon Amélie : après cette lettre, tu n'attendras pas long-temps ton frère.

LETTRE LXVII.

AMÉLIE A ERNEST.

Du château de Grandson, 6 juin.

La foudre est tombée sur ma tête : en revenant au château de Grandson, j'ai trouvé une lettre de mon frère : il arrive; peut-être il sera demain ici..... Je vois qu'il n'a pas reçu le billet que je lui écrivis le soir qui précéda cette nuit fatale....... Mais, qu'importe? Il n'en lira pas moins ma honte sur mon front, et jamais sa coupable sœur n'osera lever les yeux sur lui : ses conseils, ses opinions, ses cruels éloges ont rempli mon âme d'épouvante. Ton bonheur rassurait ma conscience alarmée : depuis que je ne te vois plus, elle com-

mence à me déchirer; enfin ma confiance s'ébranle, et je forme même des doutes sur toi. En vain je te tends les bras; il me semble voir la main de Dieu t'arracher à mon amour, et nous séparer à jamais...... O Adolphe! souviens-toi que je t'ai livré toute ma destinée, que tu en réponds dans cette vie, et peut-être au delà; souviens-toi que si tu m'abandonnais, ni l'amitié d'Albert, ni les cris de mon enfant, ni l'idée même de te laisser en proie aux plus affreux remords, ne pourraient m'engager à prolonger une existence que tu aurais dévouée à l'infamie..... O mon frère! mon excellent frère! tu me consacrerais tes jours, me dis-tu; si Blanche t'était enlevée, tu vivrais encore pour moi. Hélas! pardonne à ta malheureuse sœur d'avoir moins de courage; elle n'a plus la vertu pour la soutenir dans sa douleur... Adolphe, peut-être mes tristes défiances t'offenseront-elles; mais que ne dois-tu pas pardonner à ma situation? Ma tendresse est la même. Parce que je crains de te per-

dre, m'en es-tu moins cher? Parce que je pleure sur ma faute, ai-je pu la détester, et me repentir d'un amour qui m'a entraînée dans ce comble de misères? Je verse des larmes bien amères sur mes torts, et la perte de mon innocence m'accable d'une douloureuse honte; mais, faible et misérable que je suis, tant que ton cœur me restera, je ne croirai pas avoir tout perdu.

Adolphe, dans une de tes lettres, tu me demandes si, dans le cas où tes instances seraient inutiles, je ne consentirais pas à fuir avec toi. Ta situation ne m'est pas entièrement connue, j'en suis persuadée; mais, quelle qu'elle soit, je crois pouvoir te répondre: Si l'obstacle vient de ta mère, je ne t'épouserai jamais; s'il vient de madame de Woldemar, je suis prête à te suivre.

LETTRE LXVIII.

ADOLPHE A ERNEST.

Du château de Simmeren, 10 juin.

Voici deux lettres qui arrivent ici à mon adresse; mais le timbre ne me disant que trop d'où elles viennent, je crois devoir vous les renvoyer.

Ernest, je vous ai dit souvent que la faiblesse, qui mène à tous les vices, était le plus grand de tous : vous êtes sensible, vous êtes même vertueux, et cependant, faible esclave d'une passion frénétique, pour la satisfaire vous alliez vous livrer aux plus criminels excès, et mériter l'indignation de tout ce qui porte le nom d'homme, si la voix d'une femme ne vous eût arrêté.

En refusant de vous suivre, Amélie n'a fait que son devoir, et c'est malheureusement un mérite trop rare pour ne

pas lui en savoir gré ; mais vous, qui vous êtes rabaissé au point d'avoir besoin de recevoir d'une maîtresse des leçons de courage et d'honneur, vous Ernest, vous me faites pitié !

Cependant, quelle que soit l'impardonnable faiblesse qui vous a jeté dans la position où vous êtes, il n'est rien que je ne fisse pour vous en tirer, excepté ce que vous me demandez : s'il n'avait fallu vous donner que ma vie, elle était à vous, tout indigne que vous me paraissez maintenant de ce sacrifice; mais consentir à porter l'opprobre d'un mensonge, et à mettre sous mon nom une mauvaise action ! Ernest, ne l'espérez jamais de moi. Il faut qu'Amélie soit détrompée : que ce soit par vous ou par moi, il n'importe, pourvu qu'elle le soit. Cependant je vous laisse la liberté de choisir celui des deux qui se chargera de ce soin : hâtez-vous de prendre votre parti, le mien est irrévocable ; car, malgré vos menaces, la douleur d'Amélie, et tout ce que vous pouvez dire, je suis sûr que, dans cette occasion,

comme dans toute autre, quelque inconvénient qu'il y ait à agir rigoureusement bien, il y en a encore plus à mal faire.

Vous n'avez qu'un moyen de me forcer au silence, c'est de me percer le cœur, non point en combattant à armes égales, jamais je ne leverai la main sur l'homme qui fut mon ami, sur le fils de ma bienfaitrice; mais avant peu je serai à Dresde. J'irai vous demander votre décision, et là, vous présentant ma poitrine nue et sans défense: « Prenez ma vie, vous dirai-je: de tout ce dont Adolphe peut disposer, tout est à vous, hors l'honneur. »

Je ne vous parle point de mes peines, et pourtant elles ne sont pas faibles. Ah! si vous saviez ce qu'est le malheur d'être aux pieds d'une mère qu'on ne peut estimer, de porter l'affliction au sein de celle qui nous donna la vie, de ne trouver aucune parole pour la consoler, et enfin de se sentir coupable pour trop aimer la vertu, vous verriez peut-être que les douleurs de l'amour ne sont pas les plus cuisantes. Mais que vous

font les peines d'un ami ? Depuis qu'une funeste passion s'est emparée de vous, tout ce qui ne s'y rapporte pas ne vous est-il pas devenu étranger? N'a-t-elle pas endurci votre cœur au point que, lorsque vous vous êtes déterminé à fuir, l'idée de me ravir le seul bien que je possède sur la terre, en me privant de mon ami, ne vous est pas venue une fois, et ne vous aurait pas arrêté un instant?

LETTRE LXIX.

ERNEST A AMÉLIE.

15 juin.

Non, ta défiance ne m'offense pas, mais elle me fait connaître une affliction nouvelle. Moi, je t'abandonnerais! je craindrais ma propre faiblesse! je serais arrêté par madame de Woldemar!... Quels blasphêmes oses-tu prononcer? Ne te souvient-il plus, femme injuste et

chérie, que c'est malgré moi que je suis ici; que, si tu m'avais voulu croire, aucune considération ne m'aurait retenu; que nous n'aurions demandé l'aveu de personne pour nous unir, et que maintenant notre bonheur serait à l'abri de tout obstacle? Ce n'était donc pas assez de déchirer mon cœur par ton refus, tu le désoles par tes soupçons... O Amélie! tu doutes de mon amour! tu peux croire que je pourrais vivre sans t'aimer! Et toi, le pourrais-tu? Pourquoi donc me juger autrement? Et quand nos existences sont si bien confondues, que nous n'avons plus qu'une âme, que nous ne faisons plus qu'un tout, pourquoi mettre une différence dans notre amour? Ah! si tu savais à quel point ta pensée est la seule dont je puisse m'occuper, et dont aucune autre ne peut me distraire! En rentrant dans ma patrie, en revoyant ces lieux où j'ai passé mon enfance, je ne songeais qu'à toi; en recevant les caresses de ma mère, hélas! c'était encore à toi que je pensais. Amélie, tu es ma vie autant que ma félicité, et je t'as-

sure que de la manière dont tu t'es emparée de mon cœur, il faudrait, pour t'en arracher, une puissance telle qu'il n'y en a pas sur la terre; le ciel même, à moins qu'il ne m'anéantît, ne pourrait faire que je cessasse de t'adorer. Ah! qu'il me fût possible de savoir te dire tout ce que j'éprouve à la vue de tout ce qui me vient de toi! Jusque dans ces lettres où tu oses douter de ton amant, c'est un mot, c'est une expression qui me charme; c'est ton écriture, c'est ton souvenir, c'est toi enfin que je retrouve sur le papier : je voudrais pouvoir lui communiquer toute l'émotion qu'il me donne, tout le plaisir qu'il me cause; c'est vers toi que mon cœur remonte pour trouver la source de la vie, et, en t'aimant, s'il lui reste quelque chose à désirer, c'est de répandre sur toi autant de félicité qu'il en reçoit. O mon Amélie! si le reste du monde ne t'était rien auprès de moi, si je pouvais te faire tout oublier, et que mon amour pût te suffire, combien je serais peu effrayé de l'avenir!

Que m'importerait d'être entraîné dans l'abîme par la passion qui me dévore, si nous devions y être ensemble ! Partout où je serai avec toi, ne trouverai-je pas les célestes joies, les ineffables ravissements ? Que puis-je vouloir sur la terre ? et que peut-il y avoir pour moi dans le ciel, si ce n'est toi ? O femme de mon cœur ! sois seule mon partage pendant l'éternité : je ne demande point d'autre bonheur.

Tu remarqueras sans doute qu'il est des articles de tes lettres auxquels je ne réponds point. O Amélie ! c'est en effet un tourment bien cruel, bien plus cruel que tu ne crois, de dissimuler avec ce qu'on aime : si tu savais ce que j'ai souffert en te cachant mon nom, si tu savais ce que je souffre encore. . . . . Il est trop vrai que je ne t'ai pas tout dit, et que ma situation ne t'est pas entièrement connue. . . . Tu as deviné une partie de ce que je te cachais. . . . J'ai promis, en effet, une entière obéissance à madame de Woldemar; mais il dépendrait de ma mère de me dégager de ce

serment; et ma mère m'aime avec une si vive affection! J'en ai reçu un si tendre accueil, que je n'ai point perdu l'espérance de la toucher en notre faveur. Si je ne l'avais pas trouvée malade, je lui aurais déjà parlé; mais, pour obtenir d'elle l'effort que je vais lui demander, il faut attendre qu'elle soit mieux..... Cependant ne t'afflige pas, mon épouse adorée, et conserve-moi le seul bien qui me fasse aimer la vie.

Pourquoi rougir devant ton frère? De quoi es-tu donc coupable? N'étais-tu pas libre de disposer de ton cœur, de ta main? Mais, Amélie, si mes prières ont quelque pouvoir sur toi, tu garderas le silence avec lui; tu me laisseras seul le soin de l'instruire de mon nom, de mon amour, de nos liens : je te promets de lui ouvrir mon cœur. Albert est déjà mon frère, il sera mon ami; et, s'il était possible que ma mère demeurât inflexible, je suis sûr que lui-même te dira que ton devoir est de me suivre, et alors tu obéiras sans doute.

Hélas! Amélie, faut-il que, pour te décider, je compte plus sur l'amitié de ton frère que sur mon amour?

LETTRE LXX.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 16 juin.

Je viens vous demander encore un service, et ce sera le dernier; mais si vous fûtes jamais mon ami, quoi qu'il vous en coûte, il faut me le rendre: c'est de faire mettre à la poste de Kempten la lettre ci-jointe pour Amélie, afin qu'elle ignore, pendant quelques jours encore, que c'est en Saxe que je suis; sa vie, et la mienne peut-être, dépendent de cette prolongation. Voyez si votre vertu croira mieux faire en immolant deux victimes, qu'en les sauvant par cet innocent artifice.

Votre parti est pris, Adolphe, et le mien aussi : Amélie sera ma femme en dépit de toutes les puissances de la terre : je le jure au ciel, à vous ; et, dès demain, je le jurerai à ma mère elle-même, dût sa malédiction tomber sur ma tête, et me poursuivre jusque dans la tombe. Je suis résolu à tout : il ne peut plus y avoir d'indécision pour celui qui ne voit dans la vie, d'un côté, qu'une félicité sans bornes, de l'autre, qu'un désespoir sans remède. Point d'intervalle entre eux ; tout ce qui le remplit ordinairement, sentiments doux, occupations utiles, distractions agréables, tout cela n'est rien pour moi : il me faut atteindre au faîte du bonheur ou tomber dans l'abîme : il me faut Amélie ou la mort.

Si je n'avais trouvé ma mère dans un état de santé alarmant, j'aurais déjà parlé. Elle était si faible quand je suis arrivé, qu'elle gardait le lit ; et ma vue lui a causé tant d'émotion que, pendant deux jours, à tout moment elle était près de s'évanouir. Maintenant

elle est un peu mieux ; mais, pour l'intérêt même de mon amour, je dois attendre, pour m'expliquer, qu'elle soit en état de m'écouter tranquillement. Je vois qu'elle n'ose me faire part de ses projets ; et, soit qu'elle pressente ma résistance, soit qu'elle soupçonne la vérité, depuis mon retour, elle évite avec soin toutes les questions qui pourraient amener une ouverture. Croiriez-vous qu'elle ne m'a pas demandé une seule fois la cause de mes délais et de mon silence ? Elle affecte de ne m'entretenir que de voyages, d'affaires et d'espérances d'avancement à la cour ; je lui réponds à peine, et j'ai l'air si triste, si malheureux, qu'assurément sa tendresse devrait s'en alarmer, si son ambition ne s'en inquiétait pas. Deux fois cependant j'ai tenté de lui faire entendre ma peine, mais indirectement ; et sa santé en a été si visiblement altérée, que je n'ai pas osé continuer. Peu de jours après mon arrivée, nous avions eu ici un grand dîner de famille, où j'avais vu Blanche pour la première

fois. Le soir, quand je fus seul avec ma mère, elle me demanda comment j'avais trouvé ma cousine. « Charmante! lui dis-je; il est difficile d'être plus jolie. — Et ce motif vous engagera-t-il à la forcer de vous donner sa main? Vous savez que vous en êtes le maître. — Non, Madame, je ne le suis pas; du moment que vous m'avez appris que mademoiselle de Geysa était aimée du comte Albert, et faisait son bonheur de lui appartenir, je n'ai pas dû croire qu'il me restât aucun droit sur elle. — C'est penser noblement, mon fils, et j'étais assez sûre de vous à cet égard pour avoir fait, en votre absence, toutes les démarches qui pouvaient obtenir la cassation du testament de votre grand-père : l'empereur seul en a le pouvoir, il en a la volonté, et ce n'est pas même la seule grâce qu'il soit disposé à vous accorder. — Ah! ma mère, ai-je interrompu, je ne lui en demande aucune; et, pour être heureux, toutes ses faveurs me sont bien moins nécessaires qu'il ne

me l'est d'être aimé de vous. Vous ne savez pas, ma mère, ai-je ajouté en baisant sa main avec la plus vive émotion, non, vous ne savez pas combien j'ai besoin de votre tendresse. » Elle a retiré sa main, et m'a répondu avec un peu de froideur : « La tendresse d'une mère, Ernest, est un bien qu'il est difficile de perdre, même en cessant de le mériter; mais, pour obtenir les bonnes grâces de son souverain, il faut s'en rendre digne et les aller solliciter. Aussi, mon projet est-il de vous accompagner à Vienne, dès que ma santé me le permettra; et plus d'une fois j'ai réfléchi que nous ferions peut-être bien de nous y fixer. — Quoi! Madame, abandonner votre patrie! quitter le séjour de Dresde! — Dresde, témoin de l'affront qu'une fille criminelle a fait à notre famille, m'est devenu depuis long-temps odieux; et, en m'éloignant du lieu où je l'endurai, j'espère que le souvenir m'en sera moins présent. — Se peut-il, Madame, que le temps, qui détruit tout, vous ait laissé votre haine,

et que les malheurs d'Amélie? . . .
— Ernest, a-t-elle interrompu d'une voix altérée, et en me serrant brusquement la main, Ernest, si vous respectez votre mère, gardez-vous de prononcer jamais un nom qui est pour elle une injure; et, s'il était possible que nous pensassions différemment sur ce point, laissez-le moi toujours ignorer, afin que je puisse continuer à vous aimer et à vous estimer encore. » La véhémence avec laquelle elle avait prononcé ces mots, ayant épuisé ses forces, elle est tombée pâle et abattue sur le dos du canapé où elle était assise. Je l'ai soutenue dans mes bras, je lui ai fait respirer des sels; elle m'a prié d'appeler ses femmes et de me retirer : je l'ai fait. Depuis ce jour, il n'a plus été question d'Amélie; ce nom chéri qui occupe seul ma pensée et remplit tout mon cœur, ce nom chéri n'a pas été une seule fois sur mes lèvres. Hier seulement, ma mère s'étant trouvée un peu mieux, elle a consenti à aller passer la journée à Dresde, chez M. de

Geysa. Pendant tout le dîner, j'avais été morne et silencieux : vers le soir, tandis que chacun était au jeu, et que, la tête penchée sur mes mains, je rêvais au coin de la cheminée, Blanche s'est approchée de moi; elle a posé sa main sur mon bras, et, me regardant avec douceur : « Mon cousin, m'a-t-elle dit, vous avez l'air bien malheureux; si je ne me trompe, vous regrettez quelqu'un, et vous n'avez pas eu besoin d'un effort extraordinaire pour me rendre ma liberté. » J'ai levé les yeux sur l'aimable fille : un mélange d'attendrissement et de gaîté embellissait sa physionomie. « Oui, ma cousine, lui ai-je répondu; mon cœur est plein de tristesse. — De tristesse seulement? a-t-elle ajouté avec un sourire fin. — Ah! s'il n'était pas en proie à la plus violente passion, croyez-vous, Blanche, que j'eusse eu la force de céder sitôt mes droits sur vous? — Il n'est pas question de moi, a-t-elle interrompu en rougissant; parlons de vous, mon cousin; votre état me touche : sans

doute vous n'espérez pas que votre choix convienne à ma tante. » J'ai secoué tristement la tête. « Je vous plains, car vous ne la fléchirez pas. — Il faudra donc mourir, ma cousine ? — Pauvre Ernest ! vous m'affligez beaucoup. Quel dommage que vous ne soyez pas revenu quelques années plus tôt, avant que votre cœur fût engagé, quand Amélie était libre encore ! Vous l'eussiez aimée sans doute ; elle vous eût aimé : j'en suis sûre. — Aimable Blanche ! ah ! oui, c'est bien dommage. Mais vous ne haïssez donc pas, Amélie, vous ? — Moi, la haïr ! la sœur d'Albert ! — Est-ce là son seul titre auprès de vous ? — Non ; ses malheurs, ses vertus en sont de plus forts encore. — Vous êtes bonne, vous êtes sensible, vous êtes la seule personne de la famille, Blanche, qui prendrez pitié de mon sort. Mais, dites-moi, savez-vous où est Amélie ? — Elle est en Suisse. — Y vit-elle heureuse ? — Je ne sais ; je n'ai de ses nouvelles que par Albert, et Albert est en Bohême. — En Bohême ? ai-je

repris : je le croyais auprès de sa sœur. — D'où le savez-vous ? Qui vous l'a dit ? » a-t-elle repris en rougissant prodigieusement. A cette question, j'ai vu qu'Albert avait fait un secret de son voyage ; et, pour détourner Blanche de la vérité, je lui ai dit d'un air indifférent : « Personne ne m'en a parlé, et je ne saurais trop vous dire pourquoi je l'avais supposé. — Avez-vous fait part de votre supposition à ma tante ? — Non : je n'en ai parlé qu'à vous. — Vous me rassurez, car il est essentiel que toute notre famille ignore où est Albert : on le croit dans ses terres ; si on le savait auprès de sa sœur, ma mère ne le lui pardonnerait pas. — Mais, lui ai-je demandé, quel motif a pu l'engager à un si long voyage, au moment où son sort va se décider ? Est-il donc arrivé quelque malheur à Amélie ? — Vous êtes curieux, m'a-t-elle dit en me regardant d'un œil pénétrant : qu'est-ce que cela vous fait ? et quel intérêt y prenez-vous ? — Quoi donc ! croyez-vous que je n'en prends aucun à Amé-

lie? Les liens du sang et ceux qui durent nous unir, peuvent-ils me laisser indifférent sur son sort? — Je vois que nous nous trompions bien sur votre caractère, a-t-elle repris d'un air étonné; il promettait d'être fier et vindicatif : je le trouve doux et indulgent. Quelle cause a produit ce changement? — L'expérience, ma cousine, les conseils de l'amitié.... — Ou plutôt l'amour, a-t-elle interrompu en souriant: avouez-le, Ernest, le mariage d'Amélie vous avait vivement irrité; mais bientôt une passion violente, en remplissant votre âme, vous aura fait oublier un malheur qui ne vous touchait plus. — Il est vrai, ai-je répondu en soupirant, et vous avez deviné mon cœur : ce n'est que depuis qu'il aime que j'ai pardonné à Amélie. — Mais qui est-elle cette femme que vous aimez? — Vous le saurez avant peu, ma cousine : je ne tarderai pas à m'ouvrir à ma mère. — Je ne serai donc instruite qu'en même temps que le reste de la famille? Vous ne voulez pas de Blanche

pour votre confidente, pour votre amie? » Elle m'a fixé d'un air tendre, peut-être trop pour celle qui est destinée à Albert; mais, n'importe : son affection m'a touché. » Ah! lui ai-je dit en portant sa main à mes lèvres, qu'il me serait doux de vous confier tous mes secrets, et de sentir, en faisant de vous une amie, que, quoique destinés tous deux à d'autres liens, nous ne sommes pourtant pas entièrement perdus l'un pour l'autre! — Ernest! s'est écriée ma mère de l'autre bout de la chambre, je voudrais vous dire un mot. — Je suis sûre que ma tante nous observe depuis long-temps, m'a dit Blanche tout bas et en se contraignant pour ne pas éclater de rire; notre longue conversation l'a inquiétée sans doute; elle croit que votre cœur est en danger auprès de moi: allez, allez vite dissiper son erreur. » En parlant ainsi, elle a rejoint ses compagnes, et je me suis approché de ma mère. Elle m'a prié de faire avertir ses gens, parce qu'elle voulait se retirer sur-le-champ; et aussitôt que nous

avons été en voiture, elle m'a demandé si je croyais convenable, après avoir renoncé à mes droits sur Blanche, de paraître lui faire une cour assidue? « Il me semble, Madame, que le sang qui nous unit peut autoriser l'amitié entre nous. — Non pas tant que votre cousine sera libre, Ernest; vous êtes trop jeunes tous deux pour vous livrer à l'amitié, avant que d'autres nœuds la retiennent dans les bornes qu'elle doit avoir. — Ah! Madame, lui ai-je dit, que je céderais volontiers à votre volonté sur ce point! et avec quelle ardente soumission vous me verriez souscrire à tous vos vœux, si vous consentiez à remplir un seul des miens! — Ernest, a-t-elle repris d'un ton sévère, vous connaissez si bien le cœur de votre mère, que, s'il est un objet sur lequel vous doutiez de sa complaisance, c'est que vous sentez qu'elle ne doit pas en avoir, et que vous seriez peut-être coupable de lui en demander. Au reste, je prévois assez que vous me préparez bien des chagrins, et qu'après avoir

gémi si long-temps de votre absence, il me faudra gémir sur votre retour. Mais ce n'est point le moment d'entamer une pareille conversation; vous voyez que ma santé est trop faible encore pour la soutenir, et je vous prie, mon fils, d'attendre à cet égard que je vous interroge.

Ce matin, pendant le déjeûner, son ton a été également froid et imposant : j'étais encore avec elle quand on m'a apporté votre lettre : elle y a jeté un coup d'œil. « Est-ce d'Adolphe ? » m'a-t-elle dit. Je me suis incliné. J'ai vu qu'elle était tentée de me demander de la lire; mais craignant apparemment que cela n'entraînât une explication : « Retirez-vous, a-t-elle repris : je ne veux point vous gêner ; et le temps est bien loin où j'espérais que mon fils n'aurait point de secrets pour moi. — Peut-être vous trompez-vous, ma mère, ai-je répondu avec émotion; et ce temps n'est-il pas si éloigné que vous le pensez. Ces lettres peuvent contenir de telles choses, que je sois

contraint de rompre le silence que vous m'avez imposé, et dont le poids oppresse mon cœur. » Je suis sorti sans attendre sa réponse, et j'ai vu en effet en lisant votre lettre qu'il fallait que mon sort se décidât. Vous exigez qu'Amélie soit éclairée : Adolphe, elle le sera; reposez-vous sur moi. La crise sera violente; peut-être entraînera-t-elle la mort de l'un ou de l'autre, ou plutôt de tous deux : car lequel de nous pourrait survivre à l'autre ? O mon Amélie ! mourir avec toi ne m'effraie pas; pardonne seulement mes torts, quitte la vie sans douleur, laisse-moi te suivre, et le cercueil où je reposerai entre tes bras me paraîtra bien plus doux que le haut rang que je ne partagerais pas avec toi.... Je sens dans ma poitrine une chaleur brûlante : j'aime, je respecte ma mère, je frémis du coup que je vais lui porter; mais c'est le seul moyen d'arriver à Amélie, et dès lors je n'hésite plus.... Il me semble la voir devant moi avec tous ses charmes, bai-

gnée de ses pleurs, réclamer les sermens qui nous lient.... Mon ami, cette image l'emporte sur tout; et je jure de renverser les obstacles, de briser les volontés, et d'atteindre mon but, n'importe sur quel cœur ma main frappera.

LETTRE LXXI.

AMÉLIE A ERNEST.

29 juin.

Tu me dis d'espérer, tu me pries d'être tranquille. Je veux t'obéir; je ne m'inquiéterai point de ce que tu me caches, quoique ma vie en dépende; je ne penserai qu'à ton amour : un amour comme le tien doit me suffire. Oh! combien il faut qu'il soit extrême, puisque, dans la situation où je suis, je puis ne pas mourir de douleur! Que

j'avais besoin de ta lettre! Tu avais tardé à m'écrire, et d'affreuses craintes commençaient à déchirer mon cœur. Cher Adolphe, pardonne; mais je n'aurais pas de soupçons si j'étais encore innocente. Quels que soient mes torts, ta lettre me les a fait tous oublier; elle a dissipé mes inquiétudes, elle m'a rendu l'espérance : je la porte là, sur mon sein, cette source de toute vie et de toute félicité. Oh! sais-tu, sais-tu, Adolphe, quel bien un tel papier fait au cœur?

J'ai revu mon frère, et je l'ai revu sans plaisir, ou plutôt tant de peine se mêlait à tant de joie, que je versais des torrents de larmes entre ses bras, sans pouvoir dire quel sentiment les faisait couler. Il m'a parlé de Henry Semler : à ce nom, il a vu une telle confusion, une telle tristesse dans toute ma contenance, qu'il s'est arrêté. Il croit que nous sommes séparés pour toujours; mon oncle le lui a dit; mon oncle lui a raconté tout ce qui s'est passé entre nous, du moins tout ce

qu'il sait; et, malgré l'extrême bonté de son cœur, la colère qu'il conserve contre Henry Semler, le lui a fait peindre sous les couleurs les plus défavorables. La douleur où je suis plongée nourrit et accroît son ressentiment; et plus je m'afflige, plus il vous hait. Après avoir recueilli de sa bouche tous les détails de votre conduite et de votre refus, mon frère est venu près de moi, et pressant mes deux mains sur sa poitrine : « Ma sœur, tu ne me diras donc rien? Tu fermes ton cœur à ton ami, à ton premier, ton seul ami, à celui qui, pour assurer ton bonheur, aurait donné jusqu'à sa vie. » A ces mots, je n'ai pas même eu besoin pour me taire de penser à votre recommandation; il m'a suffi de ma honte : je suis tombée à genoux toute en pleurs, et sans pouvoir proférer une parole; je regardais mon frère, et je reprochais au ciel de m'avoir rendue indigne d'un tel ami. Il m'a relevée, et ayant approché sa chaise du fauteuil où j'étais assise, il m'a

fixée long-temps d'un œil triste; puis il m'a dit : « Ma sœur, ne veux-tu plus causer avec moi, et mon amitié te fatigue-t-elle ? O mon frère! mon digne frère! ai-je repris d'une voix étouffée, par pitié ne m'interroge pas. — Pourquoi donc? a-t-il répondu d'un air étonné et même un peu sévère; et comment Amélie craint-elle de m'ouvrir son cœur? Quelle peut être la cause de ce silence? Je n'en vois que deux, a-t-il ajouté après avoir attendu vainement ma réponse : ou ma sœur est coupable, ou elle a cessé de m'aimer. — Ah! lui ai-je dit en me jetant dans ses bras, je ne sais si mon amour même m'est plus cher que toi. » Ces paroles étaient l'aveu que son autre supposition était vraie; je l'ai senti en les prononçant, et l'idée de paraître criminelle aux yeux du plus vertueux des hommes, m'a causé un tel effroi, que je suis tombée sans connaissance à ses pieds. Depuis ce moment, il ne me questionne plus; son air est plein d'indulgence; il me traite avec la plus

tendre bonté; mais je vois dans ses yeux une sombre tristesse, plus cruelle à mon cœur que les plus cruels reproches. Que serait-ce donc s'il était sûr que sa sœur est déshonorée, et que c'est à Adolphe de Reinsberg qu'elle appartient; à Adolphe qui, pour s'unir à elle, n'est pas sûr d'obtenir l'aveu de sa mère; à Adolphe qui s'entoure de circonstances si mystérieuses, que l'œil même de celle qu'il aime, ne saurait les pénétrer? Sans doute il serait au désespoir; il n'aurait pas, comme moi, ton amour pour le rassurer et le consoler de tout.

Blanche écrit à mon frère qu'Ernest est arrivé à Dresde; il paraît, à ce qu'elle dit, plongé dans une grande mélancolie, et peu disposé au mariage que sa mère désire. Elle en parle avec intérêt; ses éloges m'ont alarmée; Albert a secoué la tête en souriant tristement: « Sois tranquille, Amélie, m'a-t-il dit, Blanche sera constante; mais elle cherche à m'inquiéter, et veut se faire regretter d'Ernest:

sans doute elle réussira dans ces deux projets. — Mon Albert, crois-moi, retourne à Dresde ; va veiller toi-même à ton bonheur. — J'irai... Puisque ma présence est inutile à ma sœur, et qu'elle repousse mes secours, il faudra bien partir. — Ecoute, ô le plus chéri des frères ! il est vrai, j'ai un secret, tu le sauras un jour; mais maintenant ne cherche pas à le découvrir; car si tu le demandais, je sens bien qu'aucune puissance ne pourrait me donner la force de le taire, ni me consoler de te l'avoir dit. » Pendant que je parlais, il me regardait fixement, et des larmes coulaient le long de ses joues ; il s'est promené en silence dans la chambre ; puis se rapprochant de moi, il a dit : « Je ne te demande plus rien, je respecte ton secret, et je respecte assez ma sœur, pour croire qu'il ne cache rien de honteux; mais s'il en était autrement..... O mon père ! ce n'est pas elle qu'il faudrait accuser : ce serait moi. Ne m'avais-tu pas ordonné de veiller sur

elle? et je l'ai abandonnée ! Pourquoi ai-je permis qu'elle me quittât? Pourquoi ne l'ai-je pas suivie ? Ah! si ta fille a eu des torts, pardonne à sa faiblesse, et ne punis que moi. — Oh ! non, mon père, me suis-je écriée à mon tour en levant les mains au ciel, non, jamais ta fille ne sera assez coupable pour mériter une punition aussi horrible que celle du malheur de son frère. » A ces mots, Albert m'a pressée sur son sein, et, après un long silence, nous nous sommes efforcés de changer de sujet.

Mon oncle chérit Albert; mais qui ne le chérirait pas? Toi-même, Adolphe, quand arrivera ce beau jour où, sans parler de ma faute à mon frère, tu lui confieras nos liens; quand tu sauras de quel prix est son amitié, que tu connaîtras son cœur, Amélie seule te sera plus chère que lui. Adolphe, assurément, je voudrai tout ce qu'Albert approuvera : maintenant qu'une générosité exaltée ne peut plus l'égarer, ce qu'il jugera être bien le sera.

Si, en m'unissant à toi malgré ta mère, je ne faisais de tort qu'à moi, aurais-je hésité un instant? Ne t'ai-je pas tout immolé, ma paix, ma vertu, l'estime de mon frère? et maintenant, quand je te refuse quelque chose, ce n'est pas assurément mon intérêt qui m'arrête; car que me reste-t-il à perdre?.... Mais, Adolphe, que je te fasse violer tous tes devoirs! abandonner ta mère! la livrer à une inconsolable douleur!... Non, jamais, jamais. Cependant, puisque tu me dis que tu espères, je veux espérer aussi; je veux croire que bientôt, conduite par mon frère aux pieds de l'autel, je m'engagerai à ne te quitter qu'à la mort.... mais il n'y a qu'un événement pour un pareil bien; il y en a mille pour l'infortune..... O Dieu suprême! je ne murmure point contre toi; cependant je ne te l'avais pas demandée cette existence, que tu n'as remplie que de jouissances sans sécurité, et de maux sans remède.

LETTRE LXXII.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 28 juin à minuit.

Demain est le jour fixé pour m'expliquer avec ma mère; demain je connaîtrai mon sort, et tout sera fini.

Ce moment doit être terrible aussi pour elle; car elle sait déjà que mon amour est au-dessus de son pouvoir, et qu'Amélie en est l'objet.

Amélie, enfin j'ai osé prononcer son nom; enfin je me suis affranchi de l'insupportable contrainte où je vivais depuis mon retour; j'ai dit à ma mère que je n'aurais jamais d'autre épouse; et, malgré sa colère et sa haine, depuis cet aveu, elle m'a encore nommé son fils, et m'a parlé avec tendresse..... Adolphe, peut-être parviendrai-je à la toucher : elle n'est point

insensible ; j'ai vu couler ses larmes, et, jusque dans ses reproches, j'ai retrouvé le cœur d'une mère..... Je tomberai à ses pieds, j'invoquerai sa pitié, son amour..... Mais ne l'ai-je pas déjà fait, et vainement ?....... Si ma mère me refuse, Adolphe, il faudra donc la fuir ? Oui ; plutôt que d'abandonner Amélie, je suis déterminé à la fuite. Mais que ce parti m'eût semblé plus facile avant d'être revenu ici ! Alors je me souvenais à peine de ma mère ; j'avais presque oublié ses traits ; je ne venais pas de recevoir ses caresses, de l'entendre me nommer son enfant, son unique bien : cette sainte voix de nature ne retentissait pas dans mon cœur..... O mon Amélie ! si je ne puis toucher ma mère, en m'envoyant ici, tu auras augmenté nos maux ! Mais, n'importe, je t'immolerai tout, et, en te faisant un pareil sacrifice, sans doute j'aurai mérité que tu ne m'en refuses aucun, et que tu n'hésites plus à me suivre..... Durant cette cruelle nuit qui précède peut-être un

jour plus cruel encore, comment espérer un moment de repos? Ce n'est point à Amélie que je puis adresser le détail de mes combats avec ma mère: recevez-le donc, mon ami, et peut-être qu'un jour, quand je serai exilé loin d'elle, seule, dans sa vieillesse, en lisant le récit de ce que son ambition m'a fait souffrir, elle s'attendrira, et pardonnera à son fils, à son fils proscrit, errant dans les terres étrangères, et portant partout le remords de l'avoir offensée.

Après avoir reçu votre dernière lettre, Adolphe, où vous exigiez qu'Amélie fût instruite de la vérité, je vis bien qu'en quelque état que fût ma mère, je ne pouvais plus différer à lui ouvrir mon cœur. Je descendis le même jour auprès d'elle, dans cette intention: je la trouvai un peu souffrante; elle me pria de lui donner le bras pour aller faire le tour de son parterre, dans l'espoir que le grand air diminuerait l'oppression qui l'étouffait. Tourmenté du désir d'exé-

cuter mon projet, et de l'obstacle que la santé de ma mère y opposait pour l'instant, je ne pouvais trouver une parole ; elle-même gardait le silence, et tous deux, rêveurs, distraits, nous marchions sans regarder de quel côté, et sans calculer la distance.

Nous avions fait déjà une assez longue promenade, lorsque ma mère, en levant la tête, tressaillit tout à coup, et son visage devint tout en feu. « Qu'est-ce ? lui dis-je. Vous sentez-vous plus incommodée ? — Bon Dieu ! s'écria-t-elle sans me répondre, est-ce là le zèle, est-ce là la soumission que je devais attendre d'un serviteur qui vit depuis trente années dans ma maison ? Quoi ! malgré mes ordres, ce bosquet subsiste encore ! Guillaume m'a désobéi, Guillaume m'a trompé ; il en sera puni, et ne passera pas une nuit de plus chez moi. — Ah, mon Dieu ! repris-je, effrayé de son désordre, qui peut vous faire autant haïr ce bosquet, et quel si grand crime Guillaume a-t-il

commis en ne le détruisant pas ? » Elle m'a regardé fixement. « Savez-vous pourquoi ce tilleul fut planté, et quelles mains élevèrent ces arbustes ? — Non, je l'ignore, et....... — Puissiez-vous l'ignorer toujours! interrompit-elle vivement; et demain, si je vis encore, il ne restera pas vestige de ce lieu abhorré. » Comme elle parlait, elle aperçut, dans le fond du parc, Guillaume qui allait rejoindre quelques ouvriers : elle me fit signe de l'appeler. En s'approchant de ma mère, il parut interdit, consterné : « Guillaume, lui dit-elle du ton le plus sévère, vous voyez les reproches que j'ai à vous faire, et que, si je vous traitais comme vous le méritez, je vous chasserais à l'instant même ; cependant, en considération de vos longs services, de votre âge et de votre famille, je puis vous faire grâce, pourvu que, devant moi, à la tête de ces ouvriers que je vois là-bas, vous abattiez sur-le-champ cet odieux bosquet. » Le bon homme se mit à pleurer. « Faut-il

donc sortir de cette maison où je croyais mourir ? — Vous hésitez, Guillaume ! — Hélas ! Madame, comment avoir le courage de détruire tout ce qui reste de ma jeune maîtresse ? » A ce nom, Adolphe, je ne doutai plus de ce que l'air de ma mère ne m'avait que trop fait soupçonner. « Qui donc a planté ce bosquet, Guillaume ? demandai-je avec la plus vive émotion. — Ah ! M. le comte, obtenez grâce pour lui, afin que ma jeune maîtresse n'ait pas dit vrai lorsqu'elle m'assurait ici, il y a un an, que c'était la dernière fois qu'elle voyait son bosquet. — Il y a un an ! interrompit impétueusement ma mère. Qu'entends-je ? Amélie est venue ici il y a un an ! vous lui avez permis d'entrer chez moi ! nous avons respiré le même air ! la même terre nous a portées ! » Guillaume est tombé à ses pieds ; je m'y suis précipité aussi : elle nous a repoussés tous deux. « Mon fils, m'a-t-elle dit avec une agitation qui lui permettait à peine de parler, si vous comptez ma vie pour quelque

chose, ôtez de devant mes yeux cet homme qui ose m'outrager au point de conserver une pareille affection à l'opprobre de notre maison. » A ces terribles paroles, le bon vieillard fondit en larmes : son chagrin ne toucha point ma mère ; elle lui fit signe de s'éloigner. « Du moins, ajouta-t-il en sanglotant, madame la baronne ne permettra-t-elle pas que je la soutienne jusqu'au château ? Elle est si mal ! — Non, reprit-elle ; je ne veux point de vos secours : mon fils me suffira .... allez.... » Il obéit. Je restai seul avec elle, je la tenais dans mes bras presque expirante ; et cependant cette scène m'avait causé tant de douleur, que, ne considérant plus rien, j'ouvrais la bouche pour déclarer à ma mère qu'Amélie étaitmon épouse ; lorsqu'elle me prévint, en me disant d'une voix éteinte : « Oui, mon fils, tu me suffiras ! mon fils ! mon seul bien, mon unique consolation ! .... viens mon Ernest, viens te presser sur le cœur de ta mère ! et, par ton respect et tes

caresses, en chasser le trouble et l'indignation. « Je l'avoue, ces mots m'ôtèrent le courage de parler; et quand ma mère, toute en pleurs, me couvrait de ses bénédictions, je ne pus me résoudre à choisir cet instant pour lui percer le sein. D'ailleurs nous ne restâmes pas long-temps seuls; Guillaume avait été jeter l'alarme dans le château, en disant que ma mère s'était trouvée mal dans le parc; tous ses gens accoururent à son secours. On la transporta dans son appartement; la nuit elle eut de l'agitation et de la fièvre. Inquiet de son état, j'envoyai au point du jour chercher son médecin à Dresde; il arriva à midi avec M. et madame de Geysa et Blanche. Ma mère reposait alors; on me questionna sur la cause de son indisposition: je répondis, en m'efforçant de cacher mon trouble, que, la veille, en se promenant dans ses jardins, elle avait été frappée par des souvenirs qui l'avaient violemment émue. « J'espère, me dit Blanche avec beaucoup de vivacité,

que vous ne l'avez pas conduite vers le bosquet d'Amélie ? — J'ignorais qu'il existât...... Ah ! si je l'avais su !...... — C'est donc là le motif ? interrompit madame de Geysa. Eh bien, Blanche, vous voyez ce que vous avez gagné à nous empêcher d'instruire votre tante de la désobéissance de Guillaume; elle ne nous pardonnera pas de lui en avoir fait un mystère. — Je me pardonnerais bien moins, reprit sa fille, de n'avoir pas préservé le plus long-temps possible tout ce qui nous reste de la pauvre Amélie. » Ce mot, ce sentiment de Blanche, m'attendrirent à un tel point, que, pour cacher mes larmes, je portai mes deux mains sur mon visage. Blanche me dit alors : « Etes-vous donc fâché, Ernest, que je ne haïsse pas aussi Amélie ? » Je ne lui répondis point; mais combien je l'aimais alors! combien elle me paraissait aimable! et, je le confesse, cet attachement qu'elle conserve à une infortunée, me l'a rendue si chère, que, depuis ce moment, je sens bien que je

lui montre une amitié qui peut faire croire aux autres, et à elle-même, que je la regrette. Madame de Geysa, qui n'a cédé qu'avec peine au désir de son mari d'unir Blanche à Albert, favorise tous mes tête-à-tête avec sa fille. Celle-ci peut-être s'y prête un peu trop; la coquetterie est son seul défaut; et si je prolongeais plus long-temps l'erreur qu'a fait naître l'expression de ma reconnaissance, je serais sans doute coupable; mais demain tout s'éclaircira, demain chacun apprendra qu'Amélie est mon épouse, et seule l'objet et la cause de toutes mes affections.

Je reviens à mon récit; peut-être le désordre qui y règne vous empêchera de le comprendre; mais, dans mon anxiété, comment écrire avec suite et exactitude?

Le médecin, après avoir vu ma mère, revint auprès de nous. « Cet accident ne sera rien, nous dit-il, pourvu qu'on lui évite toute espèce d'émotion : il ne lui faudrait mainte-

nant que de la distraction et un peu de mouvement. » M. de Geysa proposa alors de l'engager à venir passer quelques jours à Geysa ; le médecin assura que ce petit voyage contribuerait beaucoup à la remettre, et aussitôt qu'on en eut parlé à ma mère, elle l'accepta avec empressement, et parut même désirer de partir dès le lendemain.

Cependant j'étais inquiet du sort de Guillaume. Aussitôt que chacun fut retiré le soir, je me rendis chez lui ; je le trouvai fort triste : M. de Geysa était venu le jour même lui annoncer, de la part de ma mère, qu'il fallait qu'il quittât le château sans délai, et que sa place était déjà donnée. « Ah ! monsieur le comte, me dit-il, je ne me plains point de souffrir pour ma jeune maîtresse ; mais vous qne j'ai vu au berceau, et qui, depuis votre retour, vous êtes montré si bon, si généreux, faut-il aller mourir loin de vous ? Non, bon Guillaume, lui dis-je ; de quelque manière que tournent les choses, soyez sûr que nous ne vi-

vrons pas séparés. Maintenant ne fatiguons pas ma mère par des instances inutiles : quittez son château, puisqu'elle l'exige ; mais retirez-vous ici près, je saurai vous retrouver avant peu. » En parlant ainsi, je mouillais de mes larmes le visage de ce bon vieillard ; car je pensais que, si j'étais obligé de fuir avec Amélie, il deviendrait le compagnon de notre exil.

Je ne vous peindrai pas combien, pendant notre voyage à Geysa, j'observais avec soin les moindres altérations de la santé de ma mère ; mon inquiétude à cet égard était si visible, que plus d'une fois elle me témoigna combien elle en était touchée ; et moi, malheureux, je rougissais intérieurement de sa reconnaissance : car, je l'avoue, c'était bien moins la piété filiale que le désir de trouver un moment favorable pour lui parler d'Amélie, qui me rendait si attentif à sa santé.

Enfin, la veille de notre départ de Geysa, Blanche me proposa d'aller visiter la terre de Lunebourg, qui

touche à celle de son père. J'acceptai cette partie avec une sorte de joie, me faisant une fête de voir les lieux où Amélie avait passé son enfance, et de jouir de l'idée qu'elle avait été partout où j'allais être. Le baron voulut nous accompagner, et ma mère, qui se sentait beaucoup mieux, désira être aussi de la partie.

Arrivés à Lunebourg, nous parcourûmes les jardins, nous visitâmes les appartements. En entrant dans celui du comte Albert, le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait d'Amélie, de grandeur naturelle, et d'une ressemblance extraordinaire ; cette vue me jeta dans un tel délire, que, sans songer que ma mère pouvait m'entendre, j'étendis le bras vers le portrait en m'écriant : *C'est elle!* Ma mère me jeta un regard terrible, et appelant le concierge qui était demeuré en arrière avec les autres personnes, elle lui dit : « Le comte de Lunebourg ne vous a-t-il point donné l'ordre d'arracher d'ici cette odieuse image ?

— Madame ne sait donc pas que c'est le portrait de sa sœur, de la jeune comtesse Amélie ? — Dites de madame Mansfield, interrompit ma mère d'une voix tremblante de colère ; et ce nom sera toujours la plus mortelle injure pour tous les Woldemar, tant qu'il restera un sentiment d'honneur dans leur âme. Mademoiselle, ajouta-t-elle en voyant entrer Blanche dans la chambre, j'espère que, lorsque vous serez devenue la maîtresse de cette maison, vous ferez abjurer au comte Albert l'avilissante faiblesse qui l'attache à la femme qui nous a couverts d'ignominie ; et pour moi, je vous déclare que vous ne me reverrez ici que quand les cendres de ce portrait auront été livrées au vent.

Elle sortit, et je demeurai accablé, n'ayant plus le courage de regarder cette céleste figure que ma mère venait de maudire, et dont le doux sourire me déchirait le cœur. Je quittai la chambre pour cacher mes larmes à Blanche ; je m'enfonçai dans l'endroit

le plus sombre du parc, et, au bout d'une heure, ayant aperçu toute la compagnie s'avancer d'un autre côté, je revins promptement au château : je voulais revoir le portrait d'Amélie, et surtout le revoir seul. Je trouvai le concierge qui sortait de l'appartement; je le priai de me l'ouvrir encore : il obéit; je lui fis signe de me laisser en liberté quelques instants. « Ah! monsieur le comte, s'écria-t-il au moment de sortir, c'était vous, à ce qu'on dit, qui deviez épouser ma jeune maîtresse. Quel dommage que cela ait tourné ainsi! Il y a eu bien du malheur dans tout cela. — Oh! oui, bien du malheur, ai-je répété avec un cri douloureux; mais à présent laissez-moi, mon ami, je vous suivrai dans un moment. » Il s'est retiré, et je suis tombé à genoux devant le portrait; je ne pouvais en détacher mes regards. Amélie! Amélie! m'écriai-je, comme si elle eût pu m'entendre..... Bientôt l'idée des inquiétudes dont elle devait être tourmentée, l'attente de cette ex-

plication dont dépendait notre existence, les malédictions de ma mère qui retentissaient encore à mes oreilles, enfin tout ce qu'il y a de douleurs dans notre situation s'empara avec tant de violence de mon cœur, que, ne pouvant plus soutenir ma peine, je tombai le front contre le plancher que j'inondais de mes pleurs, en répétant Amélie! Amélie! et je ne sais combien de temps je serais resté dans cet état, si le bruit d'une porte qui s'ouvrait ne m'en eût arraché. Je tournai la tête, et je vis ma mère : « Ernest! s'écria-t-elle avec force, pourquoi êtes-vous ici? —Ma mère, je vais tout vous dire. — Non; malheureux! ne me dis rien : veux-tu que je te haïsse aussi? — O ma mère! parlerez-vous donc toujours de haine? Votre cœur n'est-il pas las de haïr? N'aurez-vous aucune pitié de moi? Et les longues souffrance d'Amélie ne vous feront-elles jamais pardonner une erreur de sa jeunesse? Regardez-la, ma mère : peut-on la voir sans l'aimer? Regardez-la:

elle souriait alors, maintenant elle pleure. Ah! si vous saviez le mal que ses larmes font à votre fils, vous lui diriez assurément : « Va, cours les essuyer, et ramène dans mes bras ma fille d'adoption et ton épouse. » A ce nom, ma mère a frémi, et me regardant d'un air égaré : « Ai-je bien entendu? Est-ce Ernest qui parle? Le noble comte de Woldemar désire la main de celle qui lui préféra un vil artiste! — O ma mère! c'est moi qu'elle outragea par un pareil choix; mais je l'ai vue, et j'ai tout oublié; je l'ai vue, et tout mon cœur s'est donné à elle : daignez la voir aussi, et bientôt vous lui pardonnerez, vous l'aimerez. — Indigne enfant! qu'oses-tu proposer à ta mère? Voir Amélie!...... Plutôt mourir que de céder! — Eh bien, ma mère, le cri de l'amour sera comme celui de la haine : *Plutôt mourir que de céder!* Reçois-en le serment, ô Amélie! ai-je ajouté en tombant à genoux devant le portrait; plutôt que de souffrir qu'un ressentiment aveugle, une vo-

lonté tyrannique m'arrachent à ce que j'aime, je saurai tout braver et mourir s'il le faut. — Juste ciel ! s'est écriée ma mère avec un mouvement d'effroi, n'avez-vous prolongé ma vie que pour me faire voir un pareil instant ? » Ses paroles m'eussent attendri peut-être ; mais il y avait dans son geste tant d'aversion pour Amélie, que la nature est restée muette dans mon sein, et, élevant les bras vers l'image adorée, j'ai dit : « Douce et touchante victime ! ne crains rien, mon amour s'augmente de la haine qu'on te porte, et si une mère barbare te repousse, je ne vivrai plus que pour toi. » A ces mots, elle s'est approchée de moi, et me regardant d'un œil fixe et imposant, elle m'a dit : « Oserez-vous, mon fils, répéter ce vœu sacrilége ? Oserez-vous jurer une seconde fois que vous abandonnerez votre mère ? — Non, ma mère, non, je ne l'ai pas dit ; j'ai juré seulement de vivre pour Amélie. — Vivre pour Amélie ! c'est donner la mort à votre mère : choisissez, mon

fils. » A ce discours terrible mon sang s'est glacé, ma tête s'est troublée ; j'ai regardé le portrait. Adolphe, il ne souriait plus; il m'a semblé le voir se couvrir de larmes, attendant son arrêt avec une anxiété pareille à celle qui désolait mon cœur : cette douleur que je me représentais m'a rendu insensible à celle de ma mère. « Ah ! calme-toi, me suis-je écrié, ma bien-aimée ; essuie tes pleurs : il n'y a de crime pour ton amant que celui de t'abandonner, et plutôt que d'en concevoir l'horrible pensée, je jure...... — N'achève pas, cruel enfant ! et si tu ne frémis pas du coup que tu vas me porter, tremble du moins pour toi : le ciel frappe les enfants ingrats. — Je ne tremble que d'être séparé d'elle ; tous les autres maux ne me sont rien au prix de celui-là.

Eh bien ! poursuis, malheureux, va, cours aux pieds de cette vile créature.....— Ne continuez pas, Madame ; je ne souffrirai jamais de personne, ni de vous, qu'Amélie soit indignement

traitée. — Sacrifie-lui tes devoirs, ton honneur et ta mère, a-t-elle ajouté sans me répondre : chargé du poids d'un parricide, unis tes mains sanglantes à ses mains déshonorées, alors vous serez dignes l'un de l'autre. — Oui, quelles qu'en soient les suites, je serai l'époux d'Amélie : dussiez-vous à l'instant m'accabler de vos malédictions, je suis déterminé à les braver, et je jure encore...... — Arrête, Ernest ; pour achever ton serment impie, attends du moins quelques moments, et ne renonce à ta mère que quand elle ne t'entendra plus. » Elle s'est éloignée : je suis demeuré anéanti ; je ne pensais plus, je ne sentais plus, je ne sais ce qu'il me restait à faire pour mourir. Ma mère s'est arrêtée à la porte ; en voyant l'excès de mon désespoir, son cœur a été ému, sans doute, et elle s'est écriée avec un accent aussi douloureux que pénétrant : « C'en est donc fait, Ernest, je n'ai plus de fils! » A ces mots, la nature a repris tous ses droits, et courant me

précipiter aux pieds de ma mère, je les ai arrosés d'un déluge de pleurs; les siens aussi innondaient son visage; je les sentais couler sur le mien, tandis qu'elle me serrait contre son sein en s'écriant : « J'ai donc retrouvé mon fils ! mon fils m'est donc rendu ! » Je n'ai rien répondu; et, je l'avoue, je recevais plutôt ses caresses que je n'y répondais; car, malgré l'attendrissement dont elle m'avait pénétré, je voyais toujours Amélie entre nous deux. Après un long silence, quand nous avons été plus calmes l'un et l'autre, ma mère m'a relevé avec bonté, en me disant d'un ton qui devenait plus grave à mesnre qu'elle parlait : «Sortons de cet appartement, Ernest, et puissé-je n'avoir jamais dans ma vie une heure pareille à celle que je viens d'y passer ! Taisons cette scène à tout le monde, afin que votre honte demeure, s'il se peut, ensevelie...... — De la honte! ma mère, il ne peut y en avoir que pour les lâches et les perfides; et soyez sûre que votre fils ne

méritera jamais de pareils noms. — Ne dites pas un mot de plus sur ce sujet, Ernest; je vous promets de reprendre cette conversation dans un autre moment : je vous demande seulement de me laisser le temps de m'y préparer, afin d'avoir la force de la soutenir.

Je me suis incliné sur sa main en soupirant profondément, et nous avons été rejoindre la compagnie qui nous attendait pour partir. Mon désordre et le ressentiment de ma mère n'ont point échappé à l'œil perçant de Blanche; aussitôt que nous avons été seuls, elle m'a demandé une explication que j'ai refusé de lui donner : je ne veux point lui dire qui j'aime ; elle l'écrirait à Albert, et Amélie serait bientôt instruite d'une vérité qu'elle ne doit apprendre que par moi. O Adolphe ! vous ne saurez jamais ce que c'est qu'aimer comme j'aime ; il me semble toujours la voir devant moi : oui, voilà son sourire, son regard; j'entends sa douce voix : si je suis dans un cercle,

elle y est ; si je suis seul dans ma chambre, elle y est encore : partout je la vois, je lui parle ; et malgré l'effrayante distance qui nous sépare, et ce monde étranger qui m'entoure et m'accable, ce n'est qu'avec elle et pour elle seule que j'existe. Dans cet état que je vous dépeins, Adolphe, vous sentez tout ce qu'il m'en a coûté pour attendre que ma mère m'indiquât le moment qui va décider de ma vie. Depuis trois mortels jours que nous sommes de retour à Dresde, j'espérais à chaque instant qu'elle allait s'expliquer ; et voyant qu'elle ne me disait rien, je commençais à ne pouvoir plus commander à mon agitation, ni endurer cet éternel silence, lorsqu'en nous quittant, ce soir, elle m'a remis le billet suivant :

La baronne DE WOLDEMAR *à son fils.*

« Demain matin, descendez à dix heures dans mon cabinet ; nous serons

seuls ; je vous promets de vous écouter avec patience me parler d'Amélie et de votre amour : c'est promettre peut-être au delà de mes forces ; n'importe, mon fils n'aura point à me reprocher d'avoir manqué de complaisance. Mais quand je fais autant pour vous, Ernest, j'ai droit d'exiger, je pense, que de votre côté vous entendiez, avec une respectueuse soumission, les projets dont je faisais mon bonheur dans ces temps où je croyais n'avoir qu'à bénir le ciel de vous nommer mon fils. »

Le jour commence à paraître.... Tandis que je veille dans toutes les perplexités de l'incertitude, Amélie dort peut-être tranquille.... Mais puis-je la supposer en paix, quand j'ai laissé passer quatre courriers sans lui donner de mes nouvelles ? Hélas ! j'espérais chaque jour un lendemain plus heureux, et je t'attendais pour lui écrire... Que ne doit-elle pas penser de ce silence ? L'image de sa situation me fait plus de mal que tous les chagrins que j'endure ici..... Cependant, avant

la scène qui s'apprête, je veux essayer de lui écrire.... Peut-être ne pourrai-je pas partir tout de suite : si ma mère me demande quelques jours pour réfléchir, je ne les lui refuserai pas; mais, durant cette terrible suspension, je sens bien qu'il me serait plus difficile qu'en ce moment même de m'adresser à Amélie sans lui ouvrir tout mon cœur; et si je suis repoussé par ma mère, si sa cruauté me contraint à la fuir, pour déterminer Amélie, il faut qu'Albert ne soit plus en Suisse, Albert n'entendrait pas mon langage; il ne comprendrait pas que le devoir de l'amour est de braver tous les autres devoirs : c'est donc Amélie seule que je veux voir, c'est elle seule que je veux persuader.

LETTRE LXXIII.

ERNEST A AMÉLIE.

29 juin, 6 heures du matin.

Je suis à Dresde; ce matin même je vais parler de toi et de notre amour à ma bienfaitrice, et lui demander un aveu d'où dépend celui de ma mère : si toutes deux le refusent, je retournerai près de toi sans remords, content d'avoir rempli mon devoir; et quand tu sauras tout, s'il était possible que tu m'opposasses encore des scrupules que je n'aurais plus, je croirais ton amour bien faible, et alors seulement je serais arrivé au dernier terme du malheur.

Après cette lettre-ci, je ne t'en écrirai plus; moi seul je t'apprendrai la réponse de madame de Woldemar. Je compte partir demain; cependant si

mon départ se différait de huit jours, n'en conçois aucune inquiétude, mon Amélie, et repose-toi avec confiance sur l'honneur, l'amour et la foi de ton époux.

Mais, crois-moi, tâche d'engager ton frère à revenir ici promptement; sa présence y est plus nécessaire qu'il ne le pense. Blanche passe sa vie à Woldemar, auprès d'Ernest, et paraît se plaire beaucoup avec lui : l'amitié qu'elle lui montre est si affectueuse et si tendre, qu'il résisterait difficilement à tant de séduction et de charmes, si son cœur n'était défendu par la plus violente passion. O mon Amélie! cet Ernest, l'objet de ton inimitié, est malheureux comme nous; il lutte aussi contre l'ambition et la volonté de sa mère, et est décidé à les braver plutôt que de renoncer à la femme qu'il aime. Cette ressemblance d'infortune ne t'attendrira-t-elle pas sur son sort? Ne fera-t-elle pas succéder la pitié à l'aversion qu'il t'a toujours inspirée? Pourquoi le haïrais-tu? Il est bien

loin de te haïr, lui ! Il m'a révélé son secret, et je suis sûr que, s'il ne peut toucher sa mère, lui aussi penserait à fuir avec nous : s'il prenait ce parti, s'il ne voulait pas laisser l'orgueil de madame de Woldemar disposer de son bonheur, le trouverais-tu donc coupable ?.... Tu t'étonnerais de ce que je t'entretiens d'un pareil sujet, s'il était sans rapport avec notre situation, et si ce que je dis ne prouvait pas ce que tu sais bien, que tout me reporte à l'intérêt de notre amour.

J'ai encore un mot à te dire sur Albert : tu n'ignores peut-être pas que, malgré ses rares qualités, ce n'est qu'à regret que madame de Geysa consent à lui donner sa fille ; elle eût préféré beaucoup l'unir à Ernest ; de son côté, madame de Woldemar, lors de l'arrivée de son fils, tremblait de le voir s'attacher à Blanche ; et maintenant qu'elle connaît et désapprouve le choix qu'il a fait, elle cherche tous les moyens d'augmenter l'amitié qu'il montre à sa cousine, et de faire valoir

tout ce que celle-ci a d'esprit et de charmes. Je crois bien que le cœur de Blanche sera fidèle à son premier attachement; mais, je te le répète, je voudrais qu'Albert hâtât son retour, ne fût-ce que pour prévenir les faux jugemens qu'un trop grand désir de plaire pourrait faire porter contre son amie : il ne suffit pas que l'épouse qui lui est destinée n'ait aimé que lui, il faut qu'elle n'ait jamais laissé soupçonner qu'elle eût pu lui préférer un autre homme.

Adieu, mon amie, mon épouse, adieu; quel que soit le sort qui m'attend aujourd'hui, ce sera le plus beau jour de ma vie, puisque, dans quelques heures, je pourrai verser tout mon cœur dans le tien, et être délivré de l'horrible tourment d'avoir un secret pour toi.

LETTRE LXXIV.

ERNEST A ADOLPHE.

22 juin, huit heures du matin.

Je viens d'écrire à Amélie; je ne sais comment il m'a été possible de lui tracer quelques lignes, dans l'agitation où je suis... Voilà l'heure qui approche: je vais descendre; je m'arme. autant que je le puis, de sang froid et de courage. Combien ne m'en faudra-t-il pas pour entendre déchirer Amélie sans me plaindre, et résister aux larmes de ma mère sans m'émouvoir? Mais mon parti est pris; il n'est point d'ordre, de prières qui puissent me faire renoncer à celle que j'aime : si ma mère ne cède point à mes vœux, je lui désobéirai; et demain matin, soit que sa malédiction ou son consentement m'accompagne, je serai sur la route de Suisse, et peu

de jours après, l'époux d'Amélie..... Ce titre sacré, je le prendrai avec une joie pure ! Pourquoi serait-elle troublée ? En demandant le consentement de ma mère, n'ai-je pas rempli ce que je lui devais ? Si elle s'oppose à mon bonheur, dois-je être la victime de son féroce orgueil, de son insatiable haine ? Dois-je surtout leur sacrifier la femme angélique qui m'a nommé son époux ? La vertu même n'aurait-elle pas horreur de ma soumission ? Et si c'est la vertu qui me conduit dans les bras d'Amélie, pourquoi ma conscience murmurerait-elle ?

J'entends sonner l'heure.... Ce soir, Adolphe, vous saurez l'issue de l'affreux combat que je vais soutenir. Combien cet instant tardait à mon impatience!...Ma mère me fait dire qu'elle est seule, qu'elle m'attend.... Je descends.

LETTRE LXXV.

ERNEST A ADOLPHE.

2 juillet.

Oui, j'aurai la force de vous écrire; je dois l'essayer du moins, car si je succombe sous le poids du malheur qui m'accable, cette lettre-ci deviendra un testament de mort, où Amélie trouvera peut-être l'excuse de l'horrible serment que j'ai fait.....

Je vous quittai avant-hier pour me rendre auprès de ma mère ; elle m'attendait. Son air était grave, mais tranquille; en m'apercevant, elle me présenta sa main, que je baisai, me fit signe de m'asseoir, garda un moment le silence, et puis levant les yeux sur moi, elle me demanda, avec un profond soupir : « Est-ce le hasard, Ernest ? est-ce votre volonté qui vous

ont fait connaître Amélie? Dans quel lieu l'avez-vous vue? Combien de temps êtes-vous restés ensemble? Vous êtes-vous nommé à elle? Donnez-moi, je vous prie, tous les détails d'un événement sur lequel je pleurerai long-temps sans doute. » Alors, sans parler à ma mère du long ressentiment que j'avais nourri contre Amélie, dans la crainte qu'elle n'y trouvât des raisons d'alimenter le sien, je lui racontai simplement comment, en traversant les montagnes, j'étais près de périr, et que le courage, l'humanité d'Amélie, m'avaient arraché à une mort certaine. Ah! Madame, quand je revoyais celle que vous m'aviez destinée dès l'enfance, brillante de cette beauté céleste d'un ange qui vient de sauver des infortunés, quand je lui devais la vie, comment ne lui aurais-je pas donné la mienne? Vous connaissez ses charmes; en est-il de plus puissans? Mais que sont-ils auprès de ses vertus? Ce sont elles qui m'ont enchaîné. Moi aussi, par un vain préjugé, j'ai voulu me dé-

fendre de l'aimer; mais, depuis, combien j'ai rougi d'en avoir eu seulement la pensée : je me serais méprisé moi-même, si l'orgueil avait pu fermer mon cœur à l'objet le plus digne et le plus vertueux. Non, ma mère, non, la honte n'est pas pour celui qui adore Amélie, mais pour l'homme dur et insensible qui aurait pu la voir et n'être point touché. Ah! laissez-moi achever, ai-je continué vivement, en voyant qu'elle allait m'interrompre, je n'ai pas encore tout dit; mon cœur est plein, il faut qu'il s'épanche ou qu'il se brise; et quand je parle d'Amélie, de cet objet de mon culte, de mon idolâtrie, et que j'en parle à une mère également respectée et chérie, c'est à genoux que je dois exprimer mes vœux.» En prononçant ces mots, je suis tombé aux pieds de ma mère, et penchant mon visage sur ses deux mains, j'ai continué ainsi : « Vous ne savez pas que cette femme que vous haïssez, que vous accablez de vos malédictions, vous aime et vous bénit; je l'ai entendu moi-

même faire des vœux pour votre bonheur ; ne me connaissant point, elle ignorait devant qui elle les prononçait : ce n'était point l'effort d'un cœur orgueilleux qui se dompte pour qu'on l'applaudisse, mais l'effusion d'une âme douce et tendre, qui, ne sachant qu'aimer, plaint celui qui peut la haïr, et prie pour ceux qui l'accablent. O ma mère! un jour M. Grandson a voulu me donner la main de sa nièce; Amélie y consentait; le bonheur était là : je vous l'ai sacrifié. Un refus m'exposait à toute la colère de M. Grandson, et portait le désespoir dans le cœur d'Amélie : je m'y suis décidé plutôt que d'être heureux sans votre consentement. Ce n'est pas tout : il fallait taire les motifs de ma conduite, il fallait laisser croire à Amélie que je l'aimais faiblement, et que je la trompais peut-être; ce courage, que la vue d'une mort certaine ne m'aurait pas donné, je l'ai trouvé dans la crainte de vous offenser.... » A ces mots, les sanglots ont étouffé ma voix; ma poitrine était en feu : j'ai été forcé de m'arrêter.

« Ernest, a repris ma mère d'une voix un peu émue, je suis plus contente de vous que je ne l'espérais; je vois avec plaisir qu'au milieu de vos écarts, vous n'avez point oublié tout-à-fait les droits de votre mère, et qu'il y a une excuse au fol amour que vous avez conçu. Amélie a sauvé vos jours : vous vous êtes attaché à elle par reconnaissance; et quoique vous l'ayez portée à un degré insensé, néanmoins son motif est noble et vous rend moins coupable. Votre plus grand tort est de ne vous être pas nommé : je pense que si Amélie avait su qui vous étiez.... — Ah! ma mère, je n'ai pas tout dit: vous ne connaissez pas encore ce que le cœur d'Amélie renferme de courage et de vertus; vous ne savez pas quelles hautes obligations vous lient vous-même à cette femme angélique. » A ces mots, ma mère a fait un geste d'indignation. Sans lui laisser le temps de m'interrompre, j'ai ajouté vivement: « Et de telles obligations, que, même en lui donnant votre fils, vous ne les acquit-

terez pas. Il est vrai, la crainte de vous offenser, peut-être celle de contracter un mariage nul en épousant Amélie sous un nom supposé, me donnèrent la force de refuser sa main; mais lorsque son oncle m'eut éloigné d'elle, que je me peignis ses larmes, sa douleur, les doutes que peut-être elle avait conçus sur mon amour, il me fut impossible de songer à partir avant de l'avoir rassurée. Je lui demandai une entrevue : je l'obtins. Le soir, je me rendis chez elle : nous étions seuls; là, tombant à ses pieds, je lui jurai à la face du ciel que je n'aurais jamais d'autre épouse; elle unit ses serments aux miens. — Ils sont illégitimes, odieux; le ciel ne les a point reçus, et ta mère les réprouve et les déteste.... — Au moment où je venais de recevoir la foi d'Amélie, ai-je continué en regardant fixement ma mère, je pressentis le cri de haine que je viens d'entendre, et désespérant de pouvoir toucher votre cœur, je conjurai Amélie de fuir avec moi au bout de l'univers; et, si elle m'eût écouté, ja-

mais je ne serais rentré dans ma patrie, jamais vous n'auriez revu votre fils. » Ma mère s'est levée avec un mouvement d'horreur; mais, en jetant les yeux sur moi, l'idée qu'elle avait pensé me perdre pour toujours l'a attendrie sans doute, car elle s'est précipitée dans mes bras en versant un torrent de larmes. « O mon fils! mon fils! s'écriait-elle, tu l'as pu concevoir l'horrible pensée de m'abandonner! » Et elle me pressait sur son cœur, de toute sa force, comme pour me retenir près d'elle. « Ah! ma mère, lui ai-dit, jugez donc s'il est possible de vaincre un amour assez violent pour m'avoir déterminé à un pareil crime. » Cette réponse a paru l'ébranler; cependant elle n'a rien ajouté, et, sans me regarder davantage, elle s'est promenée dans la chambre en rêvant profondément; quelques instants après, elle s'est approchée d'une petite table pour prendre une fiole d'éther, dont elle a avalé quelques gouttes, ensuite elle a recommencé à marcher, plongée dans la même méditation. Au bout d'une

demi-heure de silence, elle est enfin revenue à moi, et m'a dit d'une voix calme et grave : « Et quand vous engageâtes Amélie à fuir avec vous, sut-elle alors qui vous étiez? — Non; pour lui faire cet aveu, j'attendais son consentement : elle ne le donna pas. — Mais, puisque vous ne lui apprîtes point la force de l'obstacle qui s'opposait à votre union, comment excusâtes-vous à ses yeux l'extravagance du parti que vous lui proposiez? — Je me fis passer pour Adolphe; je lui parlai de la reconnaissance que je vous devais, de votre influence sur l'esprit de madame de Simmeren...... — Bon Dieu! a interrompu ma mère, que de détours, de faussetés! Se peut-il que mon fils, le pur sang des Woldemar, se soit avili à ce point? — Oui, ma mère; je suis coupable, je le suis beaucoup : j'ai trompé Amélie; mais elle, qui fut toujours sincère, tendre, généreuse, faut-il qu'elle porte la peine de mon crime, et que, parce que je l'ai abusée, je l'abandonne? — Le ciel est juste; quels que soient les

maux qu'il réserve à Amélie, ils seront toujours moindres que ses torts, et j'applaudirais à un châtiment qu'elle n'a que trop mérité, si la cause n'en était déshonorante pour vous, puisqu'elle vient de votre artifice. Mais, répondez : Lorsque cette femme crut voir en vous le fils de madame de Simmeren, elle pensa donc que, sans l'aveu d'une mère illégitime, elle ne pouvait pas s'unir à vous ? — Dans cette occasion, comme dans toutes celles de sa vie, Amélie n'a pas craint de s'immoler elle-même; et, sûre de ne pas survivre à un refus, elle a préféré la mort à l'idée de coûter des larmes à ma mère. — Ainsi, je puis être sûre que, dès l'instant où elle saura la vérité, elle n'hésitera pas à vous rendre vos serments et à renoncer à vous ? —Renoncer à moi! me suis-je écrié avec effroi; et croyez-vous que lorsqu'elle s'y résoudrait, je renoncerais à elle ? — Je n'ai pas encore si peu de confiance en votre raison, qu'il ne puisse me rester quelque doute à cet égard : je vous prie seulement, mon fils, de m'écouter à

votre tour avec la même patience que j'ai mise à vous entendre. » J'ai été atterré par l'air tranquille et froid dont ma mère a prononcé ces mots : il me disait que son parti était pris, qu'il n'y avait plus d'espoir; alors, baissant les yeux vers la terre, dans le morne accablement d'un malheureux qui a cru obtenir sa grâce et qui va recevoir son arrêt de mort, j'ai laissé ma mère poursuivre : « L'amour, mon fils, ne remplit qu'une petite portion de la vie, dont il ne fait pas même le bonheur; et à peine est-il évanoui, qu'on reste seul avec le souvenir des faiblesses et des crimes où il nous a entraînés, et du mal irréparable qu'il nous a fait. Ainsi, l'homme que cette passion subjugue, commence sa carrière par la folie, et la finit par les remords : voyez, au contraire, quelle est l'existence de celui qui demeure toujours fidèle à l'honneur; entouré d'estime, de respects, les distinctions viennent le chercher, les souverains se disputent ses services, et celui auquel il s'attache se croit honoré

du choix. Cependant, quelque brillantes que soient les marques de considération qu'on lui donne, sa réputation l'élève encore au-dessus d'elles, et il semble, par son caractère, si grand et si noble aux yeux de tous, que rien ne peut l'ennoblir. Vous me direz, Ernest, que cet honneur que je vante, et auquel j'espérai long-temps vous voir uniquement dévoué, ne s'oppose point à votre mariage avec Amélie, que sa faute n'a blessé que nos préjugés et non pas la vertu : ce n'est point là ce que j'examine; je vois seulement, et vous le savez comme moi, que, d'après nos lois, nos usages, nos mœurs, son mariage l'a couverte d'ignominie, et que vous ne pourriez l'épouser maintenant sans la partager avec elle. Que son exemple du moins vous serve de leçon : l'amour qu'elle vous inspire ne peut être plus vif que celui qui l'entraîna jadis vers M. Mansfield. Elle lui a tout sacrifié : voyez quel fruit elle en a recueilli. Sa faiblesse l'a fait mépriser de son séducteur même; il l'a délaissée

pour les plus viles créatures. Sa famille l'a rejetée de son sein avec indignation : forcée de s'expatrier, la fille du comte de Lunebourg n'a trouvé d'autre asile que la maison d'un marchand. Que de larmes elle a dû verser ! Que de repentirs elle a dû connaître ! O mon fils ! en vous abandonnant comme elle à votre honteux délire, ne voyez-vous pas que la même punition vous attend ? Que dis-je la même ? ainsi que votre crime, votre châtiment serait bien plus grand ; car enfin, malgré la haute naissance d'Amélie, son sexe lui donnait la facilité de s'ensevelir dans l'obscurité ; mais vous, issu du sang le plus illustre, héritier et seul rejeton des comtes de Woldemar, destiné aux premières charges de l'état, agréé par votre souverain comme l'époux d'une fille de son sang, où irez-vous cacher la splendeur de votre nom, quand vous en serez déchu ? Les titres qui font aujourd'hui votre gloire vous poursuivront alors pour éclairer votre opprobre : chacun aura le droit de vous le reprocher ; les hommes

de la plus basse extraction pourront vous dire : « Je vaux mieux que toi, car je « suis resté dans le rang où le ciel m'a « placé ; mais, toi, c'est par ta faute « que tu as perdu le tien. » Ernest, ce n'est pas en vain que mon sang coule dans vos veines : vous avez de l'orgueil; vous ne vous verrez point sans désespoir l'objet du mépris général, et celle que vous pourriez accuser d'en être cause, ne tarderait pas à vous devenir odieuse. Alors, sans amour, errant dans un autre hémisphère, à cet âge où l'ambition parle le plus fortement au cœur, quel sera votre sort? Où trouver des consolations? Vous penserez à votre patrie, que vous étiez destiné à honorer, et où votre nom ne se prononcera plus qu'avec dédain; vous penserez à votre mère qui avait mis en vous tout son espoir et sa gloire, et que vous aurez conduite au tombeau. J'aurais voulu, mon fils, ne vous toucher que par les seules considérations de l'honneur; j'aurais voulu que, pour renoncer à vos projets, vous n'eussiez pas eu be-

soin de savoir que je n'y survivrais point. Ah! mon enfant, crois-tu que je pourrais supporter ta honte? Crois-tu que je pourrais vivre pour te voir déshonoré? Et Amélie elle-même, si elle a les vertus que tu lui prêtes, si elle n'est pas tout-à-fait indigne de l'amour qu'elle t'inspire, pourra-t-elle consentir à t'entraîner dans cet abîme où elle s'est perdue, et dont, mieux que personne, elle doit mesurer la profondeur? Quelle idée devrions-nous prendre d'elle si elle le voulait? et quelle estime pourrais-tu faire d'une femme qui, pour satisfaire sa passion, consentirait à dégrader son amant? Ernest, j'ai meilleure opinion d'Amélie que vous n'en avez vous-même : malgré son impardonnable faute, elle a de la bonté dans le cœur et même de la noblesse; elle a pu vouloir se sacrifier elle-même à son amour, mais elle n'y sacrifiera jamais un autre. Hélas! mon Ernest, qui l'a plus aimée que moi, cette Amélie?» a continué ma mère en versant quelques larmes; et, tandis qu'elle par-

lait, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines et se porter à mon cœur et à ma tête avec tant de violence, que je craignais de perdre connaissance et de ne plus entendre la voix de ma mère dire qu'elle avait aimé Amélie. « Long-temps je fis tout mon bonheur de te la donner pour épouse : je sais quels charmes, quelles vertus elle promettait; et, si elle se fût conservée pure, la fille même des rois ne l'eût point égalée à mes yeux. Mais, mon fils, plus je rends justice à ce qu'elle était, plus vous me trouverez inexorable maintenant : sa conduite l'a souillée d'une tache indélébile, qu'aucune puissance de la terre ne peut effacer. Mon consentement même, à quoi vous servirait-il? Il ne vous sauverait pas du déshonneur. Ah! mon cher enfant, si en le donnant je n'immolais que moi-même, crois-tu qu'en voyant tes larmes j'eusse compté ma vie pour quelque chose ?... » Elle s'est arrêtée pour attendre ma réponse, sans doute; mais je ne pouvais parler : toujours à genoux, la tête ap-

puyée contre le marbre de la cheminée, une sueur froide coulait sur tout mon corps; ma langue était glacée. « N'avez-vous rien à me répondre, Ernest? » m'a dit ma mère. Je suis demeuré dans mon immobilité. Elle a relevé ma tête, et, effrayée sans doute de mon extrême pâleur, elle m'a dit d'un ton plein d'effroi : « Mon fils, mon cher fils, qu'avez - vous? Vous sentez-vous malade? — Ah! ma mère, me suis - je écrié en mettant sa main sur mon cœur, c'est là qu'est Amélie; elle y est avec ma vie : vous ne pourrez les en arracher qu'ensemble. » A ces mots, elle m'a repoussé; et, se levant brusquement, elle a fait quelques tours en silence dans la chambre; puis, s'arrêtant debout devant moi, elle m'a dit : « Je vois que votre esprit est tout-à-fait troublé, et que ce serait une folie d'essayer de vous convaincre par des arguments raisonnables : je vous commande donc, sous peine d'encourir ma malédiction, de ne plus songer à Amélie comme à vo-

tre épouse, de cesser toute correspondance avec elle, et de me laisser le soin de lui apprendre qu'Ernest étant celui qu'elle aime, elle doit renoncer à l'espoir d'être à vous. » A cet ordre, à cette menace, toutes mes forces sont revenues; et me levant avec impétuosité : « Eh bien! lui ai-je dit, contentez donc votre haine, maudissez votre fils, car il renouvelle en votre présence le serment qu'il a fait à Amélie de lui être fidèle et de n'avoir jamais d'autre épouse.... — Arrête! arrête! mon fils, a interrompu ma mère; rétracte ce serment impie fait dans un moment d'égarement: non, tu n'as point juré ta honte; non, tu n'as point juré ma mort, a-t-elle ajouté en tombant à mes genoux. O mon enfant! cher objet de ma tendresse, mon unique consolation, je t'en conjure, prends pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même; au nom de ce sein qui t'a nourri, de ces entrailles qui te portèrent, ne repousse pas les prières d'une mère au désespoir; elle ne rougit point

de baigner tes pieds de ses larmes : pour obtenir le seul bien dont elle soit jalouse sur la terre, elle s'humilierait plus encore ; prosternée devant toi, elle attend son arrêt. Ah! promets que tu lui conserveras l'honneur de son fils. » Adolphe, l'état de ma mère, son abaissement, ses sanglots m'ont terrassé : j'ai voulu lui obéir, mais vainement; j'ai tenté de dire que je renonçais à Amélie : il m'a été impossible de proférer ces horribles paroles. « Tu ne veux donc pas obéir ? m'a-t-elle demandé d'une voix tremblante et suffoquée par la douleur. — Hélas! ma mère, ma vie est à vous; mais trahir Amélie, mais promettre de l'abandonner! non, je ne le puis, je ne le puis. — Ah! c'en est trop, » a-t-elle dit en se levant et portant la main à son front. Elle a fait quelques pas vers la porte ; je la suivais des yeux ; je l'ai vue tout à coup pâlir et tomber sur le parquet ; je me suis élancé vers elle : elle était sans mouvement et ne respirait plus.

Elle est restée vingt-quatre heures

dans cet état; les médecins que j'ai fait appeler ont déclaré que c'était une apoplexie causée par le sang et la contraction des nerfs. J'ai veillé tout le jour et la nuit auprès d'elle, dans un désespoir dont un seul mot peut vous donner l'idée. Durant ces heures si longues, où je croyais la voir expirer à chaque minute, l'image d'Amélie ne s'est pas présentée une seule fois à ma pensée. Je ne puis rien dire de plus.

La force des remèdes lui a rendu la connaissance; le premier signe qu'elle en a donné a été de demander son fils. Je me suis approché de son lit, et j'ai couvert de mes larmes sa main qu'elle essayait d'étendre vers moi. « Dieu soit loué! m'a-t-elle dit d'une voix faible et sourde; je ne mourrai point sans avoir pardonné mon enfant. » A ces mots, Adolphe, j'ai senti qu'une mère qu'on vient d'assassiner, et qui vous bénit encore, avait plus de puissance sur le cœur que l'amour même. Je me suis prosterné devant elle en m'écriant :
» Ah! si je vous avais perdue, je vous

aurais suivie. — Ernest, m'a-t-elle répondu, tu ne sacrifieras donc plus ta mère à ta passion? » A cette question, j'ai cru voir Amélie devant moi; j'ai enveloppé ma tête sous les rideaux, comme pour me cacher l'objet qui m'empêchait d'obéir à ma mère. Le médecin, qui a vu ce geste sans en deviner la cause, s'est penché vers moi, et m'a dit très-bas : « Prenez garde, sa vie ne tient encore à rien; la moindre émotion, la plus légère contradiction peuvent la tuer sur-le-champ. » J'ai frémi, et écartant vivement le rideau: « Disposez de moi, ma mère, me suis-je écrié; vous êtes maîtresse de mon sort. « Elle a tenté de me serrer la main; sa physionomie s'est éclaircie. « Je suis contente, m'a-t-elle dit; maintenant je puis mourir en paix. »

Epuisée alors par l'effort qu'elle venait de faire, elle est retombée sans couleur et presque sans mouvement sur son oreiller : cependant la nuit a été calme; elle a fait usage de la main qui semblait paralysée. La journée

d'hier s'est passée sans accidents graves, et ce matin, le médecin m'ayant assuré qu'il commençait à avoir quelques espérances, je me suis retiré un moment pour vous écrire.

O Adolphe! celui qui n'a point vu sa mère expirante, qui ne s'est point dit, c'est moi qui la tue; qui n'a point senti l'épouvantable remords près de s'attacher à toute l'existence, et poursuivre jusque dans la tombe le refuge de tous les autres malheurs; celui-là, dis-je, n'excusera jamais le crime dont je me suis rendu coupable envers Amélie..... Amélie! ô Amélie! que ton nom me déchire! Tu pleureras sur mon silence, et je n'oserai t'écrire; non, je ne t'écrirai point pour t'apprendre que j'ai renoncé à toi. Ecoutez, Adolphe, prenez toutes mes lettres, depuis la première que je vous écrivis en arrivant au château de Grandson jusqu'à celle-ci; rendez-vous auprès d'Amélie, et dites-lui, en lui remettant ce funeste paquet: « L'infortuné « qui les écrivit a dû obéir à sa mère,

« mais il n'a pas pu survivre à votre
« perte ; et quand il a vu qu'il fallait
« exister sans vous, il est descendu
« vous attendre au tombeau........ ».
Adolphe, un cercueil avec Amélie, voilà maintenant où se bornent tous mes vœux ; le ciel ne les rejettera pas, j'espère..... Déjà je sens un froid mortel arriver jusqu'à mon cœur..... les forces me manquent : adieu.

LETTRE LXXVI.

AMÉLIE A ERNEST.

6 juillet.

Quoique vous ne me disiez point la cause qui peut vous faire différer votre retour, et qu'il soit possible que vous soyez demain ici, il suffit que cette lettre puisse vous trouver à Dresde pour me détermiuer à l'écrire.

Il y a dans celle que j'ai reçue de

vous ce matin, quelque chose que je ne puis définir, et qui m'a troublée jusqu'au fond de l'âme. Je suis moins effrayée peut-être des malheurs que je prévois, que du désordre, du mystère qui règnent dans toutes vos expressions, et que je ne sais à quoi attribuer. Vous avez quitté la Souabe sans m'avoir dit un seul mot des dispositions de votre mère; vous arrivez à Dresde, et ne me parlez que de celles de madame de Woldemar; et quand c'est elle qui va prononcer sur mon sort, c'est pour Ernest que vous me demandez ma pitié........ Adolphe, croyez-vous donc que, dans la situation où je suis, il puisse me rester quelques larmes à donner à des peines étrangères? Enfin, pour la première fois, vous me déclarez positivement que vous avez un secret pour moi, et vous ne paraissez seulement pas vous souvenir que vous avez passé quinze jours entiers sans m'écrire....... quinze jours entiers, Adolphe! et sur cela pas une excuse!...... Eh bien, peut-être

as-tu mieux fait de n'en point donner? Puisque tu ne songes pas à te justifier, il faut bien que tu sentes que tu n'en as pas besoin, et qu'il y a assez d'amour dans ta lettre pour m'empêcher de pouvoir t'accuser..... Aussi, je ne t'accuse point; je t'obéis; je me fie, comme tu le demandes, à ta foi et à ton amour. Ah! je n'ai pas un cœur qui puisse croire aisément que ce que j'aime est coupable.

Je lisais encore votre lettre, lorsque Albert est venu m'en apporter une de Blanche, arrivée par le même courier. Le nom d'Ernest n'y est pas tracé une seule fois; ce silence, dont mon frère se réjouissait, m'a semblé, d'après ce que vous me dites, du plus sinistre augure : j'ai tremblé que déjà elle n'eût quelque chose à cacher, et qu'elle ne se tût sur les nouvelles dispositions de madame de Woldemar, que par la crainte de ne pouvoir dissimuler le plaisir qu'elles lui causaient. Pendant que mon frère me parlait de sa joie, je demeurais les yeux atta-

chés sur votre lettre, et le cœur palpitant d'un secret effroi : il me parlait de sa joie, l'infortuné ! et le papier, qui pouvait la détruire, était là, près de lui ; sa main aurait pu le toucher ; il y portait même des regards distraits...... O Adolphe ! qui peut répondre qu'il n'existe pas tout près de soi ce mot, cette vérité, qui doivent détruire à jamais le bonheur don nous nous croyons le plus assurés ? Je l'avoue, la confiance d'Albert me fait trembler sur celle que je vous accorde : il me semble être entourée de fantômes mensongers, d'ombres qui fuient devant moi ; et, pour croire même à votre existence, Adolphe, j'ai besoin de vous revoir. Ah! prends pitié d'un esprit troublé, d'un cœur malade, que ta présence seule peut guérir ; et puisque ma vie est encore le premier intérêt de la tienne, ne diffère plus ton retour ; mais si ce n'est pas demain que tu arrives, sans doute tu ne trouveras plus mon frère ici : toute sa destinée dépend peut-être de son prompt re-

tour à Dresde. Avec cette idée, tu crois bien que je le presserais de partir, lors même que mon intérêt demanderait qu'il restât. Les regards de mon frère me gênent : je vois qu'il ose à peine épancher devant moi tous les sentiments honnêtes dont son âme est remplie ; il craint que l'éloge de la vertu ne soit la condamnation de sa sœur. O mortelle et trop juste douleur ! j'ai donc perdu l'estime d'Albert ! Mais, s'il me méprise, pourquoi m'aime-t-il encore ?..... Ah ! qu'il parte, qu'il m'oublie : je sens que je puis tomber dans de telles situations où son amitié me deviendrait le plus insupportable des liens.

Adolphe, ne t'effraie pourtant pas de ma douleur, car je puis pleurer encore : les larmes sont le seul soulagement du cœur brisé ; mais on ne veut de soulagement que tant qu'il reste de l'espérance.

LETTRE LXXVII.

AMÉLIE A ERNEST.

16 juillet,

Vous n'arrivez point, vous n'écrivez plus; et, dans les angoisses qui me déchirent, croiriez-vous que j'ai pu trouver une idée plus cruelle encore que celle d'être oubliée de vous ? J'ai craint pour votre vie...... Adolphe, je suis sûre que vous êtes malade, peut-être en danger; l'agitation aura enflammé votre sang, vous n'aurez pas voulu me le dire : c'est là l'unique cause de votre silence..... Ah ! qui pourra m'instruire de ton sort, et me révéler tout ce que j'ai à craindre ? S'il est vrai que tu ne puisses le faire, ouvre ton cœur à un ami; dévoile-lui ma honte s'il le faut; que m'importe ? pourvu qu'il me rassure. Puisque Ernest t'aime et qu'il est près de toi,

conjure-le de m'écrire ; qu'il sache que ce cœur qui lui fut destiné, a été constamment déchiré par mille douleurs, et est maintenant en proie à la plus cruelle de toutes : s'il croît que je l'ai offensé, qu'il me pardonne et me plaigne. Tu dis qu'il n'est point sans pitié comme sa mère : il ne me refusera donc point les lumières que je demande; il m'apprendra quel est ce malheur qui m'attend. Ah, Dieu ! c'est donc sa main qui me donnera ou la vie ou la mort ! Fatale et bizarre destinée, qui me force à invoquer le secours de l'homme dont je n'aurais jamais cru être assez séparée !

Mon frère va retourner à Dresde : je l'en ai supplié à genoux; il a souscrit à ma prière : j'en bénis le ciel. Je sens que j'ai besoin que mon frère s'éloigne, et que rien ne gêne ma liberté. Mille projets fermentent dans mon sein : soit que j'aie à craindre pour ta vie, ou que j'aie perdu ta tendresse, il faut que mon incertitude finisse ; mais m'occuper de soins pai-

sibles, conserver un visage serein quand toutes les inquiétudes me dévorent ! c'est plus que je ne puis faire..... O Adolphe ! où es-tu maintenant ? Quel lieu te cache à ma tendresse ? Comment se fait-il que celle qui n'existe que de ta vie, soit dans l'ignorance de ton sort ?...... Comment ! pas un mot, un seul mot ? Ah ! s'il n'était plus temps, si cette lettre ne te trouvait plus..... Je succombe à cette horrible pensée : plutôt que de vivre une minute de plus avec elle, dis-moi, répète-moi que tu as cessé de m'aimer, que tu m'as retiré ton amour, ton amour que j'ai payé de tout mon bonheur ; mais peut-être est-il vrai. Ne sais-je pas que, même au moment d'expirer, en pensant à ta douleur, j'aurais trouvé des forces pour t'écrire ?.. O Adolphe ! s'il se pouvait que tu eusses violé tes serments, et que ton cœur m'eût oubliée ! Non, ne me le dis point ; laisse-moi mourir de mon incertitude : je ne veux pas emporter au tombeau l'affreuse idée de te savoir

coupable.... Mais que dis je? Où m'entraîne un mouvement injuste? Pardonne, Adolphe, à une infortunée qui se débat contre une douleur qui la tue, d'avoir pu douter de ta foi; pardonne-moi, ô Dieu suprême! d'avoir osé croire que mon amant trahirait les serments qu'il t'a faits: non, une si noire perfidie n'entrera jamais dans son cœur, et l'ange de mes jours ne les abandonnera point au désespoir. Hélas! je te connais trop bien pour pouvoir m'abuser sur le malheur dont le ciel me menace..... Si tu vis encore, tu vis pour Amélie, et bientôt tu le lui apprendras toi-même; mais, si ce funèbre silence se prolonge, le coup sera frappé: elle aura tout perdu; et alors crois-tu que celle qui consent à se montrer déshonorée aux yeux d'Ernest et du monde entier, pour être un instant plus tôt rassurée sur ton sort, ne regardera pas comme une bien faible preuve d'amour de ne pouvoir te survivre?

LETTRE LXXVIII.

ADOLPHE DE REINSBERG A MADAME DE SIMMEREN.

Du château de Woldemar, 18 juillet.

Si je n'ai point cédé, Madame, à la bonté qui vous faisait désirer de me garder plus long-temps auprès de vous, c'est que l'honneur me le défendait. Les caresses maternelles, dont vous ne pouviez vous abstenir, auraient tôt ou tard compromis votre secret : j'ai dû avoir, pour votre intérêt, un courage que vous n'aviez pas vous-même, et me priver de votre présence plutôt que de vous nuire par la mienne. Il se peut que cette fermeté d'âme vous paraisse dureté de cœur ; et en effet, on m'a reproché plus d'une fois d'en avoir; mais depuis que je suis dans le monde, les maux qu'entraîne la faiblesse m'ont toujours paru si funestes, que, jusqu'à

mon dernier soupir, je préférerai, à la séduction de la tendresse qui amollit, la rudesse de la vertu qui fortifie ; et je crains moins d'outre-passer le but qu'elle me montre, que de risquer de demeurer en arrière.

J'ai trouvé madame de Woldemar dans son lit; sa santé est visiblement altérée : je doute même qu'elle se rétablisse jamais entièrement ; mais l'état d'Ernest est plus déplorable encore, et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de le serrer entre mes bras sans verser des larmes. Ah ! Madame, que n'ai-je pas perdu en lui ? Quel homme il promettait ! Que de vertus on devait en attendre ! Une passion fatale les a toutes flétries, et je n'ai retrouvé que l'ombre d'Ernest. Quel changement en six mois! Son extérieur est aussi méconnaissable que son âme ; ses traits, où brillaient jadis une si noble fierté et un si grand caractère, sont défigurés par la douleur ; ses yeux, caves et éteints, ne s'animent plus qu'au seul nom de celle qu'il aime ; et l'effort qu'il a fait pour

céder à sa mère a véritablement troublé son esprit. Il ne la quitte point tant qu'elle est éveillée ; mais à peine s'endort-elle, qu'il court s'enfermer dans sa chambre, où il écrit sans, ordre et sans suite, des pages pitoyables et déchirantes, adressées à son amante, mais qu'il ne lui envoie pas, parce qu'il l'a promis à sa mère.

Je ne vous donnerai pas sur ce qui se passe ici tous les détails que vous désireriez sans doute ; le nom de celle qui a causé tant de troubles et de désordres dans cette maison est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous confier, et l'obligation de me taire sur ce point, me forcera au silence sur beaucoup d'autres : cependant, ce qu'il me sera possible de vous apprendre sans indiscrétion, je le ferai.

J'ai causé avec madame de Woldemar de l'état de son fils ; elle le voit, s'en afflige et demeure inflexible ; jamais son orgueil ne cédera : je blâme cet excès, et le lui ai dit. Si le choix d'Ernest offensait la vertu, qu'elle le

laissât mourir plutôt que de le satisfaire, je l'aurais approuvée; mais la femme qu'il aime est honnête : dès lors il faut la lui donner, parce que, dans l'état où il est, c'est le seul remède qui puisse le guérir. Madame de Woldemar m'a menacé de m'éloigner de son fils, si je persistais dans ce sentiment : elle le peut faire; car, comme je le crois juste et vrai, j'y persisterai. D'un autre côté, j'ai tenté aussi un effort sur le cœur d'Ernest : « Puisque vous avez eu le courage de céder, lui ai-je dit, serez-vous généreux à demi? et ferez-vous payer si durement votre soumission, en vous laissant accabler par la douleur? — Ma mère n'est donc pas encore satisfaite? a-t-il repris d'un air assez tranquille. — Elle l'est beaucoup; mais moi je ne le suis point encore, et vous-même ne devez pas l'être non plus, puisque votre sacrifice, quoique grand, n'est pas complet. » Il a souri avec amertume, et, oubliant sans doute que j'étais là, il s'est dit à lui-même : « Les insensés!

ils croient que mon sacrifice n'est pas complet... S'ils savaient l'étendue du mien, s'ils connaissaient mon crime.... Mais je suis tranquille : j'en ai plus fait que je n'en puis supporter ; je ne souffrirai pas long-temps ; mais en mourant je ne la quitterai pas. Son image restera là, toujours là. » En prononçant ces derniers mots, il a pressé fortement ses deux mains sur son cœur et est resté une demi-heure dans la même attitude, pensif et immobile. Je me promenais en silence dans la chambre ; enfin, il s'est approché de moi : « Adolphe, est-il arrivé des lettres d'elle ? — Non ; mais s'il en vient, faudra-t-il vous les remettre ? — Assurément ; ne suis-je pas en état de les lire ? — Je crois qu'il vaudrait mieux ne le pas faire : elles vous rendront l'exécution de votre promesse plus difficile : elles accroîtront votre faiblesse. — Il a raison, j'ai eu de la faiblesse ; j'aurais dû laisser mourir ma mère, a-t-il dit en fixant la terre d'un œil farouche. — Malheureux ! qu'osez-vous prononcer ?

Vous regrettez le nom de parricide ?— Non, a-t-il repris en secouant la tête, je ne puis consentir à le porter; mais quand ma mère sera rétablie, je me dégagerai de mes serments.... — Qui ? vous, Ernest, vous serez un homme sans honneur et sans foi ? — Et de quel droit ma mère compterait-elle sur la sainteté de ma promesse, quand elle m'a forcé à en violer une plus sacrée ?.... J'y suis résolu : celui qui a pu trouver une raison d'être infidèle à son premier engagement, en saura bien trouver une autre pour l'être aussi au second. »

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails, Madame; en voilà bien assez sans doute pour faire rougir les hommes de l'état de dégradation où les passions peuvent les réduire. L'orgueil et l'amour luttent ensemble avec la même force entre Ernest et sa mère : tous deux, également aveuglés, ne voient plus la raison et ne se soucient plus de la vertu; ce n'est plus le bien qu'ils veulent, mais le contentement de leurs

passions qu'ils demandent à toute force et à tout prix. Quel indigne combat ! Ce n'était pas là ceux auxquels Ernest s'exerçait avant qu'il m'eût quitté.

Il y a ici une jeune personne qu'on m'avait peinte comme frivole et coquette, et dont je suis forcé d'admirer le bon sens et la douceur : mademoiselle de Geysa ne quitte guère le chevet de sa tante, et lui prodigue les soins les plus attentifs ; mais ceux qu'elle donne à Ernest ont tant de charmes, elle unit en lui parlant tant de justesse, de vérité, à tant de grâces, que je m'étonne souvent qu'il ne daigne seulement pas lui répondre. On dit qu'elle est destinée au comte Albert, et qu'il est digne de la posséder. Puisse un hymen si bien assorti servir d'exemple au monde, d'encouragement à la vertu, et faire rougir les hommes d'aller toujours chercher le bonheur au sein des passions insensées et des avilissantes erreurs !

Pour vous, Madame, je vous en conjure, ne vous inquiétez plus de

mon sort : il n'y a point d'avenir pour celui qui ne peut aspirer à rien ; ma situation doit me faire regarder l'obscurité comme mon asile et mon seul partage ; il ne m'est permis ni de briguer la faveur des princes, ni d'aspirer à la main d'une femme vertueuse : en est-il qui ne rougît de s'allier à moi ?

Pardonnez, Madame, ces réflexions si douloureuses ; quoiqu'elles ne diminuent rien de ma tendresse et de mon respect pour vous, peut-être n'est-ce pas à ma mère que j'aurais dû les confier.

LETTRE LXXIX.

AMÉLIE A ERNEST.

8 août.

Depuis ma dernière lettre, trois semaines se sont écoulées, et votre silence dure encore.... Ce n'est point un

silence de mort, ainsi que je l'ai cru, et la vérité m'est enfin connue.

Il y a huit jours que mon frère m'a quittée. Ce matin, est arrivée pour lui une lettre de Blanche : je l'ai ouverte ; Albert l'avait permis. Voici ce qu'elle contenait : *Adolphe de Reinsberg est arrivé chez madame de Woldemar depuis peu de jours.* Depuis peu de jours ! et si je vous en crois, il y a plus d'un mois que vous êtes à Dresde ; votre lettre du 29 juin dernier était datée du château de Woldemar. — *Il ne quitte point Ernest, qui est fort mal.* — Ce n'est donc pas vous qui êtes malade ? Cette raison, sur laquelle je fondais votre excuse, n'existe donc plus ? — *Sans valoir son ami, il a une sorte de rudesse qu'il serait assez flatteur d'adoucir.* — Je ne vous ai jamais connu cette rudesse ; et quelques lignes plus bas, elle ajoute ; — *Quoiqu'il traite l'amour de démence, et qu'il condamne sans exception ceux qui s'y livrent, je ne crois pas qu'il en soit si loin qu'il le prétend ; deux ou trois choses qu'il m'a*

dites me prouvent que quelques doux regards le feraient bientôt changer d'opinion et de langage.

Eh quoi ! ce serait vous qui ne verriez dans l'amour qu'une folie, et qui pourriez-vous laisser subjuguer par une coquette ?

Il soigne son ami par devoir, mais sans le plaindre, parce qu'une passion malheureuse est la cause de son mal.

Infortuné Ernest ! l'amour te fait mourir, et c'est Adolphe qui n'a pas une larme à donner à ton malheur ! Je ne sais plus où fixer ma pensée; tout est contradiction entre ce que vous m'avez dit et ce que Blanche écrit.... La lumière funeste que m'apporte sa lettre n'éclaire qu'une partie de mon sort, l'autre reste dans d'épaisses ténèbres : je suis environnée de piéges, de mystères et de mensonges.... Si vous êtes Adolphe, vous me trahissez maintenant; si vous ne l'êtes point, songez dans quel moment vous m'avez trompée.... Le ciel, et peut-être

mon cœur, n'ont point de pardon pour un semblable crime.

Si vous n'êtes pas plus Adolphe que vous n'étiez Henry, qui donc êtes-vous? Tout de vous m'est inconnu; mais si j'ignore le nom de l'homme auquel j'appartiens, ce qne je sais du moins, c'est qu'il m'a indignement trahie; ce que je sais, c'est qu'il s'est joué de ma vertu, de ma vie et de mon bonheur; ce que je sais, c'est qu'il m'a conduite à ce dernier terme de la misère, qui me fait envier la condition de la plus méprisable créature qui connaît au moins son séducteur.... Que me faut-il de plus? N'en est-ce pas assez pour être sûre qu'il ne me reste de ressource que le désespoir, et que le moment est venu de décider mon sort?.... Si cetts lettre vous parvient, et qu'il fût possible que la violence de mes maux vous touchât, quoique assurément mes expressions soient bien faibles pour l'état où je me trouve, et dont moi seule je peux connaître toute l'horreur, que la pitié ne vous ramène point ici : vous

m'y chercheriez en vain.... Je ne reverrai plus les lieux où je vous ai connu; je fuis; je renonce à vous, je renonce à tout; je hais un monde où il se trouve de pareilles douleurs et de telles perfidies; enfin, lorsque je pourrais vous croire encore, lorsque vous m'aimeriez toujours, je repousserais la confiance, je rejetterais votre amour, et, de même qu'à présent, la mort me semblerait plus douce que tout le bonheur que vous pourriez m'offrir.

FIN DU SECOND VOLUME.





